

**MAGNÉTISME.**

---

# ARCANES

**DE LA VIE FUTURE DÉVOILÉS,**

où

L'EXISTENCE, LA FORME, LES OCCUPATIONS DE L'ÂME  
APRÈS SA SÉPARATION DU CORPS

Sont prouvées par plusieurs années d'expériences au moyen de huit somnambules extatiques

Qui ont eu

Quatre-vingts perceptions de trente-six personnes de diverses conditions  
décédées à différentes époques,

*Leur Signalement, Conversations, Renseignements, Preuves  
irrécusables de leur existence au monde spirituel !*

**PAR L. ALPH. CAHAGNET.**

---

**PARIS,**

**CHEZ L'AUTEUR, 47. RUE TIQUETONNE ;**

AU BUREAU DU JOURNAL DU MAGNÉTISME,  
12, RUE D'ANTIN.

**1848.**

Harvard Co

Jul 1, 1914.

Bequest of

**Georgina Lowell Putnam**

Phil 6672.9

117-85

Tout exemplaire non revêtu de la signature ci-dessous sera réputé contrefait, et le contrefacteur poursuivi suivant la rigueur des lois.

A highly stylized, cursive handwritten signature in black ink. The signature reads "A. Capagnet" and is enclosed within a large, decorative oval flourish that loops around the text. The ink is dark and the background is white.

---

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BELIN-MANDAR.

## LE BARON DU POTET ET HÉBERT (DE GARNAY).

Messieurs,

Il existe un grand nombre d'écrits sur le magnétisme, le somnambulisme et l'extase, qui classent de différentes manières les phénomènes de ces états ; mais aucun n'est allé au delà des faits purement physiques. Si quelques-uns ont cité, avec réserve, quelques faits psychiques, ils ont eu soin de n'y ajouter aucune observation importante ; il est facile de deviner le but de ces réticences : leurs auteurs sont des hommes de mérite occupant une position distinguée dans le monde, ayant un nom qu'ils ne voudraient pas rallonger de trois lettres, sot ou fou, s'ils disaient ce qu'ils ont vu et ce qu'ils croient ! Tous répètent : Nous laisserons des manuscrits, on en fera ce que l'on voudra ! il n'est pas temps d'aborder cette question ; c'est compromettre le magnétisme. Cet excès de générosité antisociale d'attendre après sa mort pour faire du bien peut avoir pour résultat ce qui vient d'arriver après le décès du docteur Gorgeret, auteur d'un grand nombre d'écrits scientifiques et médicaux, qui depuis quelques années se livrait à la recherche des propriétés spirituelles des plantes médicinales par le secours du somnambulisme ; sa veuve vient de vendre ces précieux manuscrits à l'épicier ! Les écrits du docteur Bertrand n'ont-ils pas eu le même sort ! ! Qui dit à ces hommes craintifs que les fruits de leurs travaux n'auront pas la même destinée ?

D'autres ont peur de révéler des vérités qui pourraient blesser l'esprit de sectes. Si ces dernières soutiennent avec courage et bonne foi des erreurs, combien n'en devons-nous pas montrer pour les éclairer ? Devons-nous redouter quelque chose quand nous venons remplacer la foi par l'expérience, et que nous démontrons à tous les ineffables bontés du Créateur ? Non, messieurs, vous le savez depuis que vous avez acquis, comme moi, des preuves irrécusables d'un monde meilleur ; ce sont ces preuves qu'il faut que tout le monde obtienne, et la science que vous propagez avec une si courageuse persé-

a.

véralice doit les fournir à tous. Il manquait un livre à la bibliothèque du magnétisme qui pût offrir les moyens de se les procurer ; j'ai eu la hardiesse de l'entreprendre et d'y traiter des questions bien au-dessus de mon intelligence et de mon instruction ; si je n'avais pas été secondé par la lumière divine, j'aurais succombé sous une aussi pénible tâche ; c'est ce livre, messieurs, auquel vous avez daigné prêter votre généreux appui, pour lequel je vous dois les plus sincères remerciements, que j'offre, en ce jour, au public. J'aurais pu appuyer les révélations qu'il contient sur une masse de faits qui se trouvent dans les livres religieux historiques des peuples anciens et modernes ; je n'aurais présenté qu'un hors-d'œuvre, dans un siècle où il faut des preuves pour croire, et non des récits plus ou moins entachés de spéculations politiques ou religieuses. Je me croirais l'homme le plus méprisable du globe si je spéculais sur des mensonges !

Puissiez-vous, messieurs, ne pas avoir à vous repentir de la bienveillante confiance que vous avez placée dans cet ouvrage que vous ne connaissiez qu'imparfaitement, et ne pas regretter l'indulgente bonté avec laquelle vous avez daigné obliger celui qui est avec la plus dévouée reconnaissance,

Votre serviteur,

Alph. CAHAGNET.

---

## A MONSIEUR ALPH. CAHAGNET.

Monsieur,

Je viens vous remercier du témoignage que vous me donnez de votre estime en m'offrant la dédicace de vos *Arcanes*.

Dans une semblable matière un autre, peut-être, se serait montré irrésolu, car un jugement, que l'on peut connaître d'avance, sera porté sur nous. Vous serez un visionnaire et moi un enthousiaste qui ne sait point mettre de bornes à sa croyance. Qu'importe ! voici mon sentiment.

J'aime les hommes qui cherchent l'inconnu, les esprits aventureux qui, semblables aux voyageurs, s'exilent de leur patrie pour aller à la découverte de lointains pays. Ils sont nécessaires et c'est souvent par eux que le monde s'enrichit. Toutes les recherches sont utiles, ont leur valeur ; lors même qu'elles sont négatives elles éclairent toujours l'esprit en lui faisant reconnaître ses erreurs. Beaucoup d'hommes sont pénétrés de ces principes, aussi nous voyons chaque jour des cœurs généreux se lancer dans de périlleuses entreprises. L'un franchit les mers pour remonter à la source d'un fleuve ; l'autre pénètre à travers des forêts vierges, au milieu de mille dangers, ne voulant conquérir pourtant que quelques brins d'herbes, des insectes, quelques animaux inconnus ; celui-ci explore un sol que les flots cachent à la vue depuis la création du globe. Celui-là, également audacieux, s'enfonce dans la terre, heureux s'il y découvre un filon nouveau ; plus téméraire, cet autre s'élève dans l'air et s'y confond avec les éléments.

Après avoir maîtrisé la foudre, l'homme la dirige et la force à transmettre ses pensées de l'un à l'autre continent : le soleil, au-

a..

jourd'hui, reproduit les objets avec la fidélité de leurs formes, et l'œil humain est allé dans l'espace chercher un astre inconnu. Plus modeste, Paramelle, armé d'une simple baguette, découvre les cours d'eau souterrains et enrichit de verdure le sol jusque-là désolé.

Mais, à côté de ces conquêtes, l'homme laisse voir sa faiblesse en s'ignorant toujours lui-même. La science ne lui apprend rien de sa nature et de sa destinée ou plutôt elle le détourne d'une étude si nécessaire.

Demandez au savant du jour s'il sait d'où il vient, où il va ? il ne saura répondre ; qui pense en lui et le fait mouvoir ? il l'ignore ; qui voit, qui entend dans son cerveau ? il ne connaît de ces merveilles que les instruments passifs ; chacun de ses organes a une vie particulière, il en ignore la source et l'étendue ; malade, il ne sait rien non plus et, comme l'avare, il succombe auprès de trésors inutiles. Tout lui dit que sa vie, le mouvement qu'il se donne, ont un but, une raison, mais il détourne la tête et ne veut point sonder ces profondeurs ; demandez-lui ce que c'est que le sommeil ? il n'en sait rien, et comment lorsque tout est assoupi en nous, des rêves s'y glissent, agitent et maîtrisent notre machine ? il l'ignore encore. Ah ! nous ferions un tableau immense de ce que les savants devraient connaître, et ce sont les choses les plus essentielles à notre bonheur, tout nous le dit, puisque ce que nous savons ne nous satisfait point.

Poursuivez donc vos recherches, Monsieur, fouillez dans les cerveaux, tâchez d'y découvrir les vérités qui y sont encore enfouies ; elles sont nombreuses et ont toutes leur utilité. Si vous trouvez, vous serez combattu avec opiniâtreté et ce sera votre gloire ; si, plein d'illusion, vous n'avez obtenu de vos extatiques que des réminiscences de leur veille, de leur éducation, un reflet de leurs préjugés et de leurs croyances, votre ouvrage sera, sous ce point de vue, encore un bienfait, puisqu'on apprendra le travail de l'âme dans ces moments où elle ne s'est levée qu'à moitié. Vous avez vu l'homme demi-mort, peut-être que dans cet état existe une confusion d'idées, et que les choses vues de cette manière sont encore mêlées d'ombre.

Cependant, j'ose me permettre une observation sur la marche que vous avez suivie. Les choses révélées doivent avoir pour appui des principes qui y conduisent ; et franchir d'un seul bond la distance qui nous sépare de Dieu peut paraître hasardeux. J'aimerais à voir un homme aller du connu à l'inconnu en laissant l'empreinte de ses

pas, afin que l'on puisse suivre sa route et marcher avec lui. Entre toutes choses, il y a des intermédiaires, des milieux, qui servent à guider et qui empêchent de s'égarer, des nuances saisissables qui n'interrompent point les anneaux de cette chaîne immense. Par le magnétisme, je m'explique le somnambulisme, et par cet état je comprends encore le jeu nouveau des facultés de l'homme ainsi placé. C'est ici seulement que je voudrais voir se grouper des faits nous montrant, par quelque chose de saisissable encore, les rapports de l'âme incarnée avec celle qui ne l'est plus. Ma faible intelligence me dit qu'il doit en être ainsi, et, seriez-vous arrivé au but, qu'il faudrait suivre le chemin que j'indique, si vous vouliez qu'on vous suivit.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, de mes opinions, j'attendrai, pour juger votre ouvrage, qu'il soit publié; il serait téméraire à moi de condamner sans avoir entendu.

Un philosophe sceptique a dit :

- « L'âme ne me paraît qu'une faible étincelle
- » Que l'instant du trépas dissipe dans les airs. »

Vous prouverez, j'espère, qu'il était dans l'erreur.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

**BARON DU POTET.**

Paris, le 10 décembre 1817.

## A MONSIEUR LE BARON DU POTET.

**Cher et honorable Monsieur,**

J'ai été très-sensible à l'obligeante lettre que vous avez daigné m'adresser ; je suis loin de mériter à tous égards les encouragements qu'elle contient, car je suis resté bien au-dessous de la tâche que je m'étais imposée ; comptez, cher Monsieur, sur ma gratitude et ma pure reconnaissance. Puissé-je lever le doute que vous concevez sur la marche que j'ai suivie ; je me suis bien gardé de toucher à la personne sacrée du Créateur et de m'élever de la terre aux cieux ; je suis resté sur notre tas de boue, interrogeant les tombeaux, parlant avec des êtres décédés et rendant compte de nos relations. J'aurais pu prendre sur moi de faire le rénovateur, le prophète, l'inspiré, l'extatique même, mais j'aurais plané dans la sphère des orgueilleux qui ne voient qu'eux et rapportent tout à eux ; non, je suis resté près de mes lucides, et c'est par leur secours que j'ai exploré ce monde inconnu ; j'indique à tous qu'ils peuvent faire comme moi et juger si je leur présente un roman ou un livre sérieux ; je n'ai rien fait qui ne puisse être fait, rien dit qui ne puisse être vérifié ; j'ai désiré être clair. Quand vous m'aurez lu, Monsieur, la puissante pénétration de votre esprit vous prouvera que je ne vous ai pas quitté ; je suis resté narrateur impartial, respectant Dieu et les hommes.

C'est dans cette conviction que je suis,

**Monsieur le Baron,**

**Votre obligé et dévoué serviteur,**

**Alp. CABAGNET.**

Ce 29 décembre 1847.

# INTRODUCTION.

---

La mort n'est qu'une des heures de notre cadran, et  
notre cadran doit tourner éternellement.

SAINT MARTIN.

Le but de cet ouvrage n'est pas de vouloir créer ou anéantir tel ou tel système, être favorable à une religion, à des croyances plus ou moins en relief dans notre siècle; son seul but est de dire aux hommes qui, comme moi, recherchent la vérité de toute la force de leur âme. Suivez le chemin dans lequel je la crois, et vous la trouverez. Soyez prudents, n'admettez, ne rejetez rien sans un mûr examen; ce que vous ne pourrez comprendre, ne dites jamais cela n'est pas!

Le somnambulisme, l'extase, provoqués par le magnétisme, sont les seuls moyens de parvenir aux fins que je me suis proposées; tout autre état, obtenu par les moyens ordinaires des narcotiques, laisse l'individu trop livré aux ressources de ses croyances, aux influences de ses désirs, et on n'obtiendra que des résultats très-suspects! Si au contraire, des sujets divers pris dans toutes les conditions civilisées de la vie sont dirigés par des hommes qui n'aient rien d'arrêté que le but de s'instruire, les résultats en seront plus parfaits. Pourquoi? parce que l'extatique isolé ressemble à un frêle esquif sur une mer sans bornes, n'ayant aucune route déterminée; le récit qu'il fera de ce voyage peindra l'ensemble du tableau qu'il aura vu, sans en décrire les parties; s'il est conduit par une volonté plus ferme que la sienne vers un but proposé, on parviendra à la vérité.

Une fois entré dans cette voie, on aurait tort de s'arrêter à vouloir connaître, comprendre et définir l'existence de Dieu; en douter, c'est se rayer soi-même de la liste des êtres raisonnables; le démontrer, c'est ne pas le croire assez puissant pour le faire lui-même; parler de sa bonté, de sa justice, bien! mais de sa colère, c'est nous l'assimiler; lui

donner la forme de soleil, d'homme, de tortue, légumes, ou autres, c'est répéter une multitude de systèmes qui n'aboutissent tous qu'à entretenir notre langue dans un éternel mouvement, et démontrer combien l'homme est sot de vouloir expliquer ce qu'il ne peut raisonnablement et mathématiquement comprendre; nous nous bornerons à avouer qu'avant d'expliquer Dieu, nous voudrions pouvoir nous expliquer nous-même.

Le mot Dieu ou celui de Jéhova désignent un Etre auquel nous attribuons les innombrables mystères qui nous entourent! un Etre pensant, moteur de la nature, foyer central vers lequel tous les êtres gravitent, et auquel ils doivent tous d'être ce qu'ils sont. Cela doit nous suffire.

Plongé dans ces explorations, nous n'imiterons pas les prophètes ou leurs commentateurs, qui n'ont écrit que pour un petit nombre dont l'intelligence plus ou moins ouverte profita seule de ces écrits. Point de figures symboliques, cabalistiques ou mystiques; ce n'est pas là ce que je médite; je veux dire à tous les êtres, si je le peux : Cet ouvrage vous offrira la preuve d'un monde meilleur que le nôtre, où vous existerez après avoir laissé votre corps dans celui-ci, et où un Dieu infiniment bon vous récompensera au centuple des maux qu'il était utile que vous souffrissiez sur cette terre de douleur. Je vais vous démontrer que vos parents, vos amis vous y attendent avec impatience, que vous pouvez, quoique sur ce globe, entrer en communication avec eux, leur parler et obtenir des renseignements que vous jugerez nécessaires; pour cela faire, il ne faut pas nier l'existence de l'âme, ou mettre au moins toute bonne volonté et justice à obtenir les preuves que vous désirerez; par le somnambulisme vous en aurez autant que vous voudrez.

Je ne puis passer sur ce mot âme, sans adresser ces questions à qui ne croit pas à son existence. Quel est l'homme sensé qui peut répondre qu'il n'y a pas un être dans notre corps qui en paraît séparé quoique lui étant intimement uni? Ce moi qui répond au moindre désir de la raison, ce moteur, cette pensée mère autour de laquelle sont groupées les mille et une pensées qui constituent toute notre existence, quelque chose nous répond toujours : Je suis là, j'existe chez toi, je suis une unité pour toi, et

une fraction pour la masse ; dans mon unité, je suis aussi compliquée que la masse ; on me nomme âme, esprit, moteur, partie essentielle de Dieu, sans connaître positivement la nature de mon essence ; que je sois la matière dans sa vie la plus éthérée ou une substance lumineuse à part, je ne suis l'esclave de cette matière qu'un instant dans l'éternité, je ne subis ses lois que parce que je suis identifiée avec elle par besoin ; que je sois de sa nature ou d'une autre, il n'en vient pas moins un moment où je dois me séparer d'elle : ce qui figure la mort, rend à la terre les atomes que le corps lui a empruntés, et moi je rends à l'espace la particule de substance spirituelle dont je suis formée ; moi, fille immortelle de l'éternité, voyageuse un moment arrêtée sur ce petit tas de boue, je rentre dans mon vaste domaine pour ne plus en sortir, et y jouir des propriétés dont m'a gratifié mon Créateur.

Si la matière ne m'avait pas pour l'animer, pour penser en elle et la faire agir, ce corps, qui ne serait qu'un composé de fluides et molécules matérielles selon votre philosophie, serait mis en mouvement par l'harmonie de ces mêmes fluides. Quand je quitte le corps, avec les combinaisons que possèdent la chimie, la physique et la médecine, que ne parviennent-elles à réharmoniser ces molécules et leur redonner l'existence ! Le galvanisme est parvenu à faire rejouer le mécanisme nerveux après que j'avais abandonné mon enveloppe : mais là s'arrête son pouvoir, la pensée mon inséparable propriété ne peut être communiquée que par moi seule ; *seule*, je suis le grand levier qui peut faire fonctionner tous ces organes dont je connais les ramifications ; aucun mouvement ne peut me remplacer, ne peut penser et agir pour moi ! Pourquoi ? parce que je suis la vie, que je suis une pensée individualisée et protégée de mon Créateur. Je peux seule être ce moi, cet esprit, cette âme ! qui ne peut pas plus finir que la nature de sa substance qui est tout ce qui est !!!

Parce que vous ne pouvez me voir ni me toucher de vos organes matériels, vous dites que je ne suis pas un être à part, une puissance à part. S'il fallait n'admettre que ce que peuvent voir et toucher vos organes matériels, vous pourriez nier la pensée, la parole, l'électricité, le galvanisme, la

sympathie, l'antipathie, l'attraction, la répulsion, les propriétés de l'aimant, enfin les agrégations des trois règnes depuis la molécule éthérée dans laquelle se trouvent les principes du diamant, à celle de la plante et de l'animal ! Que de choses que les yeux ne peuvent voir, et les mains toucher qui cependant existent ; nous ne pouvons en présence des effets nier les causes que nous ne saurions expliquer.

L'homme seul possède le pouvoir de connaître les divers états de la matière qui le constitue, mais ce n'est pas par les moyens ordinaires de la science matérielle ; pour parvenir à cette connaissance il faut que l'homme se dépouille de son enveloppe et se rende homogène avec l'état de la chose qu'il veut connaître. Il peut dans son *exister* matériel diviser la matière à l'infini, la combiner, mais il ne peut en connaître la vie. Cette vie n'est compréhensible que dans l'état spirituel où est la source de tout ce qui existe ; on ne peut expliquer les lois que de l'état dans lequel on est ; ne nions donc pas l'existence de l'âme, que nous sommes forcés de reconnaître sans la voir.

Dans l'état spirituel l'âme représente en l'homme toute sa forme, et chacune de ses parties, ses passions et plaisirs, supériorité, infériorité et intelligence, se trouve individualisée comme sur terre, a souvenance de son exister terrestre, ses affections de familles et d'amis, ce qui sera prouvé par les apparitions et discussions psychologiques ci-après. Mes expériences n'avaient été suivies d'aucunes réflexions depuis leur commencement qui date de bien des années, parce que je voulais acquérir la connaissance intime du sujet que je me proposais de traiter, prendre mon temps pour juger sans enthousiasme les faits dont j'ai recueilli un assez grand nombre pour savoir à quoi m'en tenir. Je chercherai donc à expliquer le plus clairement possible ce que chaque révélation me paraîtra receler d'important et de consolant pour l'humanité, heureux si je parviens à établir chez d'autres cette croyance que j'ai acquise de l'existence de ce monde de consolation et faire pénétrer dans quelques âmes tout le bonheur que je ressens d'espérances aussi douces !

## INVOCATION AU MAGNÉTISME.

---

Bienfaisant magnétisme, âme de tout mon être,  
Ah ! ne cesse jamais à mes yeux de paraître ;  
Toi qui fis dans mon cœur descendre cet espoir  
D'une future vie où mes yeux pourront voir  
Les erreurs de la nôtre et ses tristes délices,  
Ses soi-disant vertus, ses crimes et ses vices,  
Toi qui me rattachas à ce monde trompeur  
Qu'un suicide allait effacer de mon cœur,  
Oh ! toi, qui me promets une vie éternelle  
Et me vantés de Dieu la bonté paternelle,  
Représente toujours à mes faibles esprits  
Ces miracles divers dans la nature écrits ;  
De faits matériels entoure ma croyance,  
Par tes prédictions combats ma prévoyance,  
Parle-moi du passé, du présent, du futur,  
Elève aussi mon cœur vers ce beau ciel si pur  
Où je dois retrouver un beau jour ma famille,  
Mes amis, le bonheur auprès de ma Camille,  
Où des chants doux et purs doivent charmer mes sens,  
Où le parfum des fleurs se mêle avec l'encens ;  
Où l'espace est détruit, et le temps, et les heures,  
Où la vertu, l'amour règnent dans vos demeures,  
Où le moindre désir est toujours satisfait,  
Où le bienfait succède à l'instant au bienfait.  
Ah ! quel heureux séjour vers lequel tu m'entraîne.  
Magnétisme puissant, que je bénis la chaîne  
Dont tu chargeas mes sens dans ces jours de malheur,  
Où tout n'était pour moi que néant et douleur,

Où je maudissais Dieu, riais de sa puissance,  
Où je maudissais tout, ciel, terre et ma naissance ;  
Que je suis redevable à tes soins généreux  
De m'avoir, malgré moi, rendu moins malheureux.

2 Juin 1842.

# ARCANES

DE LA

## VIE FUTURE DÉVOILÉS.

---

### PREMIER EXTATIQUE.

---

1<sup>re</sup> séance. — Binet (Bruno), mon premier extatique, était un jeune homme âgé de 27 ans, d'une conduite très-douce, d'une intelligence très-restreinte en matière de spiritualisme, ayant peu lu, peu entendu parler de magnétisme, il se soumit à mon action avec confiance et m'offrit des phénomènes assez rares : il n'était pas isolé, se ressouvenait de tout ce qu'il disait dans ses crises, il était en sommeil par un seul de mes regards, subissait les lois de l'attraction magnétique avec une très-grande sensibilité, était on ne peut plus dépendant de mon influence et se relevait de cette indépendance instantanément, il voyait parfaitement l'intérieur des corps et donnait de salutaires conseils, possédait la vue rétrospective des

événements et actions datant de quelques années à un demi-siècle, les décrivait fort bien; il ne voyait pas les objets près de lui et les distinguait parfaitement à distance; il m'a donné des preuves d'une rare lucidité. J'ai tenu un journal spécialement consacré à ses vues matérielles, d'où j'ai extrait tout ce qui se rapportait à la métaphysique et au monde spirituel. Il y avait environ huit jours que je le magnétisais lorsque je le vis renversé comme par un coup de foudre de dessus son siège, le visage très-coloré et sous l'empire d'une peur qu'il cherchait à me déguiser sous les apparences d'un courage qu'il ne possédait plus. — Qu'avez-vous? lui demandai-je. — C'est une voix que je viens d'entendre à ma droite qui m'a répondu que votre mal était inguérissable, que je n'aie plus à m'en occuper, et je ne crois personne près de moi, puis j'ai été frappé d'une commotion de laquelle je ne me rends pas compte. — Demandez qui vous a parlé? — C'est mon guide, me répond-on. — Comment nomme-t-on ce guide? — Gabriel. — Bruno me répondait à voix basse comme lui parlait la voix. Il fut au moins huit jours à s'habituer à cette voix qui devait dans la suite être l'oracle qui me répondrait aux questions que je lui adresserais sur le monde spirituel.

Comme Bruno me servait plus particulièrement à des expériences médicales et que je n'étais nullement disposé à parler spiritualisme dans ce temps, il revenait toujours à ses communications. Ce qui fit que j'en pris note, et ne pris ce langage mystique au sérieux que lorsque j'y trouvai des arguments assez forts pour combattre ma raison.

J'ai numéroté ces séances pour éviter de rapporter les mille et un détails qui précèdent et suivent ordinairement ces sortes de communications qu'on ne peut toujours provoquer selon ses désirs, mais qu'il faut saisir quand elles se présentent. Comme la multitude de questions que j'adresse à ces extatiques sont naturellement distancées par des intervalles qu'on ne saurait éviter, on ne peut y trouver cette suite qu'exige un dialogue ordinaire, vu que les communications les plus précieuses arrivaient souvent au moment que je m'y attendais le moins; je prie donc le lecteur d'être patient, de ne pas perdre de vue la moindre question, qu'il pourra assembler ensuite pour en former un ensemble instructif, et digne de méditation.

2. Votre voix pourrait-elle me dire ce que c'est que le magnétisme, quelles sont ses pro-

priétés? — Le magnétisme est un remède qui peut guérir toutes maladies guérissables. — Le magnétisme est-il une propriété du corps ou de l'âme? — C'est une propriété de l'âme; le corps est la machine par laquelle il filtre, l'âme y est pour tout. — Quelles sont les autres propriétés de l'âme? est-elle libre de faire ce qu'elle veut? — Non, l'âme est influencée par d'autres âmes, ce sont ces dernières qui la guident dans le magnétisme comme dans toutes ses autres actions. — Ce sont donc des guides dans le genre du vôtre? — Oui. — En avons-nous tous? — Oui, un bon et un mauvais. — Où sont-ils placés? — Mon bon ange est devant moi planant dans le chemin de la vertu, qu'il me montre, et le mauvais est à ma gauche. — Y a-t-il un moyen de se soustraire à l'influence du mauvais? — Ils sont là pour remplir leur mission, il faut qu'il en soit ainsi; l'homme ne peut guère éviter plus l'un que l'autre.

3. Vous m'avez parlé d'âmes la dernière fois, pourriez-vous me dire quelle forme elles ont après leur séparation du corps? — On ne me répond pas à votre question. — Demandez si votre père vit et s'il est heureux? — Oui, mon père vit et se trouve très-heureux. — Pourrez-

vous le voir? — Oui. — Quand? — Il m'apparaîtra soudainement au moment où j'y penserai le moins. — Pensez-vous qu'il y ait un moyen de communiquer avec les anges ou esprits? — Oui. — Quel est-il? — La prière. — Quelle espèce de prière? — Celle du cœur; mais dans l'état où je suis, on a plus de facilité d'être avec eux, on n'a qu'à les désirer, ils sont de suite près de vous.

4. Pourquoi avez-vous eu plus de peine à dormir aujourd'hui que les autres fois? — C'est de vous que cela dépend. — Pourquoi avez-vous des moments d'excellente lucidité, et d'autres beaucoup inférieurs? — Cela dépend de nous. — Nous manquons donc à quelque chose? — Il faudrait prier. — Quand? — Le soir avant de nous mettre au lit, vous de votre côté, et moi du mien. — Quelle prière faut-il faire? Peut-on nous la dicter? — Non, il faut qu'elle parte du cœur. — Est-ce hautement ou intérieurement? — C'est intérieurement. — Toutes les postures sont-elles bonnes? — Non, il faut prier à genoux les yeux au ciel. — Pourquoi plutôt à genoux qu'autrement? — Parce qu'on doit s'humilier devant l'être auquel on doit la vie, on lui doit soumission, ce n'est pas debout, avec fierté, ou couché à son

aise, qu'on doit parler à un être aussi supérieur, aussi bon ; nous pouvons bien faire ce léger sacrifice à celui qui donne avec tant de générosité. Infiniment petits que nous sommes, prosternons-nous le front dans la poussière, nous ne pouvons que nous traîner à ses pieds. — Faut-il prier aussi son bon ange ? — Oui, non pour lui qui ne pourrait accepter ce qui n'appartient qu'à Dieu seul ; mais étant plus rapproché de son trône par sa nature et sa vertu, il nous sert d'intermédiaire en offrant notre prière à Dieu, et plus nous nous mettons sous sa protection, plus il peut nous inspirer de bonnes pensées. — Vous m'avez dit que nous avons un mauvais esprit dont nous devons subir l'influence, ce qui ressemblerait assez à la destinée. — La destinée n'est que dans les influences, et je vais vous dire comment on peut se prémunir contre la mauvaise influence. Nous concevons une mauvaise pensée ; dès la première atteinte que nous ressentons de son influence, nous devons avoir recours au bon ange, pour qu'il ne la laisse pas prendre racine chez nous, qu'elle n'y revienne pas à la charge sept ou huit fois, jusqu'à ce qu'elle nous entraîne à faire l'action mauvaise qu'elle nous inspire ; nous pouvons, en nous mettant sous la protection de notre bon ange,

qui est la protection divine, éviter le piège tendu à notre ignorance. — Supposons que de mauvaises actions ne puissent être évitées comme nous le voyons tous les jours, celui qui commet le mal en est-il puni? — Oui, car à sa mort il paraît devant Dieu, qui lui a toujours conseillé le bien, qui ne veut que le bien; il lui fait alors une réprimande en lui rappelant tous les mauvais actes de sa vie, lui montrant avec douceur le chemin qu'il aurait dû prendre; lui recommande de se mieux conduire, et le place dans une société qui convient à ses goûts. — Il n'y a donc pas d'enfer ou de lieux de punition? — Pardon, il y a des lieux différents où la souffrance n'existe pas telle qu'on nous la présente, ce sont des lieux d'épreuves où vous vous purifiez sans souffrances que celle d'être privés de la vue de Dieu. Comme je vous l'ai dit, Dieu est si bon, il a tant d'amour pour nous, qu'il nous punit seulement par la réprimande; mais cette punition est très-sensible, vu qu'elle est infligée devant tout le ciel, ensuite nous sommes dans l'impossibilité de faire du mal, puisque les mauvaises pensées qui l'engendrent sont du domaine de la terre qui est le vrai enfer, et y restent ensevelies avec nos dépouilles mortelles. Ensuite, au ciel, on a tout son intérieur à découvert, on ne peut avoir une pensée qui ne

puisse être vue à l'instant par tous ceux qui vous entourent ; alors vous auriez une mauvaise pensée, ce qui est de toute impossibilité ; vous seriez dans la même impossibilité de l'exécuter ; les autres, voyant notre corps à nu sans que nous en puissions cacher une faible partie, nous conseilleraient de mieux penser. — Vous parlez de corps, nous en avons donc un ? — Oui, nous sommes exactement comme sur terre, à part les habillements. — Swedenborg a parlé de ces choses, votre ange le connaît-il ? Était-il inspiré par Dieu ? — Mon ange connaît Swedenborg, il était inspiré par Dieu. — Tout ce qu'il a révélé au sujet du monde spirituel est-il exact ? — Non. — Il a donc commis des erreurs ? — On ne me répond pas à votre question. — Vous m'avez dit qu'on était au ciel en société, qu'y fait-on ? la prière est-elle votre seule occupation ? — Oh ! non, on y est comme sur terre, avec sa famille, sa femme, ses enfants, ses amis. — Peut-on y satisfaire ses passions d'amour, de lecture, de musique ? — Oui, mais pas de cet amour comme sur terre ; c'est une amitié sainte, intime, un plaisir de se trouver réuni à ceux qu'on a toujours aimés ; mais on n'y connaît pas l'amour de la femme dans l'acception du mot que vous voulez sans doute lui donner. On y lit, on y fait de la musique,

on y fait des usages comme sur terre ; on y démontre ce qu'on désire connaître, avec cette différence que ce ne sont pas des maîtres orgueilleux comme sur terre. Ce sont des amis, qui se font un plaisir de vous servir ; on y apprend bien plus vite qu'ici-bas, en quelques leçons on sait ce qu'on désire. — Revient-on sur terre ? — Non. — Se souvient-on de ce qu'on y a fait ? — Oui et non. Non, parce que c'est un état si différent de l'état terrestre, on se trouve si heureux qu'on n'est pas tenté de penser à la terre ; mais on sait qu'on y a vécu, qu'on y a laissé des parents, des amis qu'il vous tarde de revoir. — Comment se peut-on réunir dans une si grande masse de monde, et après un temps plus ou moins long ? — Cela se fait par la puissance de Dieu, c'est un enchantement incompréhensible. — Vous dites qu'on se retrouve tous en famille ; mais ces pauvres enfants trouvés qui n'ont ni père ni mère, qui les reçoit ? — Il n'y a pas d'enfants sans père ni mère ; s'ils en sont abandonnés, ils les retrouvent au ciel, où il n'y a rien de perdu ; en attendant, ils sont reçus par leur grand-père ou grand-mère, ils trouvent une famille qui les attend, et ils se trouvent placés, quoique dans des milliards d'êtres, tout aussi vite que vous placeriez un livre dans votre bibliothèque ; je vous dis, c'est

si miraculeux, que cela ne peut se comprendre ni s'expliquer. — Est-ce toujours Gabriel qui vous répond ces choses? — Oui, puis je les sens et comprends.

Il est deux réponses sur lesquelles je prie de fixer un moment d'attention. Bruno dit qu'au ciel il est impossible d'y mal penser, parce que notre intérieur s'y trouve à découvert. Swedenborg a déjà dit cela dans son *Traité du Ciel et de l'Enfer*, cette révélation n'a rien d'incompréhensible devant la communication des pensées dans l'état somnambulique.

La deuxième réponse est qu'au ciel on retrouve les siens comme par enchantement. Nous voyons le même miracle, faut-il dire sur terre, par la facilité qu'ont les lucides de voir à des distances immenses des lieux désignés, sans avoir aucun rapport avec eux.

Bruno, comme je l'ai dit, n'a aucune notion de psychologie, n'est nullement porté vers la dévotion; je ne peux l'influencer par ma manière de penser, qui, comme on le verra, est presque toujours hétérogène à la sienne. C'est pour qu'on juge de mon impartialité que je donne connaissance de toutes mes questions et des réponses qu'elles obtiennent, sans en dénaturer aucunement le sens.

5. Je serais beaucoup plus lucide si vous n'étiez pas possédé d'un mauvais esprit. — Qu'entendez-vous par là ? — J'entends qu'une personne avec laquelle vous n'avez plus de bons rapports est cause que vous êtes obsédé d'un mauvais esprit. — Que peut faire cet esprit sur moi, je ne le redoute nullement, je n'en ai jamais ressenti aucun effet ? — Voilà bien les hommes qui ne redoutent rien ; mais sachez donc une fois pour toutes, que votre puissance est d'une complète nullité devant l'esprit ; c'est ce dernier qui meut la matière, c'est lui qui possède l'action et la force, et Dieu sait seul quelle force un esprit peut déployer ! Vous dites n'avoir jamais ressenti l'influence de celui dont je vous parle ; ne vous souvient-il pas que voilà trois ans, environ, vous éprouvâtes une gêne pénible dans vos sommeils, vous eûtes des visions affreuses, et si vous voulez l'avouer, vous fûtes soulevé dans votre lit, et maintenant vous devez encore éprouver beaucoup de peine pour dormir. — Il est vrai qu'il y a longtemps que j'ai dans la nuit des crises nerveuses que j'attribue à la faiblesse de ma complexion, j'ai eu aussi des rêves pénibles ; mais cela ne me prouve pas que ce soit un esprit, surtout envoyé par cette personne que vous m'avez nommée, qui m'ait occasionné ce

trouble? — Qu'il vous suffise de savoir que vous avez dû connaître la puissance d'un esprit parce que vous avez désiré en voir, en toucher; vous avez été exaucé. Vous ne me dites pas toute la vérité, mon guide me le dit, et il ajoute que si l'ange de lumière qui vous guide n'eût pas été si puissant, vous en auriez vu d'autres, vous auriez pu être souffleté, jeté à bas de votre lit; vous êtes heureux d'en être quitte pour si peu, priez et vous en serez bientôt débarrassé. — Je ne comprends trop rien à tout ce que vous me dites, il s'est passé des choses qui m'ont à la vérité beaucoup surpris et fait souffrir; mais j'avais toujours attribué ces faits à une irritation nerveuse ou toute autre cause matérielle. — Il est vrai que les souffrances que vous avez éprouvées sont dues à votre système nerveux : mais tout ce qui a rapport à l'intelligence était sous la dépendance de ce mauvais esprit. — Vous dites que c'est un esprit qu'on m'a envoyé, cette personne ne connaît nullement la cabale, et je suis assuré que vous faites erreur. — Je vais vous expliquer comment cela s'est fait. La scission qui est survenue entre vous et cette personne, qui est à quelques lieues d'ici, s'est faite par correspondance, vous avez écrit quelque chose qui a blessé cette personne, qui a toujours été

jalouse de vous, elle vous a répondu sous l'empire de la contrariété qu'elle éprouvait. Cette personne a des humeurs très-âcres, des désirs très-ardents, elle aurait voulu vous voir à tous les diables, elle vous a écrit des choses qui vous ont fait beaucoup de peine, la lettre a été le conducteur de ce mauvais fluide colérique, la disposition nerveuse dans laquelle vous vous trouviez alors s'est trouvée apte à vous laisser envahir par ce fluide, la position d'esprit dans laquelle vous étiez, hors cette circonstance, a facilité l'esprit à s'introduire chez vous; sous la nature de ce fluide, vous avez directement demandé à voir des esprits, auxquels vous ne croyiez pas alors, et l'une et l'autre circonstance ont contribué à vous mettre dans l'état d'obsession. Renvoyez avec force ce fluide sur la personne que je vous ai désignée, priez, et vous serez débarrassé, et moi je serai lucide.

Comme on doit le penser, je fis des recherches minutieuses pour confronter la date qu'il me donnait et celle de cette soi-disant lettre. Ce ne fut que le lendemain qu'une personne à laquelle je parlai de cette révélation me remit sur le vrai chemin de cette brouille qui datait effectivement de ce temps où je reçus une lettre qui produisit sur mon esprit un tel effet de contrariété que je passai plus de trois heures dans

un bois, en proie à une telle agitation que je ne savais ce que j'étais. Il est vrai que j'eus des visions depuis ce temps qui étaient extraordinaires, il est certain que j'éprouvai des effets d'attraction étant bien éveillé, dans mon lit; que je fus obligé, une fois surtout, de m'y cramponner, vu que j'avais la moitié du corps qu'on m'enlevait et qui était tout à fait hors le lit. Il est vrai que dans ce temps-là je fis quelques conjurations par écrit pour entrer en communication avec des esprits pour savoir à quoi m'en tenir sur leur compte, je tins un journal alors de ces visions et des phénomènes corporels que j'éprouvais, mais par la suite je classai ces faits parmi ceux des maladies nerveuses, et je ne comprends pas comment Bruno peut les classer différemment; je ne peux voir dans cette révélation aucune communication de pensée puisque je ne pouvais penser moi-même, que j'étais présumé envoûté, et qu'il ne savait rien de ces faits auxquels je n'attachais aucune importance.

6. Aujourd'hui pourrez-vous mieux voir votre père que la dernière fois? — Je le vois. — Pouvez-vous lui parler? — Oui. — Comment est-il habillé? — Il est dans les mêmes vêtements qu'il portait sur la terre : veste

bleue, pantalon de velours rayé, chapeau de feutre un peu râpé. — Demandez-lui où est-il maintenant? — Dans le ciel. — Est-il heureux? — Il est très-heureux. — Quelles sont ses occupations? — Il lit beaucoup et il se promène comme il faisait sur terre. — Peut-il vous protéger? — Il peut me donner des conseils salutaires, il viendra me revoir quand je le demanderai. — Qui donc vous réveille ainsi quand j'y pense le moins? — C'est Gabriel. — Par quelle raison? — C'est parce qu'il prévoit que le mauvais génie pourrait me répondre à sa place et pour déjouer ses desseins; il me réveillera ainsi quand il ne trouvera pas utile pour le moment de répondre à vos questions.

7. Les mauvais esprits ont-ils un chef qu'on nomme diable? — Non. — Tous les esprits ont-ils existé sur terre? — Oui. — Les anges et les esprits ne sont-ils pas égaux? — Non, les anges et les esprits sont des hommes qui ont habité la terre; mais il y a une grande différence dans leurs attributions, leurs lumières et leur sagesse; les anges sont plus près de Dieu; connaissent mieux ses desseins et les font exécuter. — Les anges ont-ils des ailes? — Les ailes qu'on représente sur leurs

épaules ne sont que des symboles qui figurent la vitesse avec laquelle ils franchissent l'espace, vu que pour eux il n'y a plus d'espace, ils n'en ont pas positivement ; mais ceux qui croient et désirent leur en voir, ils leur apparaissent ainsi. — Les esprits travaillent-ils au ciel ? boivent-ils ? mangent-ils ? — On fait au ciel exactement ce qui se fait sur terre, avec cette différence que ce n'est plus un besoin, c'est un plaisir ; ce n'est pas pour de l'argent qu'on travaille, mais par contentement. — Les esprits peuvent-ils porter des objets matériels ? — Il y en a qui ont cette propriété ; leur force est incompréhensible quand il leur est permis de l'employer.

8. Dans cette séance je n'obtiens rien d'instructif ; Bruno se trouve réveillé, s'il m'arrive de lui adresser une question que je lui ai déjà soumise antérieurement, ce qui m'offre de grandes difficultés, ne pouvant me ressouvenir au juste si j'ai fait telle ou telle question ayant quelque rapport avec celle du jour, il se trouve réveillé subitement en me disant : On vous a déjà répondu ; ce qui m'est arrivé beaucoup de fois, même dans les consultations médicales. Il me faut donc prendre toutes les précautions possibles, ce qui

est très-génant, surtout lorsqu'il y a un mois et plus qu'il ne m'a parlé de spiritualisme.

9. Quelle est la substance d'un esprit? — C'est une substance semblable à de l'air, ce qui fait qu'il peut traverser tous les corps sans rencontrer d'obstacles. — Quelle est la forme spéciale d'un esprit? — Celle de l'homme, puisque tous les esprits ont été hommes sur la terre; mais il peut prendre la forme qu'il veut une fois dégagé de la matière. — Vous dites qu'il y a des méchants esprits autour de la terre, y en a-t-il de même au ciel? — Il n'y a pas de méchants esprits au ciel, ils errent autour de la terre. — Pourquoi cela est-il ainsi? — Pour satisfaire leur envie de faire le mal, qui est plutôt l'accomplissement d'une mission qui, quand elle est terminée, les rend dans l'état des bons, et alors ils vont au ciel comme les autres, personne n'en est exclu. — Qui leur commande de faire le mal? — Le mal est utile, sans lui il n'y aurait pas de bien, on ne pourrait apprécier l'un sans l'autre; le mal est la conséquence du bien, le bien de l'un fait le mal de l'autre et ce dernier fait le bien du premier. Dieu a trouvé utile d'en agir ainsi, et il ne nous en doit pas compte.

10. Bruno a une forte extase, il va au ciel pour la première fois, il y voit son père qui lit assis près d'une petite table. — Quel est ce livre que votre père tient ? — Il est semblable aux nôtres ; mais l'impression n'est pas la même. — Quelle forme a-t-elle ? — Il y a des lettres en forme de D, puis d'autres faites comme des petits crochets, des croissants ; je ne peux guère vous la décrire, mon père ferme le livre et dit que nous ne pourrions rien comprendre à cette écriture, laissez-moi un moment retourner au ciel ; après un quart d'heure il se réveille, regarde son lit d'un air de mépris et s'écrie : Oh ! je comprends pourquoi les morts ne regrettent pas la terre, qui donc pourrait désirer végéter sur ce tas de boue quand on a vu ce que je viens de voir. — Qu'avez-vous donc vu ? — Le ciel. — Eh bien ! ce ciel, comment est-il donc ? — Oh ! j'étais dans un lieu sans horizon, éclairé d'une lumière superbe, il y avait devant moi un être que je crois Dieu, qui était assis sur un trône, sa tête était recouverte d'une toque brillante, sa barbe était grise, *je crois*, son bras était appuyé sur celui de son fauteuil, il était dans une grande robe de velours cramoisi toute semée de fleurs de lis en or. Son air était majestueux, il parlait à ses ministres, qui étaient

au nombre de six ou de sept, je ne les ai pas comptés ; ils étaient tous assis sur les degrés du trône et étaient habillés d'une robe de même étoffe et même couleur que celle de Dieu ; mais je ne crois pas y avoir vu des broderies d'or. Il y avait autour d'eux et dans le lointain une multitude d'êtres qui se promenaient. Oh ! que les hommes de la terre sont laids près de ces belles figures ! ces peaux si blanches. Ils avaient des gazes en forme d'écharpes qui leur couvraient une épaule, puis un petit jupon en gaze si fine qu'on découvrait aisément toutes leurs formes ; leurs pieds étaient dans des sandales attachées avec des cothurnes, mais, mon Dieu, que c'était beau ! j'étais élevé dans l'air, je voyais la terre sous mes pieds, et tous ces petits hommes si glorieux, si fiers, qu'ils me paraissaient vilains et petits près de ces êtres divins qui étaient près de moi ! que ma chambre me paraît sale et obscure près de ces lieux ; j'aurais voulu ne plus me réveiller. Je conçois bien le colonel qui n'attache aucun prix aux deux cent mille francs qu'il a perdus ; que sont les richesses de la terre près de celles du ciel ! Je voudrais pour cent francs que vous vissiez ce que j'ai vu, quel sublime spectacle ! — Mon cher Bruno, vous étiez dans une extase supérieure, je suis contrarié de ne pas m'en être

douté, je vous aurais conseillé d'observer bien des choses. Nous devons nous estimer heureux que vous vous ressouvenez ; cela vous procure une douce jouissance et à moi des renseignements précieux, seulement je crois que vous avez fait erreur au sujet du personnage que vous prenez pour Dieu ; ce ne pouvait être lui, nous nous en informerons plus tard.

11. Demandez à votre guide si c'est Dieu que vous avez vu dans votre extase de l'autre jour ? — Non, c'était Gabriel lui-même. — Pourquoi vous est-il apparu ainsi présidant son conseil ? — Il ne présidait pas de conseil ce jour-là, il me voulait donner une séance. — Dans quel but ? — Celui de me montrer les grandeurs et les biens que Dieu réserve aux hommes qui l'aiment. — Qu'entendez-vous par les grandeurs et les biens ? — J'entends les facultés avec lesquelles l'âme obtient ce qui fait sa joie. — Est-il toujours habillé ainsi ? — Non, c'était pour donner plus de charme à cette vision. — Demandez-lui si c'est son véritable nom que celui de Gabriel ? — Non, les anges au ciel n'ont pas de noms, ils en prennent un pour visiter les hommes : celui de Gabriel signifie ange de lumière de Dieu.

12. Vous m'avez dit une fois que Gabriel était aussi mon ange, il peut donc conduire plusieurs personnes à la fois ? — Des milliers. — Mais comment cela se fait-il ? c'est incompréhensible. — C'est directement parce que cela est extraordinaire que cela est ; si c'était une chose qui nous parût facile, ils ne nous seraient pas supérieurs ; ce n'est qu'en faisant des choses que nous ne comprenons pas qu'ils nous surpassent.

13. Demandez à Gabriel pourquoi, malgré ma bonne envie de croire tout ce que je vois, tout ce que vous prédisez, et qui cependant arrive à point, suis-je encore incrédule et ne peux obtenir cette foi qu'on dit si nécessaire pour arriver aux grandes solutions métaphysiques ; ce n'est pourtant pas manque de bon vouloir. — Vous croirez plus tard, le doute n'est pas défendu ; plus on a douté, plus la foi devient ferme. Vous croirez ; suivez vos impulsions, ce n'est pas un crime, il vous est préparé de grandes révélations, on vous instruira peu à peu.

14. Vous m'avez dit que vous aviez vu le ciel comme une immensité sans bornes, pourriez-vous m'en donner une plus entière descrip-

tion? — C'est une immensité sans bornes éclairée par une lumière des plus brillantes, et continuellement; c'est pourquoi il n'y a pas de nuit. — Y compte-t-on le temps comme sur terre? — Non. — Les anges comme le vôtre voient-ils Dieu? — Oui. — Sous quelle forme? — Celle de soleil. — Est-ce notre soleil terrestre? — Non, il n'y a qu'un soleil au ciel qui est le soleil spirituel, sous la forme où apparaît Dieu; notre soleil terrestre n'est lui-même que le réflecteur des rayons qu'il reçoit, comme un plateau reflète la lumière du foyer. — Y a-t-il des distances au ciel pour ceux qui l'habitent? — Ils n'en connaissent pas; car sitôt qu'ils désirent être dans un lieu ils y sont à l'instant. — Comment s'y trouve-t-on? assemblés ou dispersés? — On y est par sociétés, selon ses goûts, et on s'y promène comme sur terre. — Y a-t-il plusieurs cieux? — Oui, il y en a trois. — Comment sont-ils? — Ils sont superposés les uns sur les autres comme des nuages, selon leurs qualités; les hommes après leur mort vont dans l'un ou l'autre.

15. Vous m'avez dit qu'il y avait trois cieux superposés comme des nuages? — Oui, ce sont des espèces de sphères, car tout ce qui existe a une sphère. Gabriel peut envelopper dans la

sienne tous les êtres qui sont sous son égide ; de même l'homme a un cercle particulier qui l'entoure aussi et dans lequel est enfermé tout ce qu'il lui est nécessaire de posséder. — Quelques auteurs ont déjà parlé de ces sortes de sphères et ont même été jusqu'à dire que l'homme renfermait dans la sienne un univers en petit ? — Que cela ne vous étonne pas, l'homme il est vrai possède un univers matériel en petit. — Ces cieus sont sans doute cette belle nappe bleue parsemée d'étoiles que nous admirons au-dessus de nos têtes ? — Non, c'est au-dessus de nous, de notre terre, mais dans un air plus pur et d'une étendue immense, et ces cieus ne semblent faire qu'un, ils n'offrent aucune difficulté à être traversés. — Comment après la mort monte-t-on au ciel ? — Comme une bulle de savon, un peu d'air qui monte sur l'eau. — A-t-on une forme en sortant de son corps ? — Non, mais elle se dessine petit à petit, et en entrant au ciel elle est celle de l'homme, qu'il y conserve toujours, sans, vous pensez bien, y être altérée comme sur terre.

16. Bruno me donne encore quelques détails sur les esprits. Un esprit c'est de l'air, dit-il, mais il peut prendre la forme qu'il veut, porter

de très-pesants fardeaux ; dans l'état où je suis je suis esprit comme eux, je suis hors de mon corps, je le vois assis sur la chaise, je me promène dans ma chambre sans être vu ni senti de vous que je touche, je me vois même à mon établi en train de travailler, je me vois où je veux ; ce qui me ferait croire que je suis plusieurs êtres. Comme des images qui seraient empreintes à chaque place, je regarde mon âme, du moment elle est semblable en tout à mon corps, seulement je lui vois le front beaucoup plus blanc, je suis mieux que mon corps.

17. Pourquoi parfois me répondez-vous à peine si j'ai fini de vous questionner, vous ne devez pas avoir le temps de reproduire mes paroles ? — Cela vous étonne, et vous allez être encore plus étonné si je vous dis que moi-même je suis parfois tranquille spectateur des paroles que prononce ma bouche ; il m'arrive souvent que je ne prends aucune part aux débats qui ont lieu entre vous et Gabriel, c'est lui qui s'insinue dans mon corps, répond par ma voix à vos questions, et je me trouve auditeur de vos discussions ; vous ne pouvez croire cela, puisque vous ne croyez pas aux esprits. — Je pense vous avoir assez prouvé que je croyais à l'existence de l'âme après sa séparation du

corps, et par conséquent à l'existence des esprits puisque l'âme en est un ; mais je ne peux comprendre et ajouter une foi aveugle à tout ce que vous me dites ; sans anéantir les facultés de l'âme, je ne peux bien les apprécier que d'après des preuves irrécusables ? — Vous ne manquerez pas de preuves ; mais elles ne répondront pas toujours à celles que demande la raison matérielle, parce que je vous ai déjà dit que les deux états d'être sont si incompatibles (quoique se faisant suite) qu'ils ne peuvent se prouver l'un par l'autre ; l'un ne paraît exister que par l'autre, et c'est le spirituel qui est la vraie vie, la vie matérielle n'est qu'une copie de cette première et n'est entourée que d'erreurs.

18. Il y avait quelque temps que je n'avais magnétisé Bruno quand un jour il m'arriva tout souffrant, et me faisant des excuses pour son manque d'égards envers moi, me pria de le guérir comme je l'avais déjà fait plusieurs fois. A peine endormi il me dit : — Vous ne voudrez jamais croire que le mal que j'éprouve m'est occasionné par de mauvais esprits qui sont logés dans mon ventre. — Si je n'avais pas connu Bruno pour un franc et bon ami, j'aurais pensé qu'il voulait me mystifier ; mais

j'étais assuré de sa bonne foi dans tout ce qu'il me disait, je ne pouvais que penser qu'il s'hallucinait facilement. Cependant il me vint à la mémoire que Swedenborg assurait dans ses écrits que les esprits s'assemblaient souvent en société dans une partie quelconque du corps ! Les possessions de Loudun et mille autres faits analogues voudraient faire de cette assertion une espèce de vérité. Je laissai Bruno me débiter à son aise son système, me contentant de toujours le questionner sur les endroits qui me paraissaient obscurs. Je lui dis donc : Expliquez-moi comment cela vous paraît possible ? — L'on dit souvent j'ai mal là, j'ai un bouton, une douleur, maux qu'on attribue à un refroidissement ou à autre chose quand ce ne sont, à proprement parler, que des esprits qui s'insinuent chez vous pour y rompre par tous les moyens possibles l'harmonie de la vie, vous créer mille embarras, mille misères pour satisfaire leur penchant au mal et au trouble. Le monde traiterait de folie quelqu'un qui dirait qu'un esprit, sous la forme d'un vent, d'un bouton, vous donnera des coliques, une inflammation afin de paralyser vos actions, en vous tenant couché ou enfermé chez vous dans un moment où il vous serait nécessaire de sortir pour vos affaires, qui sou-

vent par un léger retard en apparence en souffrent beaucoup, et quelquefois les plus grands effets dépendent ainsi des plus petites causes ; on voit autrement la cause ou pour mieux dire on ne la voit pas du tout, et la pauvre espèce humaine se trouve aveuglée par son sot orgueil qui ne voudrait pas descendre à admettre ce que je dis.

19. Vous m'avez dit hier que des esprits sous des formes quelconques s'introduisaient chez nous, pour nous tourmenter à leur gré sous le masque de la maladie ; nous sommes donc les plus infimes esclaves de l'univers, il n'est nullement présumable que nous soyons les jouets de tel ou tel esprit selon son caprice ? — Ce que je vous ai dit hier est le fruit de mes connaissances dans l'état où je suis, c'est ma conviction, je parle de ce que je vois de mes yeux et je défends à aucun somnambule, ayant les lumières que j'ai, de me démentir. — Comment se fait-il qu'un esprit qui doit avoir une forme quelconque puisse prendre celle d'un petit bouton, d'un vent, etc. ; c'est impossible, c'est incompréhensible ! — C'est parce que nous ne pouvons le comprendre qu'ils le font ; s'il n'y avait rien de miraculeux dans leurs actions, ils ne nous seraient pas su-

périeurs ; s'ils pouvaient se faire entre eux le mal qu'ils nous font, ils ne nous prendraient pas pour leurs victimes ; mais comme ils ne peuvent se tromper ni s'influencer l'un l'autre, ils nous tourmentent, nous, par besoin, et comme je vous ai déjà dit, l'homme, qui par leurs conseils se voue à mal faire, les appelle même à son secours, comme il s'en trouve beaucoup ; lorsqu'il quitte la terre, il prend la place de celui qui l'a conduit dans ses mauvaises actions, et l'esprit passe dans une sphère où ses pensées de mal ne le suivent pas ; voilà comme marche cette épuration de la terre à Dieu. — Vous m'avez cependant dit que les mauvais esprits faisaient le mal par mission, que ce mal était utile, que Dieu n'en punissait pas le coupable : je vois que nous devons bien avoir assez qu'un mauvais esprit près de nous, sans en avoir comme de la galle. — Je vous ai dit que le mal était utile, c'est vrai, mais pour qu'il s'exécute, il faut qu'il prenne des formes. Ce n'est pas votre bon ange qui donnera les formes au mal ; sa mission à lui, est de donner ou appliquer les formes du bien, c'est donc le mauvais qui est obligé d'appliquer le mal pour satisfaire son besoin de jouir de son travail. S'il n'avait pas le goût d'en agir ainsi, le mal n'existerait pas, alors il peut tirer de lui et nous sus-

citer une multitude de maux dont chacun représente un mauvais esprit ou son action. Le bon fait l'opposé, et c'est ainsi que ce combat perpétuel du bien et du mal ne peut pas finir, tant que l'homme matériel existera ; c'est donc pourquoi je vous ai dit et je vous répète que, tous les anges et les mauvais esprits qui sont sur terre deux par deux près de nous pour nous guider au bien et au mal, comme on guide un enfant, ont été hommes sur terre ; ce n'est que depuis qu'ils l'ont quittée, qu'ils sont ce qu'ils sont, et on peut facilement deviner quel rôle un homme vivant sur terre remplira après l'avoir quittée, rien que par ses inclinations ; plus il aura désiré faire du mal, plus il en fera faire quand, à son tour, il sera appelé à conduire, au lieu d'être conduit comme il l'était sur terre ; c'est une chaîne qui monte à l'infini dont bien des anneaux nous sont encore cachés. — Vous venez de me dire que les esprits ne pouvaient s'influencer entre eux, comment se fait-il qu'un peu de tisane ou un cataplasme guérissent ce bouton que vous représentez comme un mauvais esprit ? — Je vous ai dit qu'ils ne pouvaient s'influencer au spirituel ; mais sur terre il n'en est pas de même, vu que c'est de cette influence continuelle que dépend notre vie, et je vous répondrai que le remède

que vous appliquez se trouve être l'influence du bon sous la forme d'une fleur ou d'une graine, et c'est ainsi qu'ils s'entre-chassent par des applications de remèdes ou de maux, sous des formes matérielles qu'ils peuvent influencer à leur gré. — Alors tout ce qui existe ne serait donc qu'un composé d'esprits ? — Oui, en cela qu'ils peuvent en revêtir toutes les formes, qu'il n'y a rien de mort dans la nature, et que tout ce qui existe est partagé en deux camps, l'un bon, l'autre mauvais, ou je dirais bien autre chose. — Pendant que vous y êtes, dites, ne retenez rien, votre système ne me déplait pas. — Eh bien, je vous dirai que le bien, que le mal, ne sont l'un et l'autre ce qu'ils sont, que parce que nous nous trouvons dans des positions où nous ne pouvons en bien apprécier les effets ; car, selon la position, le mal est un bien pour l'un, et le bien est un mal pour l'autre ; tel on voit le feu qui fait le plus grand bien, quand on a besoin de lui, et qui gêne quand on n'en a pas besoin ; non pas que je prétende dire par là, qu'un homme qui se casse la cuisse en ressent du bien ; mais quoique cet accident à nos yeux soit dans la catégorie du mal, le médecin et tous ceux qui vivent du mal d'autrui y trouvent autant de bien que le patient y sent de mal ; ainsi,

jugez. — Je juge que vous êtes ingénieux. — Je suis vrai. — Je ne le nie pas. — Je ne dois pas terminer cette séance sans mentionner une révélation à peu près semblable dont je fus témoin dans une société où j'avais été invité pour y voir une somnambule on ne peut pas plus sensible à l'action physique de son magnétiseur. Un monsieur s'approche d'elle, pour la consulter sur une indisposition qu'il ressentait, et je crois en même temps pour savoir quoi penser du somnambulisme. A peine en rapport, elle lui dit : Votre mal n'a rien de dangereux, c'est une inflammation occasionnée par une malheureuse passion que vous avez. — Quelle passion, lui demanda-t-il ? — Vous ne vous formaliserez pas si je vous la cite devant la société ? — Citez, je n'ai rien à me reprocher. — Vous avez trop souvent soif. — Tout le monde se mit à rire à l'exemple du consultant. — Je n'ai pas toujours eu ce défaut, répliqua-t-il. — Je le vois, et j'en vois la cause. — Quelle est-elle ? — Il y a bien longtemps de cela, vous aimiez passionnément une jeune personne ; elle ne vous payait pas de retour parce que vous n'étiez pas disposé à l'épouser, par de bons motifs que vous aviez alors ; vous quittâtes le pays où elle demeure, et depuis ce temps elle conçut une telle rage

contre vous, qu'elle vous désira tous les maux possibles ; vous devintes victime de sa mauvaise influence. — Qu'entendez-vous par là ? — J'entends qu'à dater de ce temps vous avez été sous l'empire d'un mauvais esprit, qui a dérangé votre conduite en allumant chez vous un feu que vous crûtes toujours éteindre ou calmer en vous livrant à la boisson, et, qui plus est, ces besoins de boire chez vous sont périodiques. — Ce que vous venez de me dire est exact, pour l'aventure et mon défaut ; mais je ne peux croire que telle en soit la véritable cause. — Vous voyez bien cependant que je vous dis la vérité sur un point, je ne mens pas plus sur l'autre ; mais ne vous en désolez pas, il y a un remède. — Celui de ne plus boire sans doute ? — Oh ! vous ne le pourriez pas de vous-même ; il n'y a pas de puissance, hors celle que je vais vous enseigner, qui pût vous rendre votre liberté. — Dites-moi quelle est cette puissance ? — Le soir, avant de vous coucher, agenouillez-vous, priez Dieu du fond du cœur de vous délivrer de ce défaut ; puis, relevez-vous, animez votre pensée par le souvenir de ce que je vous dis, tâchez de passer à l'exaltation, ensuite élevez les bras, vous figurant que cette personne est présente devant vous, et jetez-lui avec dédain et colère le mauvais fluide dont vous,

êtes *imprégné*, en disant : Mauvais esprit qui m'obsèdes, fuis loin de moi, au nom de Dieu, le seul et l'unique créateur, ton maître et le mien; retourne à la source d'où tu es sorti. Priez votre bon ange de vous aider dans cette opération; faites cela jusqu'à ce que vous soyez débarrassé, et vous ne tarderez pas à l'être, je vous l'assure. — Comment voulez-vous que le fluide dont vous me parlez aille rejoindre cette femme qui est à plus de cent cinquante lieues d'ici? — Vous figurant qu'elle est dans votre chambre, près de vous; elle ne sera plus à cent cinquante lieues. — Je ne comprends pas cela. — Agissez sans comprendre et vous verrez.

Le magnétiseur, qui ne croit pas aux esprits, qui prend beaucoup de plaisir à cataleptiser sa somnambule, reprit ses expériences sans faire aucune attention à ce qu'il venait d'entendre. Comme cette révélation se rapprochait trop de celles de Bruno, et de mes autres extatiques, j'en pris note, je crois la mettre à sa place pour arrêter la pensée du lecteur sur ce genre de possession ou d'envoûtement, dont le dernier mot n'est pas dit; il est vrai que c'est élever de nouvelles difficultés sur le libre ou non libre arbitre, qui établiraient plutôt ce dernier que le premier. Cependant ce genre d'aliénation des facultés de l'homme ne pour

rait être généralisé, et ce pouvoir de quelques êtres, sur leurs semblables, ne semblerait plutôt qu'un assemblage de deux organisations, dont l'une est destinée à maîtriser ou dominer l'autre pour un temps, et ressemblerait assez à la puissance du magnétisme, qui est nulle devant une organisation qui n'entre pas en rapport avec elle; il serait on ne peut plus malheureux qu'il en fût autrement; il ne suffirait qu'un vœu d'un ennemi, pour vous réduire dans l'état le plus abject et dépendant; cependant, je le répète, cela est très-possible.

20. Après un moment de concentration, Bruno voit venir à lui un ange, en costume céleste, robe diaphane, cheveux flottants, physionomie de femme, les jambes nues, les pieds dans des sandales à cothurnes; cet ange enlève Bruno, qui me dit sortir de son corps et s'en aller; après un instant, il dit : J'ai traversé des nuages; mon ange m'a conduit près de mon père, et m'a laissé seul avec lui. — Que faisait votre père? — Il lit toujours. — Est-il heureux? — Oui. — Boit-il? mange-t-il? dort-il? — Il ne dort, boit et mange, que lorsque cela lui plaît, et non par besoin; s'il a envie d'une poire, d'un fruit quelconque, il en cueille un et le mange; mais, je vous le répète, ce n'est

pas par besoin, car les esprits n'ont aucuns besoins de ce genre dans le ciel. — Quels usages et occupations ont-ils ? — Comme sur terre, ce qui leur plaît le mieux. — Quelles sont leurs connaissances ? — Celles qu'il leur plaît d'avoir, ils étudient et savent par eux-mêmes ce qu'ils désirent connaître. — Votre père peut-il se tromper ? — Non. — Peut-il me répondre à quelques questions ? — Oui. — Est-ce un bon esprit qui est venu dans la séance dernière ? — Non, je m'en méfiais ; mais ils ont tant de malice, ils s'entourent de tant de précautions qu'on a du mal à les reconnaître. — Qui vous dit, maintenant, que c'est bien votre père qui vous parle ? un mauvais esprit peut-il prendre sa forme ? — Oui ; mais mon père se fera reconnaître en posant sa main sur sa poitrine, signe qu'un mauvais ne pourra prendre, parce que Dieu ne permet qu'aux bons de se servir de ces sortes de signes, qu'un mauvais ne peut prendre : un ange, par exemple, sera reconnu par une étoile, un croissant, un diamant, ou une pierre fine, sans cela on ne saurait jamais si ce sont de bons ou de mauvais esprits.

24. Je vois un ange que je peux à peine fixer. Oh ! c'est un ange de lumière ! — Demandez-lui son nom ? — Il me répond, Ga-

briel; mais je ne peux lui parler, parce que lui-même parle à une foule considérable de personnes assemblées autour de lui; il tient deux couronnes qu'il me montre; elles sont pour nous deux. — Quand nous donnera-t-il ces couronnes? — Dans le ciel. — Nous avons le temps? — Vous en avez moins que vous ne le pensez. — Qu'en savez-vous? — Je le vois. — Comment cela? — On me montre un six très-brillant, qui veut dire six années, puis je vois votre cadavre devant moi privé de vie, ou du moins la vie le quittant. — Regardez-le mourir, c'est sans doute de la poitrine? — Non, ce sera de la gorge, c'est un mal de côté qui vous montera à la gorge, et vous étranglera, faut-il dire, subitement. — Regardez, et dépeignez-moi cette scène? — Je vois votre âme sous la forme d'une fumée d'encens, qui sort par tous vos pores, prend tout doucement la forme de votre corps, puis vous montez aussi doucement, vous traversez les deux cercles, vous arrivez au troisième; vous recevez la remontrance due à vos fautes de la part de Dieu, vous n'êtes pas assez pur pour rester dans ce cercle qui est le plus divin, vous redescendez pour achever de vous purifier : là, je vous vois recevoir la couronne qu'on vient de me montrer, qui est verte; vous êtes d'une blancheur éclatante ;

voire forme est plus svelte, vos cheveux sont bien lissés, un front découvert, enfin comme tous les esprits, sans perdre la forme de vos traits, ils sont plus délicats et relevés par cette blancheur céleste qui rend tous les esprits si beaux à voir ! Vous vous livrez à l'étude des livres ; vous avez du papier, de l'encre, vous écrivez, vous avez près de vous des petits enfants, vu que vous les aimez beaucoup ; vous tenez un petit garçon qui vous doit la vie, ou vous appartiendra, vous ne serez pas longtemps sans monter au ciel supérieur ; que c'est bizarre ! je vous vois au ciel sans cesser de vous apercevoir sur terre ! Mort, je ne me rends pas compte de cet extrême anéantissement avec cette extrême vie ; vous me paraissez vêtu en blanc comme beaucoup d'autres. — Vous me voyez lire et écrire, puisqu'on a connaissance de tout ce qu'on désire, sans avoir recours à ces moyens, ils me paraissent inutiles ! — Je vous ai déjà dit que dans le ciel on n'était pas comme des momies, on y possède les mêmes passions que sur terre, surtout celles qui vous rendent le plus heureux possible ; alors, vous qui aimez tant l'étude, vous vous y livrez, vous écrivez vos réflexions ; mais, vous devez le penser, sur des sujets autrement graves et curieux que sur terre : ce sont de vrais écrits, quand

sur terre ce ne sont que des romans, des vétilles; vous connaîtrez autant que vous désirerez, et vous ne manquerez pas de désirer. — Quand mon âme est sortie de mon corps, vous a-t-elle paru former un corps par tous ses organes semblable au mien? — Je viens de vous dire que cela se dessinait bien, mais devenait plus prononcé lorsqu'elle s'élevait, et qu'enfin rendue au lieu de sa résidence, elle était en tout semblable au corps, à part la délicatesse des traits et la blancheur de la peau. Dans le cercle où vous serez, vous aurez le pouvoir de visiter la terre.

21 bis. Mon guide est près de moi, avez-vous des questions à lui adresser? — Votre guide peut-il voir la matière? — Oui. — Les autres esprits répondent le contraire! — C'est qu'ils n'en ont pas le pouvoir, le mien peut la voir. Comment voudriez-vous que, si certains esprits ne pussent voir la matière, qu'ils fissent des apports, qu'ils causassent des obsessions, qu'ils bouleversassent des meubles et toutes choses matérielles. Pour frapper un coup sur cette commode, il faut la voir; pour agiter cette sonnette, il faut la voir, en toucher le cordon; pour renverser ce vase, il faut savoir où il est posé; pour apporter une lettre ou autre chose,

il faut le tenir. Mon guide dit qu'il peut voir selon son désir les objets matériels. — Lequel de la matière ou de l'esprit est sensible? — C'est l'esprit qui rend la matière sensible et la soutient. — Si l'esprit soutient la matière, pourquoi un amputé qui doit avoir une jambe spirituelle (puisque l'âme est en tout semblable au corps, dites-vous), pourquoi cet homme a-t-il besoin d'une jambe de bois? — Un amputé a une jambe spirituelle qu'aucune puissance au monde ne peut séparer de son corps; mais cette jambe n'ayant plus les organes matériels dans lesquels elle fonctionnait, elle ne peut, pas plus qu'un ouvrier sans outils, faire une chose où ils sont nécessaires. — Si c'est la matière animée par l'esprit qui souffre ou est sensible, pourquoi ce même amputé souffre-t-il parfois, comme s'il avait sa jambe matérielle, c'est donc que l'esprit peut souffrir seul? — Je vois de ce moment un amputé, j'aperçois sa jambe spirituelle qui est beaucoup plus blanche que l'autre, je vous l'assure, quoique je voie également la jambe de bois, qui le soutient, et mon guide me fait voir que la souffrance que cet homme éprouve ne doit cette sensibilité qu'à son alliance avec le corps matériel, elle se trouve sujette à toutes les sensations de cette jambe matérielle dont elle est

le prolongement ; mais cette sensibilité pénible ne peut exister, lorsque le corps périssable sera totalement séparé de l'âme. — Pourriez-vous me dire comment les convulsionnaires du xviii<sup>e</sup> siècle, qui étaient soumises à des épreuves auxquelles les métaux ne résistent pas, pouvaient ne pas être broyées par ces expériences? — Tout cela s'opérait par la volonté et la puissance de Dieu, et vous le savez, rien ne lui est impossible, l'esprit se retirait de ces corps ; ce qui les rendait insensibles, et alors Dieu les soutenait dans ces cruelles expériences ; il nous est impossible de comprendre ce miracle. — L'esprit de Dieu se prêtait donc à de semblables comédies ? — Je n'ai pas à répondre à votre question, Dieu n'est pas un acteur que nous puissions siffler ou applaudir !!!

22. Demandez à votre guide si au ciel on est réuni à la femme qu'on a aimée sur terre ? — Pas toujours ; on est réuni à la femme qui a été créée à votre image, ayant les mêmes affections, besoins et goûts que vous. — Qu'entendez-vous par là, l'épouse de la terre ne serait pas l'épouse du ciel ? — Non ; au ciel, comme je vous l'ai dit, on ne peut rien se cacher, se dissimuler, chacun peut lire dans votre cœur et connaître vos vraies affections ; sur terre, c'est

bien différent, le corps matériel cache les défauts de l'âme; on se croit sympathiques l'un l'autre; on s'assemble, et sitôt la passion brutale assouvie, que le corps n'a plus aucun besoin, on reprend sa liberté d'agir, de penser; on ne dissimule plus, et l'on s'aperçoit trop tard qu'on devrait être à cent lieues l'un de l'autre, loin d'être dans le même lit. Comme chacun emporte au ciel ses affections terrestres, qu'on n'en peut faire le sacrifice à personne, et qu'au contraire on peut les satisfaire, on ne se recherche plus pour se contrarier, on se recherche pour jouir! alors la femme que vous avez connue sur terre ne vous offrant pas ce que vous recherchez, Dieu vous en donne une autre qui est la moitié de vous-même. — Vous semblez expliquer par là, comme la Bible, que l'homme aurait été créé mâle et femelle. Un corps matériel renfermerait-il deux corps, qui se dédoubleraient à la mort? — Non; il n'en est pas ainsi, l'homme a été créé mâle et femelle; mais non androgyne, ni deux corps l'un dans l'autre, comme vous dites, mais bien séparément, c'est-à-dire il naît double et vit séparément. Chaque être a son complément qui l'attend au ciel. — Je ne comprends pas cette explication? — Je vous dis que tout être qui naît est double, soit femme, soit homme;

qu'on se retrouve au ciel, quand bien même on ne se serait pas rencontré sur terre. — Alors, selon vous, sur terre on serait disjoint? — Oui; pour mieux vous faire comprendre, mon guide me présente en tableau comment cela se fait; je vois devant moi plusieurs femmes, dont la première enceinte met au monde un garçon qui se dédouble à l'instant, en me laissant voir une petite fille qui sort de lui, qui lui ressemble en tout, et elle rentre comme un germe dans le corps de la seconde femme pour y être couvée et y recevoir la vie en son entier. Ce sera cette petite fille qui sera le complément ou l'épouse du petit garçon, duquel elle est sortie et qu'on prendrait plutôt pour son petit frère jumeau; ils se rejoindront au ciel, n'importe en quels temps et en quels lieux ils soient nés, parce que mon guide me dit que la petite fille, qui est la moitié du petit garçon, peut, selon l'ordre et la volonté de Dieu, ne pas être couvée de suite ni dans le même pays, sans cela on se retrouverait le même jour au ciel; mais quoiqu'elle naisse en d'autres temps, elle n'en rejoindra pas moins sa moitié pour la compléter et vivre avec elle d'une union aussi sainte que pure; quand cette seconde moitié naîtra, elle fera le même dédoublement que la première, et il sortira d'elle un garçon qui, lui,

ne pourra être complété que lorsqu'il sortira de lui une moitié de la même manière, qui sera une petite fille, et ainsi à l'infini. Comprenez-vous maintenant? je vous explique là le mystère de notre apparition sur terre qui vous est dévoilé. — Je vous en remercie; s'il en est ainsi, Dieu est infiniment bon! — Pouvez-vous comprendre la bonté de Dieu dans votre malheureux état d'ignorance? que diraient les savants d'un tel mystère, qu'ils prendraient pour un système, eux qui en ont tant fait et qui en feront tant, s'ils voyaient comme moi qu'il n'y a pas d'unité simple possible, que tout est par couple; chaque chose à l'infini possède deux moitiés, deux côtés, l'union des deux fait le bonheur, l'éloignement fait le malheur. — Ainsi vous croyez que chaque être a une moitié de lui-même dédoublée à l'infini? — Oui. — Vous croyez que la première moitié rejoint ou attend la seconde? — Oui. — Que c'est lorsqu'ils se retrouvent au ciel, que le bonheur est vrai, et l'union éternelle? — Oui; je n'aurais et ne pourrais croire cela dans mon état ordinaire, parce que c'est une vérité, et que nous n'acceptons que les erreurs.

Voici une révélation que je ne peux appuyer d'aucune réflexion; si elle n'est pas vraie, elle est au moins consolante.

23. Je demandais l'autre jour, par l'entremise de ma somnambule Adèle, à l'esprit Mallet, s'il y avait des villes au ciel comme sur terre ; il dit ne pas le savoir. Votre guide peut-il vous le dire ? — Oui, il y a des villes au ciel, pour celui qui désire habiter des villes. Si M. Mallet ne vous a pas répondu clairement, c'est qu'il n'entre pas dans ses goûts d'étudier et de fréquenter les villes. — M. Mallet paraît gêné dans ses réponses, je ne sais pourquoi ? — Parce que vous lui demandez des choses qu'il ne lui est pas permis de vous faire connaître, et d'autres qu'il ne connaît pas. Je vous ai déjà dit qu'un esprit au ciel ne savait que ce qu'il désirait savoir ; il fait consister son bonheur dans la connaissance d'une chose, peu lui importent les autres. — Cependant tous les esprits devraient voir des villes, des groupes de maisons et de gens, puisqu'ils sont dans des lieux habités comme sur terre ? — Les esprits ne voient que ce qu'ils veulent voir ; s'ils se plaisent dans une maison, ils ne voient qu'elle ; s'ils se plaisent dans une ville, ils voient une ville, de même une campagne, des jardins, des lieux publics et de réunion ; s'ils veulent voyager, ils voyagent : il y a de tout au ciel, et il n'y a rien. — Comment rien ! je ne comprends pas que quelque chose soit rien. — Je

le comprends bien, moi; ce sont des images, des apparences; ce sont des arbres, meubles, effets et rien, puisque le désir expiré, tout cela est disparu, il n'en reste plus rien : ce sont des images appropriées par la bonté de Dieu à la nature des êtres. — Est-ce bien votre guide qui vous répond ces choses; vous me répondez si vite que j'en doute fort? — Je vous réponds plus vite que je ne le ferais, si ce n'était pas mon guide qui le fasse à ma place. — Votre guide est donc dans vous? — Je vous ai déjà dit qu'un esprit peut être dans moi, parler par ma bouche, sans que je sache comment; mes lèvres remuent malgré moi, et j'articule des mots brièvement, quelquefois j'entends à côté de moi. Souvent j'attends les réponses, quelquefois je ne les obtiens pas; mais du moment mon guide n'est pas positivement en moi, il est peut-être à cinq cents lieues; je communique avec lui par un fil sympathique, une espèce de rayon; je me regarde, pour mieux m'exprimer, comme le porte-voix dans lequel il parle à distance. — C'est très-surprenant que vous entendiez ainsi et que vous fonctionniez par l'effet de ce fil sympathique. — Tout vous paraît étonnant; mais il n'en est pas de même pour moi, un esprit pourrait me parler du bout de l'univers, si l'univers avait un bout;

il n'y a pas de distance pour nous. Ce qui vous étonnera davantage, c'est qu'un esprit peut parler à plusieurs personnes à la fois, quoique en différents lieux, et leur apparaître à la fois; mais sachez que fort souvent ce n'est que son image, une espèce de dédoublement de sa personne, qui peut prendre toutes les formes, les costumes; se trouver à différentes places, sans quitter celle qu'il occupe au ciel. Mon guide n'a pas que moi auquel il répond; il en a bien d'autres sous son influence. — La science de laquelle nous parlons, lui plaît donc pour qu'il y réponde ainsi? — C'est sa spécialité. — J'adresse de nouvelles questions auxquelles il m'est répondu: on ne peut répondre à ces questions, ce qui vous est dévoilé par d'autres somnambules l'est par le secours d'esprits que Dieu charge de vous instruire; les esprits ne se nuisent pas entre eux, et ne peuvent pas toujours répondre à ce qui leur est demandé; moi je vous communique telle lumière, un autre fait de même d'un autre sens, vous n'avez pas à vous plaindre, vous savez bien des choses cachées.

J'ai été étonné un moment de savoir qu'un esprit peut être en différents lieux à la fois et parler à plusieurs personnes; mais la réflexion m'a confirmé ce fait, prenant toujours pour

point de départ et comme preuves matérielles ce que nous voyons faire aux somnambules sur terre pour lesquels il n'y a pas de distances ; ils pourraient donc, s'ils se trouvaient dans cet état, à la fois voir au même instant un lieu ou une personne désignée, parler avec elle et donner des renseignements semblables. Un esprit pour ces voyants ressemble à un orateur sur lequel tous les regards sont portés, quoique partant de différents points, et de même toutes les intelligences recueillant à la fois la parole qui n'est qu'une pour celui qui la prononce et qui est mille fois une pour les mille et une personnes qui l'ont recueillie. Un autre point peut aussi s'éclaircir ; c'est l'image ou le dédoublement de l'homme et de la chose. Nous avons encore des preuves matérielles de ces faits dans les expériences magnétiques, où l'image d'une chose reste empreinte à la place où elle a posé. M. Teste cite à cet égard une curieuse expérience dans le journal qu'il a fait paraître dans le temps : Une somnambule entre dans une pièce et s'écrie : Quelle jolie petite fille est assise sur cette chaise ! Sur cette exclamation M. Teste lui fait observer qu'elle se trompe et qu'il n'y a pas de petite fille : loin de se rendre à cette déclaration, elle en voit une sur chaque chaise, et il y en avait six. M. Teste ne pouvant se rendre compte

de cette hallucination, se contenta de recueillir les détails exacts de l'habillement de ces petites filles et reconnut qu'une petite fille exactement semblable avait joué un moment avant que la somnambule entrât dans cette pièce, et avait sauté sur les six chaises l'une après l'autre en s'y asseyant ; cette vision à elle seule prouverait cette espèce de dédoublement ou d'image si nous n'en possédions pas de semblables tous les jours. Il n'est pas de magnétiseur qui n'ait dans les vues à distances de ses voyants découvert une multitude d'erreurs entourées d'une grande quantité de vérités ; sans chercher à en expliquer la cause on passe dessus, en ne les citant pas, quand au contraire il y a souvent de quoi satisfaire amplement la curiosité. Un voyant dit : Je vois dans cette chambre une commode, un secrétaire, qui n'y sont pas ; vous criez à l'erreur, à la mauvaise lucidité, sans vous rendre compte de l'état dans lequel est ce voyant, ni s'il n'y a pas eu précédemment dans cette pièce les meubles qu'il désigne et qui n'y sont plus. J'ai fait ce genre d'expérience et de recherches, j'ai reconnu souvent que l'image des objets matériels posés à un endroit y restait des temps très-longes. Chacun sera à même de vérifier le fait et par là rectifier son jugement sur les erreurs prétendues

des lucides. Il y a même une autre influence qui jette également dans l'erreur, c'est la prévision. Un somnambule peut voir comme présents à cet endroit une maison, un jardin qui n'y sont pas, qu'il n'est pas probable même qu'ils y seront, et cependant le lieu, l'objet existent pour le voyant et existeront un jour dans tous les détails donnés et prévus.

La troisième révélation dans cette séance est qu'au ciel ce ne sont que des espèces d'images. Je ne peux encore me prononcer à cet égard sans de plus amples renseignements ; déjà sur terre l'esprit a l'assurance de croire créer ce qu'il lui plaît, création inappréciée par nos sens, mais qui paraît très-réelle pour l'esprit dans l'état de somnambulisme. Il n'est personne qui ne se soit assuré de la soi-disant réalité de cette création ; que l'on consulte à ce sujet les expériences de magie de M. le baron du Potet ; cette puissance créatrice qui n'appartient qu'à Dieu, que l'homme tire du monde type, peut atteindre un tel degré de force que la matière se trouve dépendante et paralysée par elle. Toute l'harmonie de ses lois se trouve anéantie par les faits d'attraction et de suspension. Il ne faudrait pas nier qu'un extatique puisse se tenir matériellement debout sur un tabouret créé spirituellement.

Ces faits, sans dire qu'au ciel les objets qui nous entourent sont les enfantements de notre désir, ne tendent rien moins qu'à le prouver ; quand au contraire étant alors de la nature du monde des causes nous pouvons en disposer à notre profit, nageant dans cette atmosphère d'images, elles se groupent autour de nous, selon la pensée divine qui y préside, pour satisfaire à nos besoins par lesquels elles se trouvent dominées ou appelées.

24. Puisqu'un esprit peut s'introduire dans notre corps et nous faire parler malgré nous, peut-il nous faire agir aussi ? — Oui. — Cette demande que je vous fais se rattache aux possessions ; les possédés ont tous assuré ce que vous avancez. — C'est une vérité à laquelle dans mon état ordinaire je ne voudrais jamais croire, et j'y crois maintenant parce que je le sens et en ai la conviction. — Dans cette espèce de possession, puisqu'ils peuvent se servir de notre corps pour lui faire opérer ce qu'ils désirent, peuvent-ils influencer sur l'acte de la génération ? — Un esprit ne peut faire l'enfant ; mais il peut influencer l'acte de le faire en s'insinuant dans les parties propres à la génération et en dirigeant l'action par la volonté de Dieu ; mais il n'en peut avoir le plaisir, il n'est

que le conducteur du travail et vous vous êtes l'ouvrier. Voilà dans quels cas cela se fait : Un homme tel que Napoléon, tout autre guerrier ou savant, *n'importe*, se trouve destiné par Dieu pour naître au monde matériel et y accomplir de grandes choses ; il est alors remis par Dieu sous la garde d'esprits qui sont chargés de protéger sa naissance, sa vie, ses actions. Les père et mère ne sont que les machines destinées également à coopérer matériellement à ce qui est arrêté spirituellement ; alors il y a dans ce cas un esprit spécialement chargé de présider à l'introduction de cet enfant dans la femme ; il en dirige l'action, purifie en quelque sorte la semence, la dégage des actions qui contrarieraient celles qu'il doit accomplir, et j'ose dire qu'il bénit ce germe ou semence pour qu'elle arrive à bien. — Alors un mauvais esprit pourrait faire le contraire et influencer en mal le germe naissant ? — Oui, c'est même utile ; mais Dieu ne laisse jamais naître un tel être sans placer près de lui un bon guide pour contre-balancer le mauvais. — Si je vous ai demandé si un esprit pouvait enfanter de lui-même, c'est que cette question a été très-agitée dans le temps par les théologiens, ils avaient même décidé que des esprits appelés incubes et succubes s'unis-

saient avec nous pendant notre sommeil et pouvaient engendrer sans le secours d'un être matériel. Ainsi des femmes, des jeunes filles se sont dites enceintes de cette manière sans avoir habité avec les hommes. — Toutes ces choses sont des erreurs, un esprit ne peut que dans les circonstances que je vous ai fait connaître, manifester son influence sur la formation, la vie de l'être commis à sa garde par Dieu ; jamais un esprit ne pourra engendrer un être matériel sans qu'un être matériel ne lui prête ses organes.

25. Dans la dernière séance, vous m'avez dit que votre guide pouvait vous parler à cinq cents lieues de distance, cette révélation m'a un moment étonné ; mais devant les expériences journalières du somnambulisme, par les communications à distance qui ont lieu, je me suis rendu à cette vérité, qu'il n'y a pas de distance appréciable pour les esprits. Je reviens sur d'autres révélations que vous m'avez faites ; vous m'avez dit qu'au ciel il y a des villes, des lieux selon le désir de l'esprit de chacun ; vous m'avez dit aussi qu'on ne voyait que l'objet désiré, ce qui me ferait penser que ce serait un effet de la création de l'esprit, et non des lieux existant éternellement. — Ce sont des

lieux qui existent éternellement ; mais la facilité qu'on a de communiquer avec eux, la même facilité qu'on a de ne plus les voir ferait penser qu'ils n'existent pas réellement comme les objets terrestres. Je vais vous en donner un exemple. Je suis près de vous, dans un lieu quelconque au ciel ; je désire être dans une plaine, un jardin ou une maison, je me trouve et vois ce que je veux, sans remuer de place si tel est mon désir ; vous faites les mêmes vœux que moi, mais vous désirez être dans une église, un bal ou autre lieu, vous y êtes, sans cependant m'avoir quitté d'un instant ; c'est ce qui fait qu'à la place d'une bibliothèque, un autre désirera voir un tableau, ces deux choses existent ensemble visibles aux deux désirs et à la même place. Ainsi vous voyez que c'est un mystère bien incompréhensible que les hommes nieront et qui est une très-grande vérité. — La description que vous me faites me ferait douter qu'il y eût quelque chose de réel au ciel. — Tout ce qui y est, est plus réel que sur terre, où tout périt ou change de forme. Quant au ciel, tous ces objets sont impérissables et font votre joie éternelle. Seulement, que n'étant pas soumis aux mêmes lois que la matière, il n'est pas utile d'abattre une maison pour en bâtir une autre à sa place ; elle se

trouve disparue et une autre la remplace ; quoique disparue, elle n'en existe pas moins , parce qu'elle ne peut être détruite ; mais, comme je vous le répète, elle n'offre aucune difficulté pour en laisser voir une autre à sa place. — Alors au ciel chacun, selon son affection, doit bâtir des villes, des temples, des palais, sans doute ? — Non ; les désirs que les esprits ont leur sont communiqués par Dieu, qui est le seul et grand architecte. L'homme croit faire à lui seul ces choses, quand il ne fait que de les désirer ; mais les villes y sont uniformes, les palais plus beaux cent fois que tout ce que la conception humaine pourrait enfanter et croire ; et tout cela est approprié aux goûts et besoins des sociétés qui les habitent. Il y a tant d'harmonie entre vos goûts spirituels, que vous ne sauriez désirer ce qu'un autre esprit ne voudrait pas, surtout, remarquez-le bien, si cet esprit était membre de votre société, qui serait en quelque sorte une fibre de votre corps ; car les esprits ne peuvent s'influencer, et où ils prévoient que ne règne pas ce qu'ils désirent, ils ne s'associent pas à ces lieux. On s'assemble pour y exercer des usages, qui ne sont que des plaisirs, et non des besoins ; on s'isole de même si on le veut. — Si je veux composer un livre et qu'il soit lu, quel moyen puis-je employer

pour satisfaire ce désir? — Vous composez votre livre, vous désirez en posséder cinq cents exemplaires, vous les possédez; vous désirez les donner, annoncer ou vendre, tout cela s'exécute comme sur terre, toujours avec la différence que cela procure du bonheur et non de l'embarras comme sur terre; vous possédez éternellement cet ouvrage, si telle est votre volonté. On peut expliquer la vie spirituelle par ce peu de mots : Vous ne désirez que ce qui vous est agréable de posséder, et la bonté de Dieu vous satisfait à l'instant. — Mais si je désirais le bien de mon voisin? — On ne peut désirer au ciel que ce qu'on peut obtenir; on n'entre pas au ciel avec des pensées de vol, de trouble, de mensonge; toutes ces pensées sont du domaine de la terre, et ne peuvent nous suivre en haut.—Vous m'avez dit aussi qu'un esprit pouvait apparaître en plusieurs lieux à la fois, comment cela se fait-il? — Ce ne sont que des images de l'esprit qui apparaissent; il peut en avoir autant qu'il veut et les envoyer vers nous. — C'est bien; mais ces images parlent-elles? — Oui. — Ce sont donc autant d'individus? — Non, c'est toujours le même. — Toutes ces images, dites-vous, apparaissant dans différents lieux à la fois, et répondant à des questions différentes, feraient supposer des

masses d'esprits au lieu d'un. — C'est assez difficile de vous expliquer ce mystère ; mais je vais tâcher de le faire pour votre instruction. L'esprit qui me dirige, et qui est au ciel, peut tirer de lui, à l'infini, par une espèce de rayonnement, une multitude de fils qui s'étendent et servent de rapports avec ceux qui désirent correspondre avec lui. L'esprit peut à chaque fil donner la ressemblance et le son de sa parole, quoique entre esprits on parle peu, la pensée est le seul lien de communication ; alors il peut au même instant envoyer sa pensée, qui répond aux questions de ceux qui sont en rapport avec lui, par le moyen de ces fils sympathiques ; il n'est qu'un, se multipliant, selon le besoin, à l'infini, et il est vu par tous à la fois, comme toute une assemblée au théâtre voit un acteur. On le croit en cent lieux à la fois, quand ce sont au contraire cent esprits qui sont en état de le voir qui l'aperçoivent au lieu où il est ; mais son image peut de même remplir cet office, ce qui vous ferait croire à l'existence de cent individus. Cette image procédant de lui est en rapport avec ses pensées, et peut, comme lui, les représenter, car les pensées sont inaltérables. Je suis fatigué.

Cette séance fut la dernière que me donna

**Bruno.** Son résumé se rapporte aux observations que j'ai faites à la suite de la vingt-troisième séance, qui sont que l'image peut rester empreinte à un endroit où l'objet a séjourné, ce qui prouve matériellement que les esprits peuvent posséder le pouvoir de se dédoubler mieux que les objets matériels ne le font. On ne peut expliquer ces phénomènes ; mais on ne peut les nier. Comme je veux me renfermer dans les limites que je me suis imposées, de ne rien emprunter aux livres que j'ai lus, et auxquels on ne croirait pas plus qu'à ma parole, je ne cite pas de ces preuves qui cependant sont très-curieuses et instructives. Qu'il me suffise de recommander au lecteur d'expérimenter, par lui, sur tous ces faits et les suivants, qui ne sont pas moins curieux. On ne voit bien que par ses yeux, on ne comprend que son propre jugement. Je verrai si par la suite je puis donner quelques éclaircissements sur ces révélations.

J'ai regretté Bruno ; mais j'en ai été bien consolé par l'extatique Adèle, qui paraîtra en son temps et lieu, pour dévoiler autant qu'il est désirable aux yeux des studieux la preuve de l'existence de l'homme après sa séparation de la matière. En attendant, je vais la faire précéder de quelques extatiques, qui m'ont donné

des preuves non moins évidentes de ce que je me propose de démontrer aux hommes. Je répète que ces vingt-cinq séances qu'on a lues sont le résumé le plus curieux pris dans une bien plus grande quantité de sommeils. J'ai détaché tout ce qui était détails, pour rendre plus intéressant ce genre de lecture et de méditation, sans dénaturer en rien le sens des réponses. Que le lecteur ne s'ennuie pas après les apparitions, je ne peux entraver la marche que je me suis proposée dans cet ouvrage. Pour ne rien embrouiller, classons chaque chose à sa place; ce livre n'est pas un roman, il mérite un peu d'attention et de patience.

---

**DEUXIÈME EXTATIQUE.**

---

26. Mademoiselle Fanny Binet, sœur de Bruno, jeune fille modèle de candeur et de vertu, âgée de dix-sept ans, me dit un jour : J'ai fait un rêve cette nuit qui est bien extraordinaire ; vous me magnétisiez et je tombais en sommeil comme mon frère ; je voyais sur la table une sphère, comme en ont les professeurs pour enseigner l'astronomie, une quantité prodigieuse de cercles l'entouraient ; je vous voyais soutirer de ce globe une espèce de fumée que vous me projetiez au creux de l'estomac. Je l'engageai à se laisser faire ce qu'elle avait rêvé, car c'était un bon présage ; elle y consentit, et tomba, au bout de vingt minutes, dans le sommeil extatique. Je cherchai dans cette séance et les suivantes à utiliser cet état et bien reconnaître sa spécialité ; ce fut l'extase, et voici sa première : J'aperçois quelque chose qui vient à moi. — Quel est ce quelque chose ? — C'est une personne, je crois. — Regardez bien ; en avez-vous demandé une ? — Non. — Est-ce une personne de votre connaissance ? — Non. Est-ce un homme ? — Oui. — Comment est-il ?

— Sa tenue est noble et très-imposante; il est couvert d'un beau manteau de velours rouge, bordé de bandes d'or; il est assis sur un trône, je crois, couvert en bleu; il a sur la tête une couronne d'or, très-belle et large; il tient un petit enfant dans ses bras; il paraît désirer s'en débarrasser; il n'y tient que par un fil. Cet enfant est tout nu. — Voyez-vous la figure de cet homme? — Non pas très-distinctement. — Priez-le de s'approcher plus près de vous, et vous dire qui il est? — Je ne le vois pas davantage; il ne s'approche pas. — Alors dites du plus profond de votre cœur ces mots : Au nom de Dieu, ton créateur et le mien, étranger que je vois, si tu ne viens pas de sa part et que tu ne sois pas un esprit de lumière, retire-toi, je n'ai pas besoin de tes services. — Il est parti; mais une nouvelle figure se présente beaucoup plus près. — Faites encore cette même invocation, et vous verrez ce que celle-ci fera. — Elle reste. Oh ! quelle belle figure elle a; qu'elle est douce et gracieuse. C'est une femme, qu'elle est belle ! mes yeux ne virent jamais un aussi beau visage. — Où est placée cette femme? — Devant moi, un peu à droite. — Vous paraît-elle vivante? — Je le crois bien; elle est portée sur des nuages, et toute entourée d'un bleu, comme je n'en ai jamais vu, tant il est vif, frais

et transparent. — Comment est-elle habillée ? — Elle a une belle robe de velours rouge qui lui descend jusque sur les pieds , bordée de bandes d'or ; ses cheveux sont noirs et retombent flottants sur ses épaules , qui sont d'un blanc incomparable ; sa tête est entourée d'une couronne d'or , mais bien plus étroite que ne l'était celle de la première figure ; elle a une robe de gaze légère. — Mais , mon Dieu , qu'elle est belle , disait-elle timidement , la tête penchée sur son sein ! — Demandez-lui si elle est votre ange ou guide ; qu'elle vous parle et vous dise son nom ? — Oh ! elle me sourit ; mais je suis tellement saisie de respect et d'admiration pour elle , qu'il me semble n'être pas digne de ses réponses. — Osez toujours , c'est une créature céleste qui ne vous veut sans doute que du bien et qui vient pour vous être utile ; elle vous répondra. — Elle me sourit encore ; mais , mon Dieu , qu'elle est belle ! je voudrais que vous pussiez la voir. Fanny est dans une admiration de laquelle je ne peux la tirer , et je me vois forcé de la réveiller , sans d'autres résultats que cette vision. — A peine est-elle réveillée , qu'elle se voit dans la glace et se cache la figure dans ses deux mains , en s'écriant : Mon Dieu , que je suis laide près de la jolie personne que je viens de voir. — Eh quoi ! vous vous rap-

pelez donc ce que vous avez vu ? — Je ne me le rappelle que trop, pour me fournir une comparaison qui est toute à mon désavantage. — Vous êtes dans l'erreur, je ne vous ai jamais vue plus belle qu'en ce moment. Il est vrai que cette jeune personne est d'un physique très-agréable ; elle avait en ce moment cette expression angélique qu'ont tous les extatiques dans le fort de l'extase, qui était restée dans tous ses traits, et elle était très-bien. Elle ne put se décider à se voir telle, et resta sous l'empire de cette vision toute la journée, la racontant dans tous ses détails aux personnes qui l'entouraient.

27. Fanny désire de tout cœur revoir cette belle personne de la dernière fois, je lui demande : Voyez-vous quelque chose ? — Oui ; mais ce n'est pas la même figure. — Comment est celle-ci ? — C'est un jeune homme qui est à genoux et qui paraît prier Dieu, avec une grande humilité. — Sur quoi est-il à genoux ? — Sur une estrade qui a deux marches. — Il ne vous paraît donc pas dans l'air comme l'autre jour ? — Non. — Comment est-il habillé ? donnez-moi son signalement ? — C'est un brun, sa tête est couverte d'une couronne d'or, dont la forme est bien différente de celle

que portait la dernière apparition, celle-ci est dentelée; il a un beau manteau de velours rouge, tout parsemé d'étoiles d'or, qui descend jusque sur ses talons en forme de robe à queue; j'aperçois une robe blanche sous ce manteau, qui laisse à peine voir ses pieds; sa peau est très-blanche. — Essayez de lui parler; dites-lui de vous regarder? — Je n'ose pas; il a l'air si profondément livré à la prière que je serais plus qu'indiscrete de l'en détourner; il paraît trop heureux, et moi je ne le suis pas moins de le regarder. — Bruno, frère de Fanny, était présent lorsque j'endormis sa sœur, et désira dormir avec elle. Il ne tarda pas à voir la vision de sa sœur, et en faire une description détaillée, presque conforme à celle de Fanny; seulement il voyait la robe blanche, quoique de profil, beaucoup plus largement, et lui voyait les mains jointes en bas quand Fanny les voyait jointes en haut près de la figure. — Quel est ce jeune homme? demandai-je à Bruno. — C'est Gabriel. — Que fait-il? — Il prie pour nous et nous donne en même temps une leçon d'humilité. — Votre sœur, par ses mœurs religieuses, pourrait se passer de cette leçon; mais à vous, elle est nécessaire. — Elle nous est nécessaire à tous les trois, nous ne savons *aucuns* prier — Pourquoi lui voyez-vous les mains dans une

position autre que votre sœur ? — C'est parce qu'il ne se montre jamais exactement à deux personnes à la fois dans les mêmes positions. — Pourquoi cela ? — Parce qu'on croirait à l'influence et à la fascination, et cela me prouve ce que je vous disais il y a quelque temps, sur le pouvoir qu'ils avaient de se dédoubler. Je les réveillai tous les deux.

J'essayai plusieurs fois de magnétiser Fanny et la reconduire vers ses visions, je ne pus y réussir ; elle ne désira plus être endormie. J'ai cru nécessaire de mentionner ces deux extases, car on ne peut recueillir trop de preuves des apparitions spirituelles. Voici un fait qui contredit ce qu'avancent beaucoup de magnétiseurs, quand ils assurent que toutes ces visions ne sont que le fruit d'une imagination fatiguée ou en désordre, et le pouvoir qu'ont les lucides de se créer de telles images ; je leur donne raison sur ce dernier point. Aussi un lucide qui se sera créé de telles visions les aura toujours à sa disposition, et les verra quand il voudra, en obtiendra des réponses sympathisant avec ses croyances et ses goûts ; mais Fanny ne se trouve pas dans ce cas, elle ne voit pas ce qu'elle désire et voit ce qu'elle n'attend pas. Ce n'est pas faute d'être dans l'état lucide, comme on pourrait le croire, puisque dans ces deux vi-

sions elle voit au même degré et avec les mêmes facilités. D'ailleurs nous avons d'autres faits à exposer, qui détruiront facilement cette objection.

---

### TROISIÈME EXTATIQUE.

---

28. Une demoiselle nommée Françoise ayant consulté ma somnambule Adèle sur sa santé, cette dernière lui conseilla de se faire magnétiser. Son état était désespéré; elle me pria de la guérir si je le pouvais, je l'entrepris, elle en éprouva le plus grand bien. Sans être guérie, par l'état de décomposition où étaient ses organes, après quelques magnétisations, elle m'offrit les phénomènes suivants :

Dans une séance, elle s'écrie qu'elle voit devant elle son père et sa mère, morts depuis longtemps, qu'ils lui apparaissaient bien vivants. Sa mère était entourée d'un beau ciel bleu, à sa droite, n'osant approcher d'elle; elle était exactement dans le même costume qu'elle portait avant de mourir. Son père était mis de même et cherchait à se cacher derrière un buisson, sur sa gauche. Elle les contempla longtemps sans leur parler. Ce fut le premier jour où elle fut lucide et vit sa position, de laquelle elle désespéra, en m'assurant que si je continuais à la magnétiser, que j'eusse à prendre les plus grandes précautions, car il y

allait de ma vie, comme me l'avaient déjà dit deux lucides. Je ne tins compte de ces avertissements qu'en me précautionnant contre ses mauvaises émanations. A son réveil, elle se ressouvint d'avoir vu son père et sa mère ; mais elle ne se ressouvint aucunement de son état désespéré ni de ce qu'elle avait dit à ce sujet.

29. Après un instant de sommeil, j'entends, dit-elle, la voix de Dieu qui me dit que ma nièce, qui est en couches du moment, mourra dans trois semaines ; elle n'en peut revenir ! Françoise aimait beaucoup cette nièce ; elle se mit à pleurer amèrement. Je voulus lui faire comprendre que c'était un écart de son imagination occasionné par la vive amitié qu'elle ressentait pour sa nièce ; que ce n'était pas la voix de Dieu qu'elle avait entendue. Elle fut très-blessée de mon doute, et me répondit : C'est bien Dieu qui m'a parlé ; qui vivra verra.

30. Voilà mon père, dit-elle, je ne sais pourquoi il n'ose m'approcher. — Demandez-le-lui ? — Il me répond qu'il m'avait désirée avant sa mort, et que je n'étais pas venue recevoir son adieu. Il paraît fâché contre moi. Après ce reproche, il s'éloigne. Il lui apparaît une petite fille qu'elle avait eue, et avait perdue

à l'âge de dix-huit mois en nourrice; elle la voyait plus grande qu'à son départ, vu qu'elle n'avait alors que six jours. — Comment vous apparaît cette enfant? — Très-bien; elle a l'air un peu souffrant; elle est nue, a de petites ailes et un petit bonnet rose sur la tête. — Comment cela, nue et un bonnet sur la tête? — Oui, c'est bien comme cela que je la vois. — Demandez-lui où elle est? — Au ciel. — Avec qui? — Sa grand'mère. — Qu'y fait-elle? — Elle joue avec des petites filles qu'elle aime à agacer. — Elle vous paraît souffrante; demandez-lui si elle souffre? — Elle s'ennuie après moi; mais du reste ne souffre pas; elle dit être très-heureuse; elle a vu souvent Dieu et va près de lui. — Comment lui apparaît-il? — Comme un homme au milieu d'un nuage d'une blancheur éblouissante. Elle me dit que je vivrai encore longtemps dans les souffrances. — Pourquoi votre grand'mère n'est-elle pas près de cette enfant, puisqu'elle est sous sa garde, vous la verriez au moins? — Elle me dit qu'elle prie Dieu du moment pour moi; ma petite fille a des yeux bleus, je ne savais pas quelle couleur ils portaient. Voilà un petit garçon que je ne connais pas, qui se dit mon neveu; il est mort à l'âge de neuf ans, à la suite de convulsions, rovenant de colères auxquelles il était sujet,

qui ne l'ont pas encore quitté, quoique mort ; il dit avoir vu Dieu quelquefois ; il a espoir de rester près de lui, plus tard, lorsqu'il sera plus doux ; il annonce à Françoise que sa mère, qui est la sœur de cette première, est malade par du sang décomposé qui se fixe à la poitrine, ce qui plus tard formera un catarrhe. Françoise voit beaucoup de personnes qui se disent ses parents ; elle ne les connaît pas ; elle ne se souvient même pas de les avoir jamais vues ; elle désire voir à son réveil sa fille, et m'en indique le moyen, ce qui réussit très-bien ; elle ne se ressouvient plus de rien, par l'état de lucidité qu'elle a acquis ; cela l'étonne beaucoup, et surtout le bonnet qu'elle voit à son réveil sur la tête de sa fille.

34. Françoise dit entendre encore la voix de Dieu qui lui dit que la petite fille dont sa nièce est accouchée mourra peu de temps après elle. — Avez-vous des pressentiments de ces événements dans votre état de veille ? — Non, aucun. Ma nièce n'est pas bien, mais elle ne m'inspire aucune crainte. — Et sa petite fille ? — Elle est en nourrice et je ne la vois que dans mon sommeil ; mais rien ne me fait pressentir qu'elle mourra bientôt. — Votre neveu vous a dit la dernière fois que sa mère, votre sœur, était

malade, le saviez-vous ? — Je le sais d'aujourd'hui, j'en ai eu des nouvelles et elle n'est pas bien ; mais avant je n'en savais rien. — Pourriez-vous savoir pourquoi votre petite fille vous est apparue nue et un bonnet rose seulement sur la tête ? — Je vais le demander. Après un instant d'attente, elle me dit : — J'avais donné à sa nourrice une très-bonne layette qu'elle me renvoya après sa mort ; je lui avais recommandé de lui mettre dans sa bière un de ses plus beaux bonnets, elle me dit l'avoir fait, j'eus des doutes à ce sujet et je présimai qu'elle ne l'avait pas fait, surtout à l'égard de ce bonnet avec lequel elle m'apparaît en ce moment par la permission de Dieu, qui veut que je n'accuse pas davantage cette pauvre femme de vol. Je n'aurais jamais cru qu'elle en aurait agi ainsi, surtout un bonnet de prix comme celui-ci, et ayant tant d'enfants auxquels il aurait été plus utile qu'à cet enfant.

Je n'eus pas d'autres révélations de Françoise ; son état s'améliorant, ayant besoin de reprendre sa place, je ne la revis plus. Je ferai quelques observations sur ce qu'on vient de lire. Françoise était d'une rare lucidité pour les vues à distance, reproduisait les conversations qu'on tenait dans des lieux éloignés, dont j'obtins des preuves sans réplique ; elle était d'un caractère très-

franc, et nullement astucieuse ; elle ne m'a pas trompé en m'annonçant la maladie de sa sœur, dont elle n'a eu connaissance que deux jours après. Est-ce bien son petit neveu qui est mort, qu'elle n'avait jamais vu, qui lui a fait cette confidence ? ou serait-ce une vue à distance qu'elle aurait faite ? On ne peut prononcer que d'après sa bonne foi et son aversion du mensonge. Je crois que cet enfant lui est apparu, parce qu'elle a dit qu'il était encore irascible, vérité qui sera prouvée plus tard. L'homme ne perd pas de suite ses mœurs et ses penchants en entrant dans l'autre vie, chose qu'elle ne pouvait savoir ni voir dans ma pensée, vu qu'alors je ne savais ni ne me doutais pas de ces choses, qu'à présent même j'ai de la difficulté à comprendre ; je crois encore à cette révélation, parce que depuis j'en ai eu de semblables qui m'ont déterminé à ne pas la rejeter. Je prie donc le lecteur de ne pas perdre de vue cette observation.

2° Une voix qu'elle prend pour être celle de Dieu lui annonce que sa nièce et sa fille mourront à peu de temps l'une de l'autre. Cette prédiction s'est accomplie textuellement telle qu'elle a été faite.

3° Elle aperçoit sa petite fille morte il y a très-longtemps. Cette particularité du bonnet

que Françoise n'a pu inventer pour, ou paraître ridicule à mes yeux, ou me faire moi-même passer pour tel (en admettant de telles croyances, on douterait de sa propre existence, si partout on ne voyait que de l'astuce et du mensonge), cette particularité, à elle seule, est une preuve irrécusable de l'existence du monde spirituel; l'appuyer de commentaires, ce serait lui nuire; conservons-la dans toute sa pureté. Un homme peut douter et crier à l'hallucination, en voyant de ses yeux et touchant de ses mains une personne morte, parce que des images peuvent un moment paralyser nos sens; cet homme perdra peu à peu l'impression de ce qu'il aura vu, et finira par douter lui-même de son bon sens. Il n'en est pas de même quand c'est le raisonnement qui parle et qui est nourri de faits qu'il ne peut détruire, malgré sa bonne volonté. Un homme vaincu par le raisonnement sera toujours vaincu, et un homme vaincu par les sens se relèvera facilement de cet état, qu'il classera dans ceux de la peur, l'hallucination et l'absence du jugement.

### QUATRIÈME EXTATIQUE.

---

32. Un jour me trouvant chez le colonel R...., j'y vis une dame qui avait été magnétisée pendant six mois pour une maladie par ce monsieur, et depuis par plusieurs somnambules en sommeil; elle n'avait jamais dormi, malgré leur assurance qu'elle dormirait un jour. Elle me pria d'essayer de l'endormir, d'après ce qui lui fut dit sur mon compte; au bout de cinq minutes elle dormait et était somnambule. — Pourquoi n'avez-vous pas dormi jusqu'à ce jour? — Vous seul pouviez m'endormir le premier, parce que votre fluide est beaucoup plus en rapport avec le mien que ceux des personnes qui m'ont magnétisée jusqu'à ce moment. Cette dame, femme d'un des premiers artistes de la capitale, avait reçu une bonne éducation, et quoiqu'elle eût été guérie par le magnétisme, elle ne pouvait croire entièrement aux effets merveilleux du somnambulisme, aussi désirait-elle en juger; ce qu'elle fut à même d'apprécier mieux que personne, par des expériences physiques réitérées que je fis sur elle; sa spécialité était pour les maladies

et la communication des pensées. Je la magnétisai quelque temps, elle m'offrit dans une séance une scène d'extase que je vais rapporter.

33. Madame, lui dis-je, jusqu'à ce jour nous ne nous sommes pas occupés de choses sérieuses dans vos sommeils; vous avez reçu une bonne éducation qui a développé chez vous des pensées très-sceptiques; vous avez l'esprit fort et ne vous laisserez pas subjugué par des rêveries; voulez-vous essayer d'entrer en communication avec les gens de l'autre vie? — Je ne crois pas à cette existence; mais si vous pouvez *me les faire voir*, j'en serai très-aise. — En ce cas, désirez de tout cœur voir votre ange, je vais le prier de vous apparaître. — Le voici. — Déjà? — Oui. — Donnez-moi son signalement? — Sa figure me paraît très-noble, gracieuse, mais un peu sévère. — Les anges, dit-on, ne sont pas ordinairement sévères; sans doute que ce n'est qu'un mauvais esprit qui, comme d'habitude, se présente toujours le premier; s'il n'est pas un ange de lumière, priez Dieu qu'il disparaisse. — Il est parti. — Voyons, madame, pas d'erreur de la part de votre imagination, vous êtes dans un état à entrer en rapport avec les gens de l'autre vie; veuillez voir avec défiance pour être mieux

convaincue des résultats que nous obtiendrons.

— J'ai parfaitement bien vu cette personne, dont la physionomie sombre et sévère m'a assez frappée pour ne pas désirer recommencer l'épreuve; mais j'en préférerais une autre, j'aimerais mieux voir mon père qui est mort depuis très-longtemps pour m'assurer s'il est ou non vivant; laissons là ces anges. — Puisque vous préférez M. votre père, appelons-le. — Oh! en voilà un autre, un petit ange, oh! oh! M<sup>me</sup> F... entre alors dans un état difficile à décrire, elle pleure, crie : réveillez-moi, elle se renverse en arrière la tête contre le mur, la poitrine gonflée par des sanglots, elle semble étouffer sous le poids de la douleur; ce n'est qu'après quelques minutes que je peux obtenir une réponse à cette question : Que voyez-vous donc? — Mon fils! mon pauvre petit Ernest, réveillez-moi? — Vous réveiller parce que vous voyez votre fils, qu'il y a-t-il d'effrayant à voir son fils? comment le voyez-vous, vivant ou mort? — Vivant, quoiqu'il soit mort depuis quatorze ans. — Raison de plus pour vous trouver heureuse de revoir cet enfant; à quel âge est-il mort? — A six mois. — Quel âge vous paraît-il avoir maintenant? — Trois ans environ. — Puisqu'il aurait quatorze ans pourquoi vous paraît-il n'en avoir que

trois, il devrait vous apparaître plutôt âgé de six mois ? — Dieu le veut ainsi, les enfants morts avant l'âge de trois ans ne semblent pas dépasser cet âge. — Comment est-il habillé ? — Il est tout nu, il a des petites ailes. — Le reconnaissez-vous bien pour votre fils ? répétez la même invocation que celle que vous avez faite pour le mauvais ange ? — Oh ! c'est bien mon fils, il reste, je le reconnais bien sans doute ; qu'il est blanc ! Et elle pleurait toujours. — Voulez-vous le voir étant bien réveillée, pour satisfaire votre curiosité et vaincre votre incrédulité ? — Oh ! oui. — Le calme renaît un peu ; je lui demande si elle voit toujours son fils ? — Oui, il appelle quelqu'un qui paraît ne vouloir pas avancer. — Désirez-vous voir une autre personne ? — Oui, une amie que j'ai perdue voilà bien longtemps ; mais *je ne la peux voir*. — Vous n'auriez pas dû demander cette amie avant d'obtenir le résultat de votre premier désir, qui était de voir M. votre père ; vous deviez continuer à l'attendre ? — C'est lui que mon fils appelle, il ne veut pas venir. — C'est comme je vous le répète, parce que vous désirez plus fortement voir une autre personne que lui. Elle attend quelques instants encore et son père n'apparaît pas. Elle demande que je la ré-

veille ; ce que je fais. Lorsque je la crois bien telle, je lui adresse plusieurs questions qui me prouvent, comme par le passé, qu'elle n'a aucune souvenance de ce qu'elle a vu ou dit ; elle fixe les yeux vers un point, à sa droite, et me crie : Réveillez-moi donc. Je la dégage le mieux qu'il m'est possible, ses yeux restent toujours fixés vers le même endroit. Je lui demande ce qu'elle voit à cette place? — Je ne sais pas ; c'est un point obscur qui attire mon regard de ce côté sans qu'il me soit possible de l'en détourner. — Regardez-moi ! ce qu'elle fait, et s'écrie : Qu'est-ce que tout cela veut dire, monsieur ? — Je le sais moins que vous, madame ; mais vous allez me l'expliquer à l'instant. Je lui pose la main sur la région du cœur et elle s'écrie alors qu'elle voit son fils au milieu du nuage qui attirait ses regards ; et me dit : C'est mon premier enfant qui est mort, auquel je pense bien peu, ayant reporté l'amitié que j'avais pour lui sur ses frères et sœur. Il est bien étonnant que cet enfant, qui n'avait alors que six mois et qui aurait maintenant quatorze ans, m'apparaisse dans votre chambre : je voudrais savoir ce que cela signifie ? — Cela signifie ce que vous cherchiez à savoir, madame, que les morts existent aussi bien que nous ; vous avez désiré, dans votre som-

meil, voir M. votre père, il a préféré sans doute vous envoyer cet enfant, auquel vous dites ne plus penser, pour que vous ne puissiez croire qu'en désirant voir M. votre père, et l'ayant vu, que ce soit un effet de l'imagination ou une hallucination. Vous avez désiré voir cet enfant étant éveillée pour lever tous vos doutes à cet égard, vous devez être satisfaite. L'avez-vous bien vu ? — Oui, monsieur. — L'avez-vous bien reconnu ? — Oui ; mais vous, ne l'avez-vous pas vu ? — Non, madame, je n'étais pas dans votre état. — Que tout cela est surprenant ! c'est à bouleverser la raison la plus forte. *Certes que j'ai bien vu* ; je n'ose penser à cela, c'est miraculeux ; un enfant auquel je ne pense plus depuis tant d'années ! — Il pense toujours à vous, lui, madame ; les gens du ciel ne sont pas si oublieux que nous. L'effet qu'éprouva cette dame ne fut pas le même que dans son sommeil, elle regarda son fils sans émotion, la matière avait repris le dessus. Elle me quitta, criant à la magie, à la physique ; je ne m'attachai pas à cette somnambule, parce qu'il y avait trop à faire pour en obtenir des résultats satisfaisants. Cette séance n'est pas sans intérêt et prouve encore que le désir n'est pas toujours le seul moteur des visions spirituelles ; cette dame désire voir

son père et elle voit un petit être auquel elle était loin de penser en ce moment ; une scène se passe alors, elle n'a pu l'enfanter, le père paraît ne pas obéir aux prières de la mère et du fils, ce dernier apparaît avec de petites ailes ; comme l'enfant de Françoise, il n'est âgé que d'environ trois ans ; comme l'autre, il est nu. Conformité d'apparition. Est-elle due à ce que, apparaissant dans un âge plus avancée, ils seraient moins reconnaissables, ou restent-ils dans cet état d'innocence comme on le verra plus tard dans une révélation du même genre. Cette dame n'a pas eu l'imagination créatrice, je le pense, puisqu'elle croyait ne rien voir et qu'elle a vu ce qu'elle ne demandait pas, sans pouvoir obtenir ce qu'elle désirait ; cette apparition est très-singulière et laisse tous doutes de côté.

---

**CINQUIÈME EXTATIQUE.**

---

34. Je donnais depuis quelque temps mes soins à une jeune personne atteinte de la poitrine : un jour, madame Rivière, sa tante, qui était toujours présente à mes séances, me pria d'essayer de l'endormir; j'y réussis; après vingt minutes de magnétisation, elle était dans l'état somnambulique; elle me pria de ne la questionner sur rien, et la laisser dans l'heureuse position où elle se trouvait. A peine quelques instants s'étaient écoulés qu'il me fut facile de reconnaître qu'elle était en extase; je la tirai de cet état, quand je le crus nécessaire, sachant qu'il est souvent dangereux de le prolonger; elle me fit d'amers reproches sur mon peu de patience, en me disant qu'elle n'avait jamais goûté pareil bonheur. — Où étiez-vous donc, et qu'avez-vous vu, lui demandai-je? — J'étais dans une magnifique campagne éclairée par un jour superbe, la végétation y était d'une richesse admirable! Je sentais que j'avais abandonné mon corps, et marchais vers un lieu où je voyais de très-beaux moutons paître, et jugez de mon étonnement, quand j'aperçus mon bon

père qui les veillait. Lorsque je vous ai prié de me laisser tranquille un moment, j'avais désiré voir mon père, vous ayant entendu dire que, dans cet état, on pouvait voir et parler aux morts; j'ai eu lieu d'être étonnée de l'apercevoir gardant un troupeau : ce n'est pas un rêve; si vous ne m'aviez pas interrompue, je lui aurais parlé. — Nous pourrions recommencer cette expérience quand vous voudrez, madame. Votre père a-t-il jamais gardé des troupeaux? — Oh! non, je suis assurée de n'avoir pas rêvé, d'avoir très-bien vu et senti un bonheur qui ne m'est pas connu. Si j'étais maîtresse d'ouvrir les yeux, je croirais qu'ils ne sont pas fermés, tellement je suis dans mon état normal; *je vous prie de me les ouvrir, s'il vous plaît*, car il est assez drôle que je ne peux le faire moi-même.

Lorsque cette dame fut réveillée, elle se ressouvint de son extase, et n'en fut pas moins surprise que dans son sommeil; elle ne pouvait concevoir pourquoi son père lui était apparu gardeur de moutons. — Je lui dis que jusqu'à présent les extatiques que j'avais connus m'avaient assuré que, dans l'autre vie, chacun y faisait des usages selon ses goûts. — Alors, reprit-elle, il serait commerçant, car je n'ai jamais su qu'il eût quitté Paris et qu'il eût eu

des goûts champêtres. — Cette dame conta sa vision le jour même à sa mère, qu'elle fut trouver exprès, pour s'informer si jamais son père avait gardé des moutons. Sa mère lui répondit qu'à sa connaissance il n'avait jamais rien fait de pareil; mais qu'elle se souvenait très-bien l'avoir quelquefois entendu raconter qu'étant très-jeune, il avait un oncle à la campagne, chez lequel il allait souvent passer quelque temps, où il prenait plaisir à faire le petit berger; qu'il lui avait même dit qu'il n'avait jamais été si heureux qu'en ce temps, au milieu de ses petits agneaux. La surprise fut grande de part et d'autre, on doit le penser; mais pour moi cette révélation était utile, en ce qu'elle me prouvait que ce que disait Swedenborg (que j'avais étudié depuis que j'avais acquis par moi-même des preuves de l'existence spirituelle) était exact en ce sens. Bruno m'avait souvent dit : On veut que vous croyiez à ces mystères! Vous y croirez parce qu'on emploiera à votre égard des moyens qui ne laisseront aucune prise au doute. Vous en aurez de ces preuves!!! Il ne se trompait pas, il m'a fallu quelques années d'études, et voilà aujourd'hui dix ans que je recueille de ces genres de faits. Des circonstances de départ m'ont éloigné de cette dame dont je n'ai obtenu que cette séance!

## SIXIÈME EXTATIQUE.

---

35. Nous voilà arrivés à notre meilleure et plus forte extatique ! celle qui a été la lumière qui nous a dessillé les yeux ; celle qui ne refuse aucune expérience spirituelle. Théologie, métaphysique, psychologie, elle répond à tout dans un sens qui n'est empreint ni d'orgueil, ni d'égarément : si le matérialiste n'en obtient pas les preuves qu'il désirera, il ne pourra l'accuser d'embrouiller la question ni de mauvaise foi. Depuis quelques années, dans ses sommeils magnétiques, elle vit avec les gens de l'autre monde ; elle voit et converse avec eux selon son désir, qu'on lui donne seulement le nom de baptême et le nom propre de la personne décédée, n'importe à quelle époque qu'on désire qu'elle perçoive ou consulte, sans que le consultant lie aucun rapport avec elle ; elle n'a jamais jusqu'à présent manqué une expérience : on sera étonné de sa lucidité et des détails exacts qu'elle donne des personnes mortes.

Adèle Maginot, que je connais depuis longtemps, à laquelle je dois les soins les plus généreux et un attachement tout dévoué, est

somnambule de naissance. Dans son enfance, elle fut très-tourmentée par ses accès somnambuliques, qui l'obligeaient à se lever la nuit pour terminer ou continuer ses travaux de la journée ; je lui conseillai de se laisser magnétiser, pour guérir ou déplacer au moins ses accès de somnambulisme ; elle y consentit, et depuis ce temps son sommeil est très-calme, elle s'en trouve très-heureuse. Dès la première séance, elle fut somnambule, et sa spécialité première est pour les maladies ; elle possède à cet égard une lucidité qui vaut celle qu'elle a pour les vues spirituelles et pour lesquelles elle avait plus de goût, par son amour de la charité. Aucune vue d'intérêt ne l'a jamais guidée ; elle donne et ne reçoit pas. Quoique simple ouvrière comme moi, je tenais un journal, consacré à tout ce qu'elle pourrait me dire, ou faire pendant ses sommeils, et cela depuis quelques années, comme je l'ai fait à Bruno. Je vais réunir tout ce qui se rapporte au spiritualisme. Je réclame encore l'indulgence sur ce travail qui est au-dessus de mon savoir et de mes forces : qu'on ne voie, comme je l'ai dit en commençant, d'autre orgueil en moi que celui d'ouvrir ou fortifier, chez celui qui me lira, des croyances qui font tout mon bonheur, c'est une dette que je dois à l'humana-

nité et que je voudrais pouvoir acquitter de mon mieux.

36. Adèle possède toutes les qualités désirables dans le somnambulisme, elle est entièrement isolée, totalement indépendante du magnétiseur, dort le temps désiré, et n'a nulle souvenance au réveil.

— Qu'est-ce que le magnétisme? — C'est une influence des nerfs qui porte le plus grand bien là où elles s'adresse, surtout si l'on est animé de l'amour de Dieu et du bien. — Et spirituellement? — C'est la quintessence du plus pur de ce qui existe chez l'homme, c'est une influence divine, c'est le plus pur de Dieu.

37. Qui te cause cette surprise? — C'est ma petite-nièce. — Quelle est cette nièce? — La petite de ma sœur qui est morte voilà deux ans. — Quel âge avait-elle alors? — Douze ans. — Donne-moi une description de sa personne? — Elle est plus grande qu'elle ne l'était sur terre; elle a une peau d'une blancheur éblouissante, elle est habillée en blanc. — Demande-lui où vit-elle? — Au ciel. — Y est-elle heureuse? — Oui. — Qu'y fait-elle? — Elle y joue, se promène, elle est entourée de ma nombreuse famille qui parle souvent de moi :

ma mère, mon père, mes frères voudraient bien que j'aïlle bientôt les rejoindre. — Les morts se ressouviennent donc de leur existence terrestre? — D'abord, il n'y a pas de morts au ciel, il n'y a que des vivants, plus vivants que nous ne le sommes, ensuite ils se souviennent des parents qu'ils ont laissés sur terre, et prient Dieu pour eux. — Se souvient-on des détails de sa vie passée ou seulement de ses parents? — On ne se ressouviens pas des détails qui concernent le mal, ni des passions terrestres qui sont de son domaine; tout est oublié à cet égard. — Tout le monde est-il heureux au ciel? — Je le crois bien, on ignore ce bonheur-là, sur terre! on y vit dans une atmosphère si douce, ni trop chaude ni trop froide. Comment peut-on craindre de quitter cette terre! Ma petite-nièce me recommande de prier, si je veux aller au ciel avec elle; c'est pour cela qu'elle est venue cette nuit dans un instant où j'étais dans l'état dans lequel je suis présentement, me conseiller d'aller prendre un petit chapelet qu'elle portait à son cou, avant de mourir, et de prier Dieu avec; ce que j'ai fait, quoiqu'il fût bien caché dans ma commode; elle prétend que c'est cette prière qui ma valu d'entrer dans cet état plus tôt, et de jouir du bonheur de nous revoir. Mon étonnement a été grand

ce matin lorsque j'ai retrouvé ce chapelet dans mon lit : je désirerais me souvenir de cette particularité pour me tirer de l'inquiétude où elle m'a mise. — Tu l'as donc bien su trouver malgré l'obscurité? — Dans l'état où j'étais il n'y avait plus d'obscurité pour moi. — Il faut donc entrer dans cet état pour voir et parler aux esprits? — Oui, sans cela il est impossible de les voir. — Des personnes cependant bien éveillées en ont souvent vu? — Elles paraissaient éveillées; mais elles étaient, quoique en rapport avec les deux mondes, dans un état qui n'est pas normal. — Est-ce bien sa main que tu sembles serrer dans la tienne? — Oh! je crois bien, je la sens mieux que la tienne, puis elle la serre affectueusement. — Demande à ta nièce, s'il est vrai que nous ayons tous deux anges près de nous? — Non, nous n'en avons qu'un; l'autre n'est pas un ange, c'est un mauvais esprit. — Peux-tu voir ton ange? — Non, *elle me dit* qu'il est près de mon épaule droite, et je ne vois rien.

38. Penses-tu voir bientôt ta mère? — Je ne sais; mais voilà ma petite-nièce, elle me dit qu'il faut prier; à l'entendre, on ne ferait que prier, on ne peut cependant pas le faire continuellement! — Peut-être ne le fais-tu pas

assez ? — Je prie comme tout le monde soir et matin. — Quand elle te parle, a-t-elle l'air enfant ou raisonnable ? — Elle a l'air d'être aussi folle qu'elle l'était sur terre, elle veut toujours s'en aller, et rit beaucoup de mes questions et de mon ignorance ! Tu ne l'entends donc pas rire ? — Tu sais que je ne suis pas dans ton état ! — C'est vrai : qu'elle parte puisqu'elle ne veut pas répondre à mes questions. — Tu sembles brusquer cette jeune fille qui paraît si heureuse de te voir, toi qui l'aimais tant, ce n'est pas très-bien !

39. Louise, la nièce d'Adèle, vient avec empressement lui dire que son frère va lui apparaître. Oh ! le voilà ! — Quel est ce frère ? — C'est Alphonse, mort en Afrique. — Quand ? — Voilà quatre ans. — Quel jour ? — Je ne le sais pas. — Demande-le-lui ? — Le 14 août. — Comment est-il habillé ? — En dragon. — Est-ce là son habillement au ciel ? — Non, c'est celui du corps dans lequel il servait avant de mourir, et c'est dans ce dernier costume que je l'ai vu sur terre. — Pourquoi est-il habillé ainsi ? — Il faut bien que les esprits apparaissent dans le costume et les conditions qu'on leur a connus sur terre, sans cela on ne les reconnaîtrait pas. — Qui lui a dit de venir

te voir, puisque tu ne l'as pas demandé? — C'est ma petite-nièce. — Est-elle près de lui en ce moment? — Oui; mais qu'elle est belle! Ses beaux cheveux noirs retombent bouclés sur ses épaules, comme le jour de sa première communion. — Et Alphonse, te paraît-il beau? — Oh! je crois bien! Son front qui était pourtant bien brun me paraît blanc comme de la neige; il me dit que je ne tarderai pas à voir ma mère, mon père et mon beau-frère, que je ne veux pourtant pas voir du tout; il a été trop méchant sur terre. — Si au ciel il n'y a pas de méchanceté, il ne faut plus penser au passé! — Je ne veux pas le voir. — Adèle allonge le bras pour retenir sa petite-nièce qui vient de la quitter malgré ses efforts; il est surprenant de voir cette mimique, cette entente, ces contrariétés; on ne peut douter de la réalité des scènes dans lesquelles l'imagination n'est pas toujours la plus forte, comme on pourrait le croire, car rien ne paraît répondre aux caprices du lucide.

40. Louise, fidèle à la promesse qu'elle a faite à Adèle dans la dernière séance, lui annonce son second frère. — Quel est ce frère? — C'est Jean-Marie, mort aussi en Afrique, il y a trois ans. Adèle contemple avec plaisir ces trois membres de sa famille, ce dernier est

aussi mis en dragon ; elle parle comme dans les séances précédentes très-longtemps avec eux, et ne m'instruit pas du sujet de leur conversation. — Que font tes frères, au ciel ? — Ils s'amuse, se promènent. — On ne peut s'amuser ni se promener une éternité sans un but ? — Oh ! ils font de la musique, étudient les sciences ; ils s'occupent mieux et avec plus de plaisir que nous.

41. Les voici. — Paraissent-ils contents de te voir ? — Je le crois bien. — Ta nièce est-elle avec eux ? — Non. — Sont-ils contents d'être morts ? — Qui ne le serait pas ! ils sont si heureux. Je vais voir ma mère, me disent-ils. — Adèle attend un moment, puis tout à coup elle étend ses bras, semble embrasser sa mère ; son cœur bat avec force, sa physionomie est expressive, elle est toute joyeuse et verse des pleurs. — Ta mère paraît-elle aussi contente de te voir, que tu l'es toi-même ? — Oh ! oui. — Que fait-elle dans le ciel ? — Elle est avec mon père, mes frères, ma sœur, enfin toute la famille ; elle s'inquiète beaucoup de moi, elle est très-heureuse ; elle lit, prend plaisir à entendre mes frères faire de la musique. — Il y a donc des livres au ciel ? — Je te prie de le croire, et ce ne sont pas des romans comme sur terre. —

De quoi parlent-ils ? — Des mystères de Dieu, de sciences ; mais ils ne sont pas écrits comme sur terre, me dit ma mère. Que je voudrais être avec eux ; laisse-moi partir, je ne tarderai pas à être au ciel ! — Tu as une pensée tout à fait généreuse, et que ferais-je de ton corps ? — Tu le feras enterrer, ou tout ce que tu voudras. — Et à la justice, que lui dirais-je ? — Que je suis partie. — Adèle fait quelques efforts pour monter au dernier degré de l'extase : je la réveille.

42. Tu n'as pas été très-raisonnable dans ton dernier sommeil, c'est un suicide que tu voulais opérer, et tu sais qu'il n'est pas bien de se suicider ! — C'est très-mal, il est vrai ; mais une fois fait, il faut bien entrer comme les autres. — Quelle est la peine que Dieu réserve au suicide ? — Celle qu'il inflige à tous ceux qui font mal, qui est une réprimande publique ; après cela, Dieu les met dans l'impossibilité de faire mal, en les plaçant dans un lieu à l'écart. — Quel est ce lieu ? est-ce l'enfer duquel on nous parle ? — Il n'y a pas d'enfer tel qu'on nous le dépeint ; il y a des lieux de purification, qu'on nomme lieux de punition, parce qu'on y est privé de la vue de Dieu et de sa divine lumière ; mais ceux qui y sont s'y

trouvent heureux. — Et tous ces grands criminels, où sont-ils? — Dans de semblables lieux, assemblés en société; mais comme Dieu est si bon, il pourvoit à tout, empêche le mal et rétablit le bien dans le cœur de tous. — On est donc par sociétés au ciel? — Oui, on se recherche, on s'assemble selon ses goûts. — Y a-t-il du trouble quelquefois dans ces sociétés? — Non, parce qu'on y voit la pensée de chacun à découvert, ce qui fait qu'on ne peut s'y trouver trompé. Le criminel, l'homme passionné, l'homme vertueux et bon ne peuvent pas plus l'un que l'autre paraître ce qu'ils ne sont pas, ni déguiser leur pensée, comme sur terre; c'est comme une espèce de gravure qui est empreinte en nous, et qui ne peut s'effacer. — Alors on doit se ressouvenir de tout ce qu'on a fait sur terre? — Non, parce qu'on n'y attache aucun prix, et tout cela est oublié; on ne s'y occupe plus de ces choses, on étudie les pensées, les affections présentes et nécessaires au bonheur commun, voilà tout; on plaint ceux qui sont encore sur terre, on prie Dieu pour eux, et l'on est très-content quand ils viennent vous rejoindre; pour eux, c'est un temps d'épreuves qu'il faut subir chacun son tour. — S'y retrouve-t-on entre amis? — Oui, mais si les affections sont différentes, on

se sépare pour jouir chacun à l'écart de ce qui lui est agréable. — L'on doit y recevoir de l'instruction comme sur terre, car tout le monde n'est pas savant en entrant au ciel, l'enfant ainsi que le vieillard? — L'instruction n'y est pas la même que sur terre, parce qu'en arrivant, votre esprit comprend à l'instant ce qu'il veut; on n'y parle qu'une langue qui est la pensée; tout le monde, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, sait la parler et la comprendre dès en entrant; on y sait lire également. Il n'y a que pour les hautes sciences, la connaissance des lois du spirituel et des mystères de Dieu, qu'il y a des instituteurs qui sont plutôt des amis que des maîtres, et l'on sait en peu de temps ce qu'on désire savoir. — Qui te répond ces choses? — C'est ma mère qui me fait observer que j'en veux beaucoup savoir pour un jour. — Demande à ta mère si l'on voit Dieu, au ciel? — Oui. — Sous quelle forme? — Celle d'un soleil si éblouissant qu'on ne peut le fixer; on ne peut se faire une idée de cette clarté.

Les réponses de cette séance sont d'autant plus étonnantes, qu'Adèle, dans son état de veille, ne sait pas ma manière de penser sur les choses spirituelles, et qui n'est pas exactement en rapport avec ce qu'elle me dit en sommeil; je ne peux donc pas l'influencer à cet

égard ; elle n'a pas la spécialité de la communication des pensées, ce qui détourne de l'idée qu'on pourrait concevoir qu'elle lit dans la mienne ; je l'ai assez étudiée à cet effet dans des circonstances où elle avait un intérêt puissant de le faire, et jamais je n'ai pu réussir à lui faire comprendre une seule pensée. J'ai également la plus grande réserve de ne jamais raconter ce que mes somnambules me disent dans leurs sommeils : comment se trouve-t-elle si d'accord avec ce que m'a dit Bruno, et les autres qui l'ont devancée, et surtout par la suite, dans toutes les questions réitérées que j'adresserai à différents personnages décédés, questions qui sont hors de l'intelligence ordinaire d'Adèle. Qu'on nous suive avec soin.

43. Voilà ma mère (même émotion que d'habitude), elle m'annonce l'arrivée de son père..... le voilà ! Adèle ouvre les bras comme elle avait fait à la première visite de sa mère ; son agitation et sa joie ne sont pas moindres ; elle joint les mains et baisse humblement la tête pour recevoir la bénédiction de son père, puis cause affaires de famille ; ses frères sont présents. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'elle n'a pu voir tous ses parents qu'à des intervalles de temps plus ou moins longs ; si

chez elle ce n'était que le fruit de l'imagination, elle aurait pu les voir dans la même séance, ou la suivante, tout au plus ; mais leur arrivée était annoncée par sa nièce ou ses frères pour des époques fixes.

44. Ta mère peut-elle me répondre à quelques questions? — Oui, selon leur nature. — Peut-elle me dire quelles sont les sensations que l'on éprouve en mourant? — On éprouve une sensation pénible, car le corps interne ne quitte pas l'externe sans souffrance; mais à peine est-il dégagé qu'il n'y pense plus et se trouve d'une légèreté incroyable; il monte de suite au ciel, où il se trouve réuni à sa famille, tout cela dans si peu de temps qu'il ne sait comment cela s'est fait. — Sous quelle forme l'âme quitte-t-elle le corps? — Sous celle du corps. — Est-elle composée comme lui de tous ses organes extérieurs et intérieurs, tels que bras, jambes, cœur, poumons et tous les autres viscères? — L'âme est en tout semblable au corps; on ne peut en être plus assuré, puisqu'on voit tous ces organes intérieurs comme des rouages de montre qui seraient sous verre. — Mais comment fait un tel corps pour pénétrer la matière sans obstacles et sans être aperçu? — Comme font mes parents qui sont

au nombre de quatre ici présents, sans avoir été vus de toi; il n'y a pas d'obstacle pour l'esprit. — Est-ce bien ta mère qui te répond toujours? — Oui; mes frères et mon père y applaudissent. — Puisque je viens de te demander quelques détails sur notre sortie de ce monde, je voudrais en obtenir d'autres sur notre entrée? — Adèle paraît embarrassée, la pudeur semble lui commander d'éluder mes questions; mais je la rassure sur mon intention; je veux m'instruire et n'employer à cet effet que des termes convenables. — C'est Dieu qui crée, c'est l'homme qui sème et la femme fait l'office d'une poule, elle couve. Dieu fait le reste. — Le germe a-t-il une forme quelconque? — Oui, la forme humaine. — La femme n'entre donc pour rien dans cette création? — La femme couve, fournit les suc nécessaires au corps matériel, voilà tout. Ma mère va partir.

45. Tous tes parents sont-ils près de toi? — Ils sont quatre. — En attends-tu d'autres? — J'attends ma sœur qui est morte aussi et que je n'ai pas encore vue. Oh! la voilà; qu'elle est belle! mon Dieu, qu'on est donc beau après la mort! — Comment est-elle mise? — Dans ses habits de fiancée; elle est morte la veille du jour fixé pour son mariage; elle est en blanc,

ses cheveux relevés; elle est aussi nu-pieds comme ma petite-nièce; que c'est drôle! — Demande-leur pourquoi ils n'ont pas de chaussures? — Ma mère me répond que là où ils sont il n'y a pas de cailloux. — Sur quoi sont-ils posés maintenant? — Sur un beau gazon vert. — Qu'ont-ils autour d'eux? — Un vaste et bel horizon bleu. — Quelle espèce de lumière éclaire cet horizon? — Une lumière très-pure que je compare à celle de la fin d'une belle journée d'été. — Tu m'as dit l'autre jour qu'il fallait que nous entrions dans un état nécessaire à la vision des corps esprits. En est-il de même pour eux, ou voient-ils nos corps matériels?— Les esprits ne voient que nos corps spirituels; mais sitôt qu'on désire voir un parent mort, il est de suite près de nous. Si nous pouvons entrer dans cet état, nous le voyons; hors cela, ce n'est pas lui qui nous fait faute, c'est nous qui ne pouvons le voir. — Le visage de ton père te paraît-il, comme sur terre, plus âgé que celui de tes frères? — Oui, et tu dois comprendre cela; il est de toute nécessité que les morts nous apparaissent sous la figure qu'ils avaient sur terre, pour être bien reconnus; mais ce n'est plus leur vraie figure du ciel. Là ils y paraissent tous du même âge, à part ceux qui meurent enfants; alors ils grandissent, se forment

et deviennent comme les autres pour l'uniformité de l'âge imprimée sur leur physionomie. Quoiqu'ils paraissent tous du même âge, chacun conserve son individualité de physique, à part la beauté qui leur est générale à tous et qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer sur terre. — Quel âge semblent-ils avoir en général? — Trente à quarante ans; mais cet âge serait pris chez nous pour une vingtaine d'années. — Les nègres doivent y être d'un beau noir? — L'âme des nègres est aussi blanche que la nôtre, ce n'est que par la peau qu'ils diffèrent de nous; mais au ciel tout le monde est blanc. — Puisqu'on s'y retrouve en famille, l'époux doit y retrouver sa femme? — Oui; mais ils ne vivent pas, comme sur terre, de notre sale amour, ils vivent comme frère et sœur. — Quoi! il n'y aurait pas d'amour au ciel? — Il y a un amour inconnu sur terre et qui n'y pourrait être compris: on doit le comparer à une chaste et pure amitié. — Tous les êtres y sont-ils assemblés par couple? — Oui. — Mais il y a des êtres qui aiment l'isolement et qui n'ont jamais connu l'amour sur terre, ils n'ont aimé personne? — Il n'y a pas d'être qui n'ait aimé quelqu'un sur terre, ou n'ait senti le besoin d'aimer; on a toujours besoin de le faire, et il n'est peut-être pas d'êtres qui n'aient dit en eux: j'aurais bien

aimé cette femme, ou cet homme. Cette union de deux êtres est la base de tout bonheur. — Je sais cela ; mais je trouve qu'il existe une difficulté, beaucoup d'êtres n'ont pas aimé parce qu'ils ne pouvaient aimer à deux la même personne, et de là naissent les rivalités qui causent tant de troubles. — Il n'en est pas de même au ciel ; si tu fais abstraction de l'amour terrestre, qui est une passion de possession, c'est pour posséder la même femme à un seul que la rivalité naît ; au ciel, c'est le contraire, on aime, non pour le bonheur de posséder, mais pour celui d'aimer. — Tu m'as cependant dit qu'au ciel on y est par couple, ce qui prouve qu'on y possède, comme sur terre, l'objet de ses affections. Alors une femme qui a eu deux ou trois maris, comment cela se passe-t-il ? je crois que tu seras embarrassée de me répondre ? — Je ne le suis nullement ; chaque être est créé double, il doit tôt ou tard être uni à sa moitié ; mais dans le monde des esprits, duquel nous parlons maintenant, c'est un monde où on ne connaît pas l'amour terrestre ni le besoin d'être réuni à l'être de son affection, ce qui fait qu'on n'y rêve pas, comme sur terre, à la possession de cet être qui vous reste souvent pour longtemps inconnu, et alors on aime ceux qui vous entourent comme frères ou sœurs. — Tu m'as

dit que ton frère y était uni à sa fiancée? — Oui, parce que c'est elle qui est sa moitié; mais tout le monde ne la retrouve pas toujours aussi tôt, et cette union-là n'a rien de semblable à notre amour terrestre. Une femme pourrait être aimée par vingt hommes, puisqu'aucun ne désirerait la posséder en propre; tu vois donc que tu ne peux comprendre de tels mystères. — Je comprends très-bien que l'idée de possession, en amour comme en toute autre chose, est la base de tous les troubles terrestres; mais si cette affection est parfois mal placée, elle n'en procure pas moins à l'homme et à la femme un bonheur que je ne vois pas facile à remplacer par autre chose? — Il n'est pas parlé qu'il est remplacé, puisqu'au contraire je t'ai déjà dit qu'au ciel tous les êtres sans distinction y étaient complétés; mais je répondais à ta question d'une femme qui a eu plusieurs époux. Au ciel, elle peut les aimer tous à la fois, comme une mère aime tous ses enfants et peut être aimée d'eux tous; comme cette mère est aimée par tous ses enfants, aucun ne veut posséder sa mère. On serait cent à l'aimer qu'on ne serait pas trop; si tous les cent veulent toujours la voir et jouir du plaisir de sa conversation, ils peuvent tous le faire sans jalousie, puisqu'on possède tout ce qu'on peut désirer posséder.

Voilà pour le ciel des esprits. Mais dans le ciel supérieur, où la réunion, la jonction des corps est définitivement faite, on est pénétré d'un saint amour pour sa compagne, que personne ne peut vous envier ni vous disputer, chacun ayant la sienne, de laquelle il ne pourrait détourner la moindre affection.

46. Tu m'as dit la dernière séance que les esprits pouvaient passer sans obstacles à travers tous les corps, ce qui ferait croire que leur substance n'est qu'un composé d'air ; ces esprits peuvent-ils prendre d'autre forme que celle humaine ? — Oui, celle qu'ils désirent, surtout les mauvais esprits, qui se plaisent à ces sortes de déguisements. — Cela me ferait croire aux esprits lutins qui causent ces apparitions qu'on cite tant dans les campagnes. — C'est une réalité ; ils ne se plaisent que dans ces sortes de troubles. — Crois-tu que ces esprits aient la force de bouleverser des meubles et mille autres choses, comme on le dit ? Je ne peux accorder ce pouvoir à de l'air, un fluide léger ne peut en déranger un pesant. — Tu ne crois pas cela ; c'est pourtant ce fluide léger, comme tu dis, qui fait mouvoir ton corps, et qui peut encore, en le transportant d'un lieu à un autre, le charger d'un pesant fardeau, sans

que tu saches que c'est l'esprit qui seul possède la force de mouvoir cette matière, tout entravé qu'il est par ses liens; pourquoi lui refuserais-tu une force double et triple lorsqu'il en est délivré? Sache que l'esprit peut porter les plus lourds fardeaux, tout fluide léger comme tu le crois, et qu'il peut faire des choses que tu ne concevras jamais. — Je lui accordais cette force chez nous, parce que nous lui offrons des organes et des fluides pour l'opérer, mais je ne pense pas que hors la matière il ait du pouvoir sur elle. — C'est ce que je viens de te dire; tu ne peux concevoir qu'il a les mêmes organes, que c'est lui qui est la vie, la force, l'action, le moteur de la matière; et qui l'a mue une minute peut encore la mouvoir une éternité. — Ces esprits peuvent-ils se rendre à vos ordres pour vous obéir, comme on l'assure? — Ils ne demandent que cela; ils vous obéissent quelques instants pour vous entraîner dans leur société et être leurs esclaves plus tard. — Qu'entends-tu par là; ils ont donc un chef? — Non, ils sont tous libres et indépendants; mais vous devenez leurs esclaves, comme un joueur est l'esclave des lieux qu'il fréquente, des passions dont il subit les résultats; ils vous ont aidés à faire le mal, vous leur aidez, après votre mort, à faire ce que vous avez pris plaisir

à leur voir faire pour vous. — Bien des personnes doutent de ce que tu dis, parce qu'elles ont demandé à entrer en communication avec eux, elles n'ont pu réussir? — Il y a là deux causes, 1<sup>o</sup> leur bon ange les en a détournées, ensuite si vous demandez un esprit dans la masse, comme vous demanderiez un soldat dans une armée, aucun ne vous répondra que par son nom; il faut donc savoir à qui l'on s'adresse et le faire dans les formes, ne pas faire cette demande en redoutant son exécution. Cessons de parler de ces choses, elles ne me conviennent pas. — Peux-tu me dire le nom de mon ange? — Gabriel. — Et le nom du tien? — Raphaël. — Il y a donc beaucoup d'anges Gabriel? — Il n'en manque pas, c'est une société. — Un ange peut-il faire des apports tels que l'ont dit quelques religieux et quelques magnétiseurs? — Oui; mais cela est si rare que l'on ne le voit pas souvent, ce n'est que par une protection toute spéciale de Dieu. — Maman me dit que je veux en savoir beaucoup. — Réponds-lui que c'est pour t'instruire et éviter que tes frères rient de ton ignorance. — Ta mère peut-elle se tromper? — Non. — Et ta nièce? — Elle le peut, parce qu'elle est trop folle et encore trop jeune; sans doute qu'on lui a défendu de me parler, car

elle est beaucoup plus calme maintenant.

47. Pendant plusieurs séances, la mère d'Adèle n'était pas venue, elle vient à celle-ci; elle se plaint à sa fille de mon peu de croyance dans sa présence et lui dit que j'avais poussé le doute la dernière fois jusqu'à chercher à la saisir avec ma main; que si je recommençais jamais ces expériences, qu'elle ne viendrait plus la visiter; que je devais avoir autant de confiance en elle qu'elle en avait en moi; que d'ailleurs je ne pourrais jamais sentir ni toucher un esprit. Adèle est très-étonnée de cette confiance. Je veux l'assurer du contraire, mais elle croit sa mère beaucoup mieux que moi. Il est très-vrai que machinalement je passai mon bras vers l'endroit où je supposais être la mère d'Adèle, sans réfléchir un instant que je ne pourrais sentir un corps spirituel; mais cette sottise expérience de ma part m'a offert une solution à laquelle j'étais loin de m'attendre, en me confirmant qu'aucun autre être que la mère d'Adèle ne pouvait connaître ma pensée présentement. Cette dernière, comme je l'ai fait observer, n'ayant pas cette spécialité, et l'eût-elle possédée, qu'elle m'eût fait apercevoir de suite que je faisais une sottise action; elle n'a pas non plus la spécialité de voir les

corps ou objets présents ; elle ne voit que l'intérieur des malades ; elle ne pouvait savoir cet incident, et l'eût-elle deviné, elle est incapable de feindre à ce point envers moi. On verra plus tard qu'elle mérite toute confiance, un seul fait de cette nature prouvé peut en faire admettre cent. Cette séance devait être féconde en bons résultats. La mère d'Adèle lui prédit qu'une de ses filles, sœur d'Adèle, se mariera dans quelque temps, qu'elle ne lui fera pas part de ce changement de position la première, que ce sera son frère, qui est au pays, qui le lui apprendra (1). Son père lui dit en même temps qu'elle doit bientôt apprendre qu'une autre de ses sœurs était accouchée d'une petite fille. La prédiction s'est réalisée point pour point après deux années de date, et la communication était très-vraie. Voilà donc trois faits qui ressortent de vraies communications et non de toute autre combinaison.

48. Adèle s'écrie : Oh ! voilà un joli petit ange. Qu'il est blanc ! Est-il beau ! — Quel est cet ange ? — C'est mon petit filleul, qui est mort entre mes bras à l'âge de quinze jours. Voilà trois ans de ça ; — j'avais endormi Bruno, ce

(1) Elle lui dit le nom du futur de sa sœur, inconnu alors de cette dernière et d'Adèle.

jour-là, avec Adèle, il voit aussi ce petit ange. Il dit qu'il porte des petites ailes. Adèle dit le contraire. Après un instant de contemplation, elle paraît avoir peur. — Qui te fait peur ? — C'est mon beau-frère qui vient me voir ; il veut me prendre la main , je me passerais bien de sa visite ; j'avais dit à mes parents que je ne voulais pas le voir, pourquoi vient-il , je ne veux pas qu'il me touche ; qu'il parte. Adèle s'éloigne avec humeur de cet homme, qui lui apparaît à sa gauche, quand au contraire tous les bons esprits apparaissent ordinairement à droite. Je lui fais observer que c'est très-mal et injuste de sa part, qu'elle ne doit pas avoir de rancune dans l'état où elle est, contre personne. Je veux qu'elle donne la main à son beau-frère. Elle s'y refuse avec opiniâtreté, disant qu'il est dans un lieu convenable à sa méchanceté, qu'il avait rendu sa sœur trop malheureuse, qu'il faisait encore ce qu'il pouvait pour lui inspirer des pensées désagréables, et que lorsqu'il serait passé du bon côté qu'alors elle lui pardonnerait. Je suis obligé de renvoyer cet homme par commandement. On ne peut prendre cette apparition comme un effet de l'imagination, elle ne l'a nullement désirée, en a été horriblement surprise et contrariée ; jamais je ne l'avais vue si dure et si volontaire qu'envers cet homme.

49. Deuxième apparition du petit filleul d'Adèle. Elle parut prendre le plus grand intérêt à ce petit être, et lorsqu'elle le vit partir il lui semblait qu'il allait tomber; elle le suivit et entra dans le complément de l'extase, de laquelle il ne me fut pas facile de la retirer; elle m'en marqua son mécontentement en me disant comme la dernière fois : Pourquoi me forcer à revenir sur ce globe de boue et de misères. J'étais si heureuse en suivant ce petit être qui a bien de jolies petites ailes blanches, comme M. Bruno l'avait vu; c'est moi qui avais tort à ce sujet. — Jusqu'où es-tu allée? — J'ai monté bien haut, puis j'ai traversé une grande voûte au bout de laquelle il y avait de très-beaux jardins, dont tout ce qu'ils contiennent est remarquable de fraîcheur et d'élégance. Il y avait beaucoup de personnes qui se promenaient dans leurs allées; les unes lisaient, les autres faisaient de la musique, toutes paraissaient très-heureuses. L'accord entre elles semblait si parfait, qu'on ne peut désirer que d'être avec elles. J'y ai vu mon père, ma mère, toute ma famille qui est des plus nombreuses. Je voulais rester; mais ma mère et ta volonté m'ont forcée de redescendre. — Comment tout ce monde était-il habillé? — Ils avaient tous des espèces de robes de gaze de toutes les couleurs,

leur physionomie était toute autre ; mais j'ai bien reconnu mes parents , quoique s'ils nous apparaissaient habillés ainsi , on ne les reconnaîtrait pas si bien. Dieu a bien fait d'en agir autrement. — Comment peut-on distinguer les hommes des femmes ? — Aux formes , car leur léger habillement n'en est pas un. Si les passions existaient au ciel , comme sur terre , on aurait honte de se voir ainsi ; mais on n'y fait aucune attention. — Bruno m'a déjà dit la même chose , cette mise cependant est très-indécente. — Oui , pour ici-bas , où l'amour existe avec son sale empire ; mais là on ne pense guère à cela.

50. Voilà la compagne de mon frère Alphonse , Rosine , une de mes anciennes amies , qui , comme je te l'ai dit , lui était fiancée avant qu'il ne parte pour l'Afrique ; elle mourut quatre mois après lui. — Demande-lui si elle veut bien te répondre à quelques questions que je voudrais lui adresser. — Oui. — Puisque tu m'as dit qu'elle est réunie à son fiancé , au ciel , voudrait-elle te dire comment cette réunion , qui est maintenant une véritable union , se fit ? Y eut-il quelques cérémonies à ce sujet ? — Mon dieu , non ; Alphonse attendait Rosine , parce qu'il savait sa fin prochaine. Sitôt qu'elle

fut entrée , ils furent réunis sans aucune cérémonie, sans aucune approbation ni consentement de tiers, ils se réunirent comme amis et non pas comme amoureux, vu qu'elle me dit aussi qu'il n'y a pas d'amour au ciel, ils sont comme frère et sœur, très-d'accord puisqu'il n'en peut être autrement. — Couchent-ils ensemble? — On ne se couche pas au ciel; il n'y a pas de nuit comme sur terre, on se repose seulement quand on le désire, car ce n'est pas la fatigue qui nous y force. — Rosine se repose-t-elle près de son ami? — Certainement. — Sur quoi? — Sur un divan, sur des coussins, sur ce qui leur plait. — Sont-ils toujours ensemble? — Non, elle vient le voir, et lui fait de même. — Ont-ils une chambre pour deux? — Non, ils vivent en familles et en sociétés. — Il n'y a donc pas de chambres dans lesquelles on puisse méditer à l'écart? — Ce ne sont pas des maisons positivement comme sur terre, ce sont des séparations qui en tiennent lieu, que chacun peut habiter selon son goût, mais qui n'ont rien de comparable par leur beauté et richesse. — On peut alors méditer ou faire les usages qui vous conviennent des temps infinis? — Oui, on peut lire un livre, une page, une phrase, un temps sans fin, vu qu'il n'y a pas de temps au ciel, et il y en a encore moins pour

une chose qui convient ; on retrouve sans cesse le même plaisir , la même jouissance dans l'idée qui vous plaît. — Mon beau-frère est contrarié de ma rancune à son égard ; aussi il s'en est dédommagé cette nuit, en me suggérant de mauvais rêves. Je coupais le cou à sa fille ma petite-nièce, qui est au ciel , et qui vient me voir habituellement ; je la cachais assassinée ainsi dans la ruelle de mon lit. Mon dieu, que j'ai souffert ! — C'est un écart de l'imagination ; un esprit ne peut ainsi nous influencer , nous serions des esclaves , dont la position serait cent fois pire que celle des animaux. — Il en est pourtant ainsi, non pas dans tous les rêves, mais dans quelques-uns les esprits préfèrent ce moment, où le corps est livré au repos, sans défense aucune , et où l'âme veille moins sur lui , en cherchant à profiter de son sommeil pour se livrer à des recherches, des expériences , des voyages. C'est là , où les mauvais esprits nous tourmentent, et on ne peut être débarrassé de leur présence qu'en invoquant le nom de Dieu , qui les chasse à l'instant. Ce que je te dis est une vérité de laquelle je rirais dans mon état de veille, mais que j'apprécie à sa juste valeur dans ce moment. C'est mon beau-frère qui m'a représenté ces horribles images. — Mais ce bon ange, qui est près

de nous, ne peut-il donc pas nous protéger en cette circonstance ? — Pas toujours, notre âme a besoin de ses conseils pour une multitude d'autres actions, dont elle n'a pas souvenance ; car l'esprit ne dort pas, et notre ange ne peut toujours empêcher, pas plus que dans le jour, la puissance des mauvais esprits.

Nous voilà arrivés sans le vouloir aux croyances de M. Berbiguer, avec ses farfadets. J'ai dû donner cette séance en son entier, on en croira ce que l'on voudra. Comme le but de cet ouvrage est aussi d'engager tous les magnétiseurs à faire de semblables recherches sur les lois spirituelles, je ne doute pas qu'il s'en trouvera beaucoup qui obtiendront les mêmes résultats. Dans tout ce qui m'a été dit jusqu'à présent, on ne peut pas y voir que des organisations malades, ou rêveuses, il y a trop de rapport entre elles pour au moins ne pas admettre une maladie mentale, dont les symptômes seraient exactement les mêmes chez tous les individus ; mais comment admettre une telle connexité dans les idées, sans en conclure que c'est le magnétiseur qui les insinue lui-même. Alors je répondrai : Faites comme moi et vous verrez ce que vous devez en penser. Continuez jusqu'au bout la lecture de cet ouvrage, vous verrez qu'un magnétiseur n'est

pas un dieu , que ses propriétés doivent être limitées à ses croyances et à son savoir ; mais qu'il ne peut influencer ce qu'il ne sait pas , ce qu'il ne croit pas , et si vous ne trouvez pas la solution que vous cherchez , ne dites pas non plus que mes extatiques étaient des fous ennuyeux.

51. Ma nièce me dit que mon frère est malade , qu'il a été soigné à temps ; mais que ce mal lui reprendra et qu'il mourra jeune ( nous sûmes plus tard que ce fait était vrai ). Voilà maman , qui ne paraît pas contente. — C'est sans doute qu'elle n'est pas satisfaite de tes propensions à l'extase en dépit de ses conseils ; demande-le-lui ? — C'est vrai , elle me dit que cet état est dangereux pour moi. — Combien de temps dois-tu y rester ? — Cinq minutes. — Pourquoi ce petit filleul qui vient te voir , t'apparaît-il en ange ? — Parce qu'il l'est effectivement. — Pourquoi l'est-il plus que ta nièce ? — C'est qu'il n'avait pas atteint l'âge de trois ans , avant de mourir. — Pourquoi plutôt cet âge qu'un autre ? — Ma mère me dit que tous les enfants qui meurent avant cet âge , ne grandissent plus. Dieu , qui les aime beaucoup par rapport à l'état de pureté dans lequel ils sont morts (vu qu'ils n'ont encore commis

aucun mal), il aime à en être entouré, ils sont beaucoup plus près de lui que tous les autres.

52. Lorsque tu t'élèves par l'extase vers le ciel, la sensation que tu éprouves doit être la même que celle qu'éprouve un mourant ? — Non, je m'élève en bonne santé, je n'éprouve aucun obstacle, au lieu qu'à la mort, l'âme est beaucoup plus gênée pour quitter ce corps décomposé par la maladie, il y a alors souffrance quand je n'en sens aucune dans l'état où je suis. — Quel effet cela te fait-il quand tu vois la terre sous tes pieds, qui doit te paraître bien obscure près de la brillante lumière du ciel ? — On ne fait aucune réflexion, on ne pense ni à la terre, ni à personne, on s'élève dans une sensation de bonheur, de joie impossible à décrire, on se trouve bien, on voudrait y rester. — Ne serait-ce pas une erreur de tes sens que cette soi-disant élévation vers le ciel, ou plutôt un épanouissement nerveux intérieur, éclairé par des rayons lumineux électriques, entourant l'âme qui serait dans son intérieur corporel et jouirait du bonheur de ce spectacle qu'elle croit goûter au dehors ? — Comment admettre une pareille erreur, quand on sent ce que je sens, que l'on voit ce que je vois, qu'on traverse des nuages, des espaces, et

qu'on arrive au milieu de parents, d'amis, qui tous vous tendent les bras, vous couvrent de caresses, et cherchent par tous les moyens possibles à vous prouver le plaisir qu'ils ressentent à vous voir, qu'ils désirent d'un commun accord que vous veniez bientôt les rejoindre. Si l'on prend tout cela pour de l'erreur, je ne sais alors comment on reconnaîtrait la vérité. — Il existe des narcotiques qui produisent des hallucinations plus ou moins agréables et qui déroulent des tableaux, des scènes, à peu près semblables à l'extase, et ce sont pourtant des erreurs. — Te voilà revenu sur la discussion et le doute. L'homme a pour habitude de traiter d'erreur tout ce qu'il ne comprend pas; c'est plus tôt fait. Les narcotiques portent le trouble dans le système nerveux, troublent l'âme dans ses fonctions vitales, la jettent dans le monde des causes, quand elle fait des efforts inouïs pour rester dans le monde des effets. Elle confond le domaine de la mémoire, les tableaux des actions ineffaçables que tous les hommes ont dans eux, avec les tableaux du monde des causes dans lequel elle erre un moment; elle peut voir dans cet état les scènes les plus burlesques accolées avec des scènes raisonnables, parce qu'elle ne sait pas les séparer, ne sait pas où elle est, ne sait pas ce

qu'elles sont ; le réservoir de son imagination déborde et l'entraîne dans l'absurde. Mais en est-il de même dans l'extase, tout ce que je te dis est-il sous l'empire de la folie ? Ce qui m'est prédit et qui s'accomplit est-il du domaine de l'erreur ? Les vues à distance, les descriptions des lieux, ce qui s'y fait ou dit sont-ce des erreurs, tous les somnambules qui voient ainsi ne te prouvent-ils pas qu'ils ne sont plus dans leur corps, puisqu'ils te reproduisent des faits, des scènes, des conversations dont tu n'as jamais entendu parler, et qui ont lieu pour la première fois à l'instant où on te les communique. Que peux-tu répondre à ces faits ? Sois donc raisonnable, et crois que tous les savants du monde ne pourront réprover ce que je viens de te citer, qui s'opère tous les jours à chaque instant ; ils seront obligés d'étendre les propriétés du corps, s'ils ne veulent pas lui donner une âme, et ces propriétés seront aussi obscures à résoudre que celles de l'âme, ou ils accepteront cette dernière, alors ils lui donneront le pouvoir de voyager hors le corps, de lire les pensées, de voir les actions passées et futures, et quand ils auront reconnu une telle âme, ils ne lui refuseront pas d'aller se reposer dans un lieu de récompense pour toutes les souffrances qu'elle a endurées sur ce globe

de douleur. — Je te remercie de ton explication spirituelle et franche , je n'ai rien à y répondre.

53. Permetts-moi encore une observation sur la dernière séance. Ce qui m'a fait douter que ton âme fût hors de ton corps, c'est qu'à peine t'ai-je parlé que tu me répons, et je ne vois faire aucun mouvement à ton corps, lorsque tu dis recevoir les caresses de tes parents. — C'est au contraire ce défaut de mouvement de mon corps, dans mes grandes extases, qui devrait te prouver que je ne suis plus dans lui ; lorsque mes parents, au contraire, viennent sur terre me voir, tu vois ma main spirituelle qui serre la leur, mon corps qui gesticule, c'est qu'ils sont bien là présents et moi aussi ; mais quand je suis au ciel, mon corps ne peut plus faire les mêmes gestes, puisqu'il n'y a plus d'âme dedans. Si je te répons de suite, c'est que je tiens encore à mon corps par des fils sympathiques, que tu me sembles tenir comme des cordes qui me forcent à redescendre quand tu les tires par ta volonté. — Dans les vues, à distance, quoique les somnambules soient dans d'autres lieux, leur corps n'est pas privé de mouvement. — Ce n'est pas à comparer. Ils sont sur terre à de faibles distances, comparativement à celles du ciel ;

ils ne sont pas dans l'état extatique nécessaire pour communiquer avec le ciel, et par là la séparation de l'âme et du corps n'est pas la même. — Je vois qu'Adèle se propose d'entrer en extase; moi, de mon côté, je me propose une expérience décisive, je la laisse à son gré; j'endors de suite Bruno, je le mets en rapport avec elle, et je le prie de la suivre aussi loin que possible; qu'il n'ait point peur, et qu'il m'avertisse seulement s'il voyait du danger. Je désirais m'assurer par moi-même des soi-disant dangers de l'extase. Plusieurs fois Adèle m'avait dit qu'elle avait été bien près de ne pas rentrer dans son corps, je croyais qu'elle cherchait à m'inquiéter à plaisir, je voulais donc savoir à quoi m'en tenir. Après un quart d'heure, Bruno s'écrie très-effrayé : Je l'ai perdue de vue, réveillez-la, il n'est que temps ! Je m'étais reposé sur lui, et j'avais fait peu d'attention à Adèle, dont le corps pendant ce temps avait refroidi, au point d'être presque glacé; il n'avait plus de pouls ni de respiration, sa figure était d'un jaune vert, ses lèvres bleues, le cœur ne donnait aucun signe de vie; je mis un miroir devant ses lèvres, qui n'en fut nullement terni; je la magnétisai avec force pour rappeler son âme en son corps, je n'obtins rien pendant cinq minutes. Bruno, effrayé de mon peu de succès,

ainsi que les personnes présentes à cette séance, aidaient beaucoup à me troubler; je crus un instant que l'œuvre était consommée et que j'avais la preuve indubitable que l'âme était bien sortie de son corps. Je fus obligé de prier les personnes présentes de passer dans une autre pièce pour reprendre seul un peu d'énergie. Après quelques instants j'acquis l'espoir que je n'aurais pas un tel malheur à déplorer; mais je ne pouvais physiquement plus rien. Je me jetai à genoux, redemandant à Dieu, dans ma prière, cette âme que j'avais dans mes doutes laissé partir. Il me sembla par un effet d'intuition savoir que ma prière était exaucée; après une minute encore d'angoisse, j'obtins ces paroles : Pourquoi m'as-tu rappelée? c'en était fait! mais Dieu touché de ta prière m'a renvoyée vers toi. Je ne dois plus rentrer au ciel, je suis punie. — De quelle punition veux-tu parler? — Raphaël a défendu à ma mère, mon père et tous mes parents, hors Alphonse, de revenir me voir jusqu'à nouvel ordre, et c'est à toi que je dois cette privation; je ne pourrai plus monter au ciel, quand, sans toi, maintenant j'y serais pour toujours.— On doit penser que je fis peu d'attention à ses plaintes et à ses reproches, je me trouvais trop heureux de l'entendre me parler, et je me promettais, comme

on doit le croire, de ne jamais recommencer de telles expériences. J'engage ceux qui voudraient m'imiter, de ne le jamais tenter, car aucun spectacle ne peut être plus effrayant, et l'issue de cette expérience serait peut-être toute autre que la mienne.

Tel elle l'avait prédit, c'en fut fini avec les extases ; il ne vint plus personne la voir. Son frère souvent l'instruisait sur ce qui pouvait lui être agréable ; mais l'entière volonté d'Adèle, son peu d'égards pour les complaisances de ce frère qu'elle chérissait le chassèrent. Elle fut plus de six mois sans recouvrer ce genre de lucidité ; je n'en fus pas fâché, car j'étais décidé à ne la plus magnétiser. C'était continuellement un combat de subtilité entre nous deux ; si je la perdais de vue un instant, c'était toujours la même intention, le suicide dans l'extase ! Elle chercha plusieurs fois depuis à y rentrer ; mais à chacune elle sentait une main qui lui repoussait la tête en avant, tantôt une musique bruyante qui la tirait de cette intention, une autre fois on lui criait dans l'oreille : Cela t'est défendu. C'était son frère Alphonse qui opérait tous ces prodiges ; il ne venait jamais la voir sans lui faire entendre un air sur une flûte, quoiqu'il n'en sût pas jouer avant sa mort ; il lui fit percevoir très-souvent une musique di-

vine, qu'elle pouvait ouïr tout éveillée par l'arcane qu'elle m'avait enseigné d'employer à cet effet. Elle voyait également tous ses parents après un quart d'heure de réveil, ce qui l'étonnait beaucoup et lui faisait croire à la magie, à la physique ; elle ne pouvait comprendre, bien entendu, ces genres de visions, qui me faisaient passer à ses yeux pour un sorcier. On doit conclure de tous ces faits, qui durèrent des mois entiers et que j'agglomère dans une séance, qu'il serait plus que ridicule qu'une femme aussi ferme ne pût voir, selon sa volonté, les œuvres de son imagination s'il en était ainsi ; mais au contraire que tous ces faits n'offraient une telle variété que pour mieux me disposer à croire à leur mérite.

Nous allons passer à des expériences plus décisives, dans le même genre de lucidité, pour qu'on ne puisse dire : Ce sont ses parents, dont l'image est empreinte dans son imagination, qu'elle voit continuellement, cela n'est pas étonnant et ne prouve rien.

## L'EXTASE.

---

Dans quel heureux état je me trouve, mon Dieu !  
Quelle blanche lumière éclaire ce saint lieu !  
Quel céleste parfum, moi mortel, je respire.  
Où suis-je ? c'est au ciel. Oh ! Dieu, c'est ton empire  
Que tu daignes montrer à mon brûlant amour,  
Dans une sainte extase, en ce sublime jour.  
Pourrai-je, sans mourir, contempler ta présence ?  
Et chanter aux humains ta divine puissance ?  
Ah ! qu'il est beau ce ciel entrevu par mes yeux ;  
Que de grandeurs, hélas ! on découvre en ces lieux ;  
C'est un espace immense et qui n'est pas espace ;  
C'est un beau jour sans nuit, et c'est un temps sans trace.  
Des êtres par milliards, que dis-je, et plus encor  
Semblent tous n'y former qu'un seul et même corps.  
L'homogénéité s'y trouve indivisible ;  
Le mal n'y fut jamais, assure-t-on, visible.  
C'est le règne du bien ; c'est celui du bonheur,  
Celui de la vertu, celui de la pudeur.  
Pourquoi craindre quitter cette chétive terre,  
Où tout languit, gémit, courbé sous la misère,  
Surtout quand dans les cieus on voit ce que j'y vois :  
On y rit de la mort et de ses fausses lois.  
Pourquoi tant redouter cette heure par trop lente  
Qui sait remplir mon cœur d'une sublime attente,  
Trembler quand on va vivre en pleine liberté  
Et comprendre de Dieu l'ineffable bonté.  
Si tout homme pouvait entrevoir les délices  
Dont, dans mon faible état, on goûte les prémices,

Il maudirait, hélas ! la terre et ses attraits,  
Ses capricieux dons, ses grandeurs, ses palais.  
Pauvres hochets d'un jour, brisés à la veillée,  
Qu'êtes-vous donc enfin pour mon âme éveillée ?

54. Nouvelle lucidité spirituelle. — Adèle fut consultée, par un M. abbé, sur une spéculation. Quand il sut qu'elle avait la facilité de converser avec des esprits, il désira qu'elle vit son père, qui était mort depuis quelques mois. — Le voici, dit-elle. — Dépeignez-moi son physique et sa mise, s'il vous plaît. — Adèle le fit, à la grande satisfaction de ce monsieur, et lui rapporta quelques particularités de la vie de son père, particularités exactes que ce monsieur seul pouvait connaître. Il n'en fallut pas davantage pour que M. l'abbé reconnût la bonne lucidité d'Adèle; aussi revint-il quelques jours après me prier de lui adresser quelques questions d'alchimie; je lui promis que je le ferais avec plaisir. Adèle n'était pas à la maison ce jour-là.

55. Veux-tu prier ton frère de venir, j'ai quelques questions à lui adresser? — Elle le demande, et éprouve un fort saisissement de surprise. — Qu'as-tu donc? lui demandai-je. — C'est un capucin qui vient près de moi, il

est à genoux et prie Dieu. — Qu'est-ce que c'est que ce capucin? — Je ne sais pas si c'est un capucin; mais il a la tête recouverte d'un capuchon, je ne peux apercevoir sa figure. — Demande-lui ce qu'il te veut? — Je n'ose lui parler. — Alors je vais le renvoyer. Je fais le commandement ordinaire et cet homme ne s'en va pas. Adèle rit avec moi; elle n'éprouve pas de frayeur; elle s'obstine à ne pas vouloir lui parler. A la fin il s'en va. Elle redemande son frère qui vient aussitôt. — Je la prie de lui demander quel est cet homme? — C'est, répondit-il en riant, le père Lauriot, je te l'ai envoyé pour que tu le questionnes pour M. l'abbé. Adèle rit de ce nom et croit que son frère se moque d'elle. — Prie ton frère de te dire positivement le nom de cet homme? — Il se nommait Achille; c'était un prêtre, ami de M. l'abbé. Je ne sais si ce monsieur sait qu'il s'occupait sur terre des travaux hermétiques; mais il est au ciel dans des sociétés où l'on s'en occupe, c'est pour cela que je te l'ai adressé. — Tu savais donc que je devais te questionner sur cette matière? — Oui, je l'ai vu dans ta pensée, lui répond son frère, et comme je ne m'occupe pas de ces choses, je ne pensais mieux faire que de te mettre en rapport avec quelqu'un qui pût t'instruire. — Il fallait, en ce cas, m'avertir,

je n'aurais pas si mal reçu cet homme. — Il reviendra. — On fait donc la pierre dans le ciel? — Non; mais chacun's'y occupe selon ses goûts. Celui dont c'était toute l'affection sur terre aime, non pas à la faire après sa mort, mais à s'associer à des sociétés qui protègent et instruisent sur terre ceux qui y travaillent et ont recours à eux. — La pierre existe donc? — Oui. — J'adresse plusieurs questions à cet égard, auxquelles il m'est répondu selon leur valeur.

56. J'avais fait part à M. l'abbé de cette apparition, qu'il prit pour une hallucination, n'ayant jamais connu de prêtre de ce nom. Je lui fis part des réponses que j'avais obtenues du frère d'Adèle, qui le satisfirent, et je me proposais après son départ de rendormir cette dernière pour obtenir de meilleurs renseignements sur cet homme. A peine en sommeil, Adèle le demanda. Il vint. Je lui adressai les questions suivantes. — Votre véritable nom est-il Lauriot? — On me nommait ainsi par sobriquet. — Quel est votre nom de famille? — Pas de réponse. — Quand êtes-vous mort? — En 1831. — Où? — A l'hospice Sainte-Thérèse. — Quel âge aviez-vous? — Cinquante-six ans. — Sous quel nom est inscrit votre

décès? — Sous celui d'Achille. — Connaissez-vous M. l'abbé? — Oui; lorsqu'il était malade à l'hospice Sainte-Thérèse, j'étais un de ceux avec lequel il causait le plus. — Il dit ne pas vous connaître, lui? — Il se rappellera de moi. — Vous vous occupiez donc de chercher la pierre sur terre? — Je ne viens pas ici pour répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, je viens par complaisance et je ne répondrai que sur ce qui me sera convenable. — Alors que pouvez-vous dire à M. l'abbé sur ses travaux? — Ils vont bien; il est dans la voie; qu'il chauffe un peu plus. — Savez-vous s'il y a longtemps que M. l'abbé a commencé ces travaux? — Il y a quatre ans qu'il travaille. — Cet homme se remet à genoux en recommandant d'augmenter la chaleur. — Donne-moi son signalement? — Il m'est apparu debout; il avait un capuchon sur la tête, qu'il a ôté pour me parler. C'est un brun, figure pâle et longue, yeux noirs, ne portant pas cinquante-six ans, plus grand que M. l'abbé, son air est peu causeur et très-méditatif; il avait une petite calotte sur la tête. J'ose à peine lui parler, quoiqu'il ne me réponde pas brutalement; mais son ton est sévère, surtout quand il m'a dit qu'il ne répondrait aux ordres de personne que de sa propre

volonté. — Es-tu bien assurée de la vérité de cette apparition ? — Je soutiens que cet homme est encore là à genoux devant moi ; qu'il soit bon ou mauvais esprit, je le vois bien et lui ai bien parlé ; il est calme en ce moment ; il a un chapelet au côté, auquel est attachée une médaille de la grandeur d'une pièce de cinq francs environ, sur laquelle il y a des caractères de formes bizarres ; ce sont comme des *v* et des *γ* ; je ne peux pas bien voir. — Peux-tu voir ton frère aujourd'hui ? — Ce monsieur me dit qu'il ne viendra pas.

57. J'avais envoyé le résumé par écrit à M. l'abbé, de tout ce que j'avais obtenu dans cette séance ; alors ce monsieur s'empressait-il, ne pouvant trouver dans sa mémoire aucun nom pareil, d'aller à la bibliothèque de l'archevêché, où des tables nécrologiques des prêtres décédés dans le diocèse de Paris se trouvent placées tous les ans. Il vint le lendemain à la maison avec trois années de ces tables, où nous ne trouvâmes aucun nom semblable, et aucun de cet âge. Nous restâmes convaincus qu'Adèle avait été hallucinée, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis qu'elle est lucide. J'en étais d'autant plus peiné que son frère qui ne l'avait jamais trompée dans aucune de ses ré-

vélations et prédictions, se trouvait être le moteur de cette supercherie, qui venait un peu tard, mais à temps pour me dire de continuer ma méfiance envers les esprits.

58. Deux jours après cette présumée mystification, toujours à l'insu de M. l'abbé, je rendormis Adèle, et la priai de demander le père Lauriot. — Le voilà. — Vous m'avez donné de faux renseignements, dans quel but ? — Celui de taire mon nom ; mais je suis venu dans la bonne intention d'obliger par mes conseils, et je l'ai fait de tout cœur. — Pourquoi taisez-vous votre nom ? — Parce que si je le disais, on en aurait horreur ? — Qu'avez-vous donc fait ? — Je n'ai pas à répondre à cette question ; les hommes ne pardonnent pas ; mais Dieu pardonne, lui. — Enfin, qui que vous soyez, avez-vous un nom d'emprunt, ou autre ? — On m'appelait Lauriot, qui n'était pas mon nom ; mais je portais celui d'Achille, qui était mon nom de baptême. — Sous quel nom êtes-vous inscrit sur le livre des décès ? — Je ne veux pas le dire. — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit de suite que vous ne vouliez pas dire votre nom, sans me tromper comme vous l'avez fait ? — Je n'ai pas eu l'intention de vous tromper, puisque je vous ai

dit que je me nommais Achille Lauriot, j'ai été obligé d'employer ce détour pour cacher mon vrai nom, qui me ferait maudire et ferait prendre en mauvaise part le bien que je veux faire. — Enfin, êtes-vous bien mort à Sainte-Thérèse ? — Oui. — En quelle année ? — En 1834. — Est-ce là que vous avez connu monsieur l'abbé ? — C'est là, où je lui parlais beaucoup de la pierre ; je connus et je connais monsieur l'abbé, qui se rappellera de moi, soyez en assuré. — Dans quelle église étiez-vous employé ? — Je ne veux pas donner de renseignements. — Adèle lui adresse encore quelques questions, il lui répond : Vous avez la tête malade, et se remet à prier. — Il était vrai qu'Adèle avait un violent mal de tête, par la suite de cette discussion qui ne nous avançait en rien. — Je demandai le frère d'Adèle, qui vint de suite. — Dites-nous franchement quel est cet homme ? — C'est un homme qui veut faire du bien et qui est incapable de faire du mal. — Mais pouvez-vous nous donner de meilleurs renseignements que les siens ? Quel est-il ? que faisait-il ? — Je ne peux répondre ce qu'il ne veut pas faire lui-même. C'est un homme qui marche toujours comme il faisait sur terre, il n'y avait aucun endroit fixe, il est de même au ciel. — Ne pouvez-vous pas lire dans sa pen-

sée, en votre qualité d'esprit? — Quand un esprit ne veut pas qu'on le fasse, on ne peut le faire. — Il peut donc la dérober à vos recherches? — Oui; mais il ne peut me cacher s'il était un méchant homme; c'est parce que je sais sa bonté que je vous l'ai adressé. — Adèle, impatientée de ne pas avoir de réponse plus satisfaisante, prie son frère de ne plus lui adresser cet homme.

59. J'avais fait part de cette séance comme des autres à M. l'abbé, qui vint deux jours après sa réception, dans une disposition d'esprit plus éclairée, me faire part de ses réflexions à ce sujet. Je connais maintenant cet homme, me dit-il, il est bien mort à Sainte-Thérèse, non pas en 1831, mais il y a seulement deux ans, non pas âgé de cinquante-six ans, mais de cinquante-quatre. Lorsque je fus malade à Sainte-Thérèse, je connaissais cet homme, d'une instruction très-grande, amateur de magnétisme, de médecine, d'alchimie; il sacrifiait sa fortune et son temps à la recherche des secrets de la nature, disant toujours : Le magnétisme cache des mystères dignes d'être approfondis; les plantes possèdent des vertus que les hommes n'étudient pas assez; il avait fait de précieuses découvertes dans leurs sucs. Toujours par voies

et par chemins, herborisant, courant d'un pays à l'autre, à la recherche des sciences occultes ; aimant à taire son nom dans les bienfaits qu'il répandait avec profusion autour de lui, comme dans les relations qu'il établissait avec le monde, il était Pierre pour l'un, Philippe pour l'autre ; c'était une espèce de manie chez lui. Il portait ordinairement sous ses vêtements bourgeois, une soutane en crêpe de Chine ; enfin, la multiplicité de ses études le fit devenir idiot ; il perdit la raison et tomba dans la plus pénible position d'hébétude, il fut obligé d'être soigné à l'hospice Sainte-Thérèse, où, dans son état d'enfance, il s'affubla continuellement d'un capuchon, ne quittant jamais sa petite calotte. Il avait au côté un gros chapelet avec lequel il priait continuellement ; il conversait avec les esprits, se croyait Dieu, il était le jouet de tout le monde ; l'un l'appelait le père capucin, l'autre le Père éternel, et ainsi de suite. Ce malheureux mourut dans la plus affreuse misère ; lui qui avait été entouré d'une nombreuse et riche famille, d'un cercle considérable d'amis, n'avait pas deux êtres vivants derrière son cercueil ! J'étais le seul pour dire une prière sur sa tombe ! Cet homme, sujet de la risée de ses semblables, a peut-être conservé une aversion contre les hommes, c'est ce qui lui fait dire que

son nom leur ferait horreur ! Cette manie de ne pas dire son nom, sur terre, l'a peut-être suivi au ciel ; cette mise est bien celle qu'il portait sur terre avant de mourir ; ce chapelet auquel est attachée cette médaille qui, à elle seule, me confirme dans la reconnaissance que je fais de sa personne, il l'avait achetée sur les quais, elle était couverte de caractères cabalistiques. Cette manie, que dit le frère de votre lucide, qu'il a de ne rester en place nulle part, comme il était ici-bas : enfin, il dit vrai que, lorsque j'étais à Sainte-Thérèse, nous parlions de la pierre ; il était le seul qui me prodiguât de l'amitié, alors ; il est facile de comprendre la petite erreur dans laquelle il nous a induits. Son signalement seul devait, joint avec la particularité de Sainte-Thérèse, me le faire reconnaître ; les renseignements qu'il donne sur la date de mes travaux, sont exacts. Je ne me rappelais premièrement que de deux ans trois mois ; mais j'avais travaillé vingt et un mois avant sur le même œuvre, par un autre système, ce qui fait bien quatre années : je me trouve bien fixé sur cette apparition, je préparerai quelques questions que vous aurez la bonté de lui adresser plus tard.

60. M. l'abbé désire lui adresser lui-même

les questions suivantes : — Pouvez-vous me donner quelques preuves que je ne me suis pas trompé sur vous , et que vous êtes bien présent ici en ce moment. — Je vous dirai que je suis très-content que vous vous ressouveniez de moi ; comme je l'avais annoncé, je savais que je reviendrais à votre mémoire; vous ne vous trompez pas sur mon nom, que je veux taire à tout autre qu'à vous , puisque vous le connaissez bien ; mais pour toute preuve rappelez-vous que j'étais le seul à Sainte-Thérèse avec lequel vous parliez de l'œuvre ; par là , vous verrez bien que vous ne faites pas erreur. — Pouvez-vous me dire si mes travaux vont bien ? — Oui, très-bien ; mais ajoutez cinq degrés de chaleur en plus. — Mon feu ne se mesure pas comme le feu ordinaire. — Pour vous, non ; mais pour moi je vois que ce que vous avez fait ce matin doit être continué , ce qui procurera les degrés en sus que je vous recommande. — Cette communication surprend M. l'abbé qui me dit : Effectivement, ce matin j'ai fait quelque chose qui doit accélérer la chaleur. Puis il continue ainsi : — J'ai deux travaux en train , l'un beaucoup plus ancien que l'autre, lequel est le meilleur ? — Le dernier, celui de droite. — Cette même réponse avait déjà été faite à M. l'abbé par plusieurs lucides, il continue à lui adresser

d'autres questions inutiles à rapporter , desquelles il paraît fort satisfait.

61. Quelques jours après cette séance M. l'abbé me soumet quelques doutes qu'il a conçus sur l'état moral du père Lauriot. Pour éclaircir ses doutes à cet égard il se propose de lui adresser quelques questions en latin , ce qui les mettrait tous les deux à même de converser en secret sur les travaux hermétiques sans que moi ou ma lucide en eussions connaissance, ne sachant ni l'un ni l'autre le latin. Il posa ses questions qu'Adèle reproduisit de son mieux à M. Lauriot, elle en rendit les réponses en français en disant : C'est ça , c'est ça. M. l'abbé me dit que ces réponses n'étaient nullement d'accord avec ses demandes , dont il me dit (je crois sans déguisement) le sens, qui était ainsi : Connaissez-vous cette dame ici présente? La question dans une pareille circonstance était aussi absurde que la réponse, puisqu'il savait qu'un esprit ne peut voir la matière. Adèle fait observer à M. Lauriot, qu'il répond de travers aux questions qu'elle lui adresse en latin, alors il se met à lui parler latin avec une volubilité qui ne lui permet pas de pouvoir transmettre son long discours à M. l'abbé, soit qu'Adèle ait vu que chez le père Lauriot il y avait

un peu de démente , et chez M. l'abbé un esprit de doute. En dépit de toutes preuves possibles , elle refuse ce genre d'expérience, alors je me dispose à la questionner moi-même pour rétablir notre incertitude dans de meilleures voies. — Dans l'état où vous êtes, vous ressouvenez-vous encore de la langue latine? — Oui, puisque je viens de répondre à vos questions. — Ces réponses ne sont pas celles que nous désirions. — M. l'abbé sait que nous avons fait un voyage ensemble à Versailles qui dura trois jours et que c'est dans ce voyage que je lui fis connaître la matière. — Monsieur dit qu'il a bien fait un voyage avec vous, non à Versailles, mais à Saint-Cloud, non de trois jours, mais d'un seul; que vous avez parlé de la matière, mais que vous ne lui avez pas fait connaître. Vous voyez donc que vous commettez des erreurs qui ne devraient pas exister; on vous voit toujours à genoux, vous ne faites donc que prier? — Je prie Dieu, pour les hommes en général, et pour mes parents. — Vous avez donc des parents sur terre? — Oui. — Votre père est-il mort? — Oui. — Avez-vous des frères? — Non. — Des sœurs? — Oui. — Votre mère est-elle morte? — Non. — M. l'abbé dit le contraire; votre mère est morte avant vous, votre père est bien mort, il est vrai que vous

n'avez pas de frère et bien une sœur; mais pour votre mère vous vous trompez. — Après cette nouvelle erreur nous concluons que cet homme ne possède pas en entier sa raison; M. l'abbé me fait observer que sa mère était morte pendant qu'il était dans l'idiotisme, ce qui fait qu'il n'en a pas eu connaissance. — Nous demandons le frère d'Adèle, auquel nous disons : Cet homme est fou sans doute? — C'est un très-brave homme, bon par excellence, très-instruit; mais ayant parfois des idées désordonnées, courant partout, n'étant nulle part longtemps; on le voit en tous lieux. — Cet homme sur terre était halluciné, il a donc conservé ses hallucinations? — Il a conservé, comme je vous l'ai dit, ses goûts les plus forts, et son état mental en paraît dérangé. — Les fous qui meurent ne sont donc pas débarrassés de leur folie? — Non, leur folie fait tout leur bonheur, ils s'assemblent ensemble, pensent l'un comme l'autre et se trouvent heureux. — Mais vient-il un temps où ces hommes recouvrent toute leur raison? — Oui, Dieu les purifie petit à petit, et ils entrent dans un cercle plus éclairé. — Nous ne pouvons nous fier à cet homme, qui ferait partager ses erreurs dans des travaux où il n'en faut pas. — Je vous en enverrai un autre qui aura travaillé à cet œuvre;

après que vous aurez mis sa lucidité à l'épreuve; vous écouterez ses conseils si bon vous semble; pour moi, je vous l'ai déjà dit, je ne m'occupe pas de ces genres de travaux.

62. J'étais curieux de connaître le personnage qu'Alphonse devait nous adresser, je le demandai; mais, à ma surprise, ce fut encore le père Lauriot qui vint; l'air obligeant qu'il porte plaît beaucoup à Adèle, et, sur mon invitation, elle ne veut pas le prier de se retirer. Je lui tins le langage suivant: — Vous nous donnez des renseignements qui sont pleins d'erreurs, ce qui nous fait présumer que votre lucidité n'est pas assez forte pour nous être utile. — M. l'abbé n'est pas raisonnable. Je suis venu pour l'obliger; il a désiré savoir une masse de choses qui n'avaient aucun rapport avec la mission que je me proposais de remplir; l'on m'a accablé de questions, avec une défiance toute particulière, comme si le passage que j'ai fait sur terre était assez agréable pour moi, afin que j'en conserve un exact souvenir; que pouvais-je faire de plus que d'apparaître avec le costume que je portais dans ma folie sur terre, et dire que j'avais connu M. l'abbé à l'hospice, et les particularités que je lui ai citées. Il a la certitude que j'ai dit vrai, que je

suis mort dans ce lieu ; que voulait-il de plus ? Il ne devait pas m'accabler de questions qui réclament de ma part quelques recherches qui raviraient quelques instants au bonheur dont je jouis et que je ne peux sacrifier à de telles futilités. Vous croyez parce que je suis mort fou que je le suis encore ? détrompez-vous ; je peux paraître distrait , mais je désire que les hommes de la terre ne soient pas plus fous que moi et sachent ce que l'on sait dans l'état où je suis. — M. l'abbé aurait désiré que vous vissiez ses travaux ? — Je ne peux les voir que dans sa pensée , parce qu'il n'est pas au pouvoir d'un esprit de voir la matière. — Je croyais le contraire, car pour qu'un esprit puisse prédire des événements matériels, il faut qu'il les voie. — C'est une erreur, il en voit les causes, les additionne et les commente selon son jugement. — La folie est-elle une influence de la matière ou de l'esprit ? — De l'un et de l'autre, quoique la matière y soit pour les trois quarts, et ce n'est qu'elle qui est malade, par les empêchements qu'elle oppose à l'esprit dans l'ascension des idées. Ces dernières étant obstruées dans leur cours portent le plus grand trouble dans l'harmonie. Fort souvent une seule idée sur laquelle l'esprit s'appesantit trop suffit pour porter tout ce trouble dans l'intelligence. —

Etes-vous heureux au ciel? — Oui, ce bonheur ne peut être décrit. — Quelles sont vos occupations? — La lecture, la prière, l'étude, les promenades; enfin, ce que je peux désirer faire ou obtenir, je le fais et l'obtiens.

Nous venons d'obtenir, je crois, une des plus curieuses apparitions de ce livre; si elle laisse quelques doutes sur la santé de l'esprit de M. Lauriot, il est facile de les détruire en partie, mais elle n'en laisse aucun sur son identité. Nous avons donc eu l'apparition d'un homme inconnu totalement, que nous n'avions pas demandé; il a fallu dix jours à son ami pour le reconnaître après des recherches pénibles; il reste à savoir comment le frère d'Adèle a pu nous adresser un homme qu'il savait de la connaissance de M. l'abbé. Ce dernier et Alphonse ne se sont jamais vus sur terre ni connus. Adèle n'avait jamais vu non plus M. l'abbé et ses amis. Expliquera ce premier point qui pourra. Passons à un deuxième. Pourquoi cet homme se rend-il obscur dans certaines confidences et si vrai dans d'autres? c'est que réellement il a conservé sa manie terrestre de cacher son nom, ou il aurait entouré ce nom de l'opprobre public. La première hypothèse est plus recevable, puisque M. l'abbé en fait un récit des plus honorables dans la conversation en latin;

pourquoi y voit-on tant d'erreurs? C'est, ou qu'Adèle était un mauvais interprète, ou qu'il ne plaisait pas à M. Lauriot de répondre à ces questions, ou M. l'abbé m'aurait déguisé la vérité, frappé qu'il a dû être qu'il me mettait en rapport, sans l'avoir prévu, avec un homme dont l'indiscrétion un jour pourrait me faire connaître des choses qu'il ne voulait pas que je sache. Je crois M. l'abbé honnête et très-loyal, par l'empressement qu'il a mis en cette circonstance à éclaircir le mieux qu'il a pu cette apparition. Je conclus que M. Lauriot, comprenant mal les questions, n'ayant, comme tous les esprits, qu'un souvenir très-imparfait de toutes leurs actions terrestres, il a très-bien pu faire des erreurs à ce sujet; sa justification même n'a pas besoin de commentaires. Reste sa mère qui est morte avant lui, circonstance qui ne pourrait pas s'oublier de la part d'un homme sain d'esprit; mais étant halluciné alors, il n'en eut pas connaissance; il est dans une disposition d'esprit présentement semblable à peu près, il ne s'en est pas occupé; il y a deux ans qu'il est mort; ils ne sont, pour lui, qu'une seconde. Sous l'empire des souffrances morales qui viennent de le quitter, et sous celles du bonheur dans lequel il vit, il peut donc ignorer une particularité qu'il n'avait pas pu penser. D'a-

près ce que nous commençons à connaître sur les propriétés de la vie spirituelle, nous devons être moins exigeants ; il nous reste indubitablement prouvé, par le signalement bizarre, le chapelet, la médaille, la calotte, le physique, la taille, etc., que c'est l'homme que M. l'abbé a reconnu. Cela ne serait pas suffisant, qu'il nous reste la conversation, les particularités de l'hospice Sainte-Thérèse ; la promenade à Saint-Cloud n'en est pas moins vraie, quoique mal répétée, la date précise des travaux, la recommandation de continuer ce qu'il avait fait le matin même, que lui seul connaissait, la désignation exacte du travail qu'ont supposé d'autres lucides être le meilleur, les explications non moins exactes sur les membres morts et vivants de sa famille, à part sa mère, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'insister sur ces particularités pour faire admettre cette apparition au rang des plus concluantes. M. l'abbé l'a acceptée franchement comme telle, ainsi que moi ; mais on va voir qu'elle ne remplissait pas ses vues.

63. Avant d'introduire d'autres personnages, je dois rendre compte d'une autre apparition de M. Lauriot, dont voici les résultats : — Je vous avais dit à la dernière séance que nous ne pouvions accepter vos avis. On ne vous a

pas demandé, pourquoi venez-vous? — Adèle dit qu'elle prend plaisir à voir cet homme, dont elle connaît toute la bonté, et qu'il peut venir près d'elle en tout temps, qu'elle ne le chassera pas. Alors, demande-lui pourquoi il t'a dit que sa mère n'était pas morte, puisqu'elle l'était avant lui? — Il me répond qu'il ne m'a pas dit cela, que c'est moi qui ai mal rendu ses paroles, qu'il savait bien que sa mère était morte, qu'il ne pouvait dire le contraire. — Et ce latin auquel il t'a répondu tout de travers? — Je ne peux entendre les paroles matérielles, et vous ne m'avez pas transmis celles qu'on m'adressait, vous m'avez dit : On vous parle latin, j'ai pensé que c'était au sujet des travaux, ce qui fait que j'ai répondu affirmativement. — Pourquoi n'as-tu pas reproduit les paroles de monsieur l'abbé à M. Lauriot? — Parce que cela m'ennuyait; comme je sentais que j'avais à faire à un homme qui ne croit à rien, je préférais commettre une erreur que de continuer ce genre de communications. — Je fis observer à Adèle qu'elle avait eu tort, qu'elle aurait dû plutôt dire que cette manière de parler ne lui convenait pas, et que je voyais que M. Lauriot avait très-bien pu répondre aux observations de monsieur l'abbé (qui, après l'avoir entendu, a jugé comme moi que M. Lau-

riot était encore fou). Ainsi se terminèrent les apparitions de ce dernier.

64. Voilà ce monsieur que mon frère avait dit qu'il m'adresserait. — Quel est son nom ? — Il répond que nous ne le connaissons pas et ne pourrions le connaître. — A-t-il vécu sur terre ? — Oui, mais c'est un étranger. — Où est-il né ? — En Espagne. — Où est-il mort ? — En Espagne. — Dans quelle ville ? — Il n'a pas de renseignements à donner, on ne pourrait le connaître. — Donne-moi son signalement ? — Il est grand, gros, pouvant avoir soixante-quinze ans ; ses cheveux sont encore très-noirs, quoiqu'il y ait quelques poils blancs dans sa barbe ; il est très-frais, a l'air d'avoir été un homme riche et très-respectable. — J'adressai à ce monsieur plusieurs questions auxquelles il répondit très-juste, et qu'il serait inutile de rapporter. Ne voulant point ici faire un traité d'alchimie, je réserve ces renseignements pour un ouvrage à part. Je donnai connaissance de cette nouvelle apparition à monsieur l'abbé avec tous ses détails, il en parut satisfait ; mais ne pouvant s'assurer de l'identité du personnage apparu, ce qui n'aurait rien ajouté à la confiance qu'on devait avoir dans ses renseignements. Nous consacra mes

quelques séances à converser avec cet homme que nous trouvâmes obligeant et sensé; mais monsieur l'abbé, très-changeant, incrédule et inconstant, me proposa une expérience décisive que j'acceptai, tant pour mon instruction personnelle que pour son plaisir; car l'homme ne peut trop entretenir chez lui cette croyance au spirituel, par des expériences que réclame le moindre de ses doutes. Nous étions très-d'accord sur ce point, monsieur l'abbé et moi, j'avais douté et je doutais encore quelquefois, car on ne fait pas d'un extra-matérialiste un pur spiritualiste dans un instant, et monsieur l'abbé avait un doute de plus que moi, il craignait de ma part du charlatanisme. Il était dans son droit, puisqu'il ne me connaissait pas, et moi je me trouvai heureux de rencontrer un tel homme, dont les doutes devaient tourner à mon profit.

65. Monsieur l'abbé me dit. Vous aurez la bonté de demander à la prochaine séance M. de Mallet (Christophe-Edouard), vous aurez l'obligeance de m'écrire s'il est apparu et dans quelles conditions. Je doutais fort de cette expérience pour laquelle nous avions si peu de renseignements; je le demandai et il apparut, à ma grande satisfaction. — Je demande à ce

monsieur s'il sera assez bon de répondre à quelques questions que désire lui adresser monsieur l'abbé? — Oui, répondit-il. — Je lui dis qu'à la première séance ils s'entretiendront ensemble ; en attendant, je prie Adèle de me donner le signalement de ce monsieur. — C'est un prêtre, ou du moins il en porte le costume, une robe noire sans surplis ; il est un peu plus grand que monsieur l'abbé, gros à proportion ; il paraîtrait aussi gros que lui s'il était de sa taille ; il a une figure noble, le nez prononcé et un peu pincé ; il a un signe sous l'œil gauche sur la joue, les cheveux gris ; il peut avoir une soixantaine d'années. — Es-tu bien sûre qu'il porte un signe sur la joue gauche, sous l'œil? — Oui, il est assez prononcé. — Quel genre de signe, est-ce de la petite vérole? — Je ne peux voir, parce qu'il est à une assez grande distance ; mais je peux assurer qu'il en porte un. — Ce monsieur se retire, Adèle a peur que monsieur l'abbé élève quelques difficultés sur cette apparition et dit qu'elle n'en veut plus demander d'autres si elle s'est trompée.

66. J'avais envoyé le résumé de cette séance à monsieur l'abbé, je ne le voyais ni n'en entendais parler ; je crus qu'Adèle avait fait

erreur. Trois jours après je le vis arriver avec sa bonne, qui m'apportait un portrait de M. Mallet, qu'il avait été emprunter chez un de ses amis. Que l'on pense quelle fut ma surprise, qui égala la sienne, en voyant trait pour trait l'homme si bien dépeint par Adèle, et surtout ce signe qui n'était rien moins qu'une cicatrice d'un coup de sabre que ce monsieur avait reçu à l'armée. Monsieur l'abbé me dit : Je peux alors vous faire part de l'histoire de M. le comte de Mallet. C'était un des grands dignitaires de l'empire, ayant eu un très-haut grade dans l'armée ; à la mort de sa femme, il embrassa le parti de l'église avec non moins d'honneur qu'il avait servi l'empire. Il fut supérieur des religieuses de Sainte-Marie-de-Lorette, et il mourut en la paroisse de Saint-Sulpice, le 26 août, à l'âge de soixante ans, regretté de tous les cœurs droïts et honnêtes ; il s'occupa beaucoup de métaphysique ; il a composé un ouvrage sur cette science, que je vous prêterai, qui est le fruit de raisonnements élevés et non superstitieux.

Monsieur l'abbé est ravi de cette expérience, il ne peut plus douter de la vérité de ces apparitions, convaincu qu'il est que je ne connaissais pas ce monsieur, vu que je n'avais aucuns détails sur lui, qu'il avait évité exprès

de ne pas être présent à cette séance, pour ne pas établir de communications de pensées. Ce qui l'avait le plus étonné, c'était ce signe, cette *balafre* que lui-même ne savait si c'était sous l'œil droit ou le gauche qu'elle était ; il était allé pour s'en assurer emprunter le portrait qu'il me présentait pour juger de la vraie ressemblance de l'apparition ; il regarda ce fait comme concluant et se dit convaincu. Il désira que j'endormisse Adèle, pour lui adresser quelques questions, ce que je fis de suite. Adèle fut frappée de la ressemblance du portrait qu'elle avait vu avant de dormir, avec celle de M. Mallet. Ce dernier répondit aux questions de monsieur l'abbé avec une justesse qui enthousiasma ce dernier, qui lui adressa encore la suivante. M\*\*\*, la personne qui m'a prêté votre portrait, qui était un de vos amis sur terre, m'a prié de vous demander si vous aviez quelque chose à lui dire ? — Oui, qu'il prenne bien soin de sa santé, il est malade. — Monsieur l'abbé trouva cette réponse peu en rapport avec ce qu'il venait de voir de cette personne, qui n'était nullement malade, puis il me quitta. — Monsieur l'abbé revint le lendemain me dire qu'il avait donné à son ami le conseil de M. Mallet : ce qui l'avait beaucoup étonné, parce qu'effectivement il était indisposé depuis

une quinzaine, ayant été forcé de quitter ses travaux, et que sa bonne lui disait, il y avait trois jours : Si M. Mallet était encore sur terre il vous conseillera bien de vous soigner. Cette particularité donna beaucoup plus de prix à cette révélation que nous ne l'avions pensé d'abord.

67. Après avoir demandé à M. Mallet ce que monsieur l'abbé désirait savoir, je lui fais adresser à mon tour les questions suivantes : — Les prédictions dites Dorval, auxquelles vous ajoutiez une grande croyance quand vous étiez sur terre, que vous avez même fait réimprimer en 1840, qu'en pensez-vous maintenant ? Y croyez-vous encore ? — Oui. — Pouvez-vous prévoir si les événements desquels elles font mention arriveront ? — Oui, mais ces prédictions sont exagérées. — Celles concernant la destruction de Paris auront-elles lieu ? — Oui, mais moins fort qu'il est prédit. — Quand cela arrivera-t-il ? — Je ne peux répondre à votre question. — Par quel fléau cela arrivera-t-il ? le feu ou la guerre ? — Par une révolution.

. . . . .  
. . . . .

— Quel gouvernement régnera alors ? — C'est là, où il sera dit : *Venez, jeune prince, comme*

le dit la prédiction. — Savez-vous si le fils de Louis XVI est mort ? — Non, il n'est pas mort. — Le connaissiez-vous ? Le baron de Richemont est-il ce fils ? — Je ne sais. — Pensez-vous que c'est le peuple seul qui causera tous ces désordres prédits ? — Le peuple et l'étranger. — De combien est composé un nombre ? — De 20. . . . .  
— Pour ma sûreté personnelle, je voudrais bien savoir quand cela arrivera ? — Les événements qui précéderont cette catastrophe vous en avertiront assez. — Le bannissement des prêtres aura-t-il lieu ? — Les prêtres se sauveront de France. — Cette fin du monde annoncée dans quatre-vingts ans aura-t-elle lieu ? — Vous ne serez plus sur terre alors, pourquoi vous en occuper ? — Ainsi vous regardez comme vraies ces prophéties ? — Oui, pour le fond, mais non pour les exagérations ; il y aura bien assez de mal, sans en mettre davantage. — Adèle dit que ce monsieur ne veut effrayer personne.

68. M. Mallet est précédé, dit Adèle, d'une lumière qu'elle n'a encore aperçue que devant sa mère, je demande à ce monsieur s'il veut me répondre à quelques questions psychologiques ? — C'est selon celles que vous m'adres-

serez. — Avons-nous une âme? — Vous le voyez bien, puisque j'en suis une. — Quelle forme a-t-elle? — Celle du corps, celle que je porte en ce moment. — Où va-t-elle après sa séparation du corps? — Dans des lieux célestes. — Que fait-elle dans ces lieux? boit-elle, mange-t-elle? — Elle y satisfait ses principales affections. — Y a-t-il des lieux bons et des lieux mauvais? — Oui. — Les mauvais sont-ils ce que les chrétiens nomment Enfer? — Oui. — Y brûle-t-on comme ils le disent? — Ils disent ce qu'ils ne croient pas. — Mais vous étiez prêtre, vous-même avez enseigné ces croyances? — Je n'ai jamais cru à ces choses. — Alors que fait-on dans ces mauvais lieux, y souffre-t-on? — On y satisfait ses affections, l'on s'y trouve heureux quoique ce soient des lieux de purification dans lesquels Dieu vous place, pour vous appeler plus tard près de lui en vous pardonnant. — Sont-ce des lieux ou des états dans lesquels l'âme se trouve? — Ce sont des lieux. — Y reste-t-on éternellement? — Dans les bons, oui, et comme je viens de vous le dire, non, dans les mauvais. — Quelles sont les connaissances de l'âme, dans ces lieux? — Celles qu'elle désire posséder et qu'elle acquiert à son gré. — Adèle ne veut pas être importune; je reçois ces révéla-

**tions avec confiance, parce qu'elles paraissent en dehors de tout calcul religieux, et qu'elles ont un prix bien plus grand dans la bouche d'un prêtre qui a joui d'une réputation si honorable sur terre, que dans celle de tout autre.**

**69. L'âme se souvient-elle de la terre et de ce qu'elle y était? — Oui. — Peut-elle voir la matière? — Non. — Regrette-t-elle la vie matérielle? — Non. — Peut-elle à son gré visiter ses parents, ses amis? — Oui, quand elle est demandée dans l'état nécessaire à être vue comme est votre lucide. — Peut-elle influencer en quelque chose leur existence? — Oui, dans le bien qu'elle leur conseille toujours de faire. — Peut-elle leur apprendre quelque particularité de leur destinée? — Oui, mais elle le fait toujours avec beaucoup de prudence, surtout quand elle prévoit l'effet que cette révélation fera sur le moral; aussi est-elle forcée de ne pas tout dire. — Souffre-t-elle beaucoup pour quitter son corps? — Plus ou moins. — Est-elle longtemps à connaître l'état dans lequel elle entre? — Elle le connaît de suite. — Vous venez de me dire qu'un esprit ne peut voir la matière, comment pouvez-vous venir dans cette maison, près de nous, sans nous voir? — Je sens l'esprit de mademoiselle qui m'attire, et**

je me trouve près d'elle selon son désir et le mien. — Cependant il existe des preuves qu'il y a des esprits qui voient la matière, puisqu'ils culbutent des meubles, des vases, qu'ils font des apports matériels? — Ce sont des mauvais esprits qui sont dans le cercle qui entoure la terre, qui errent encore près d'elle, et qui, par goût, font ces choses. — Cependant il ne peut y avoir que des mauvais esprits qui aient cette propriété. J'ai lu plusieurs ouvrages de saints qui ont fait ou vu de ces phénomènes : M. Billot, homme très-pieux, a reçu de ces apports de la main des anges mêmes ; la sainte ampoule est due, dit-on, à ce genre d'apport? — Il est très-rare que Dieu permette ces genres d'apports, ils ne peuvent avoir lieu sans que le ciel n'en soit instruit, et cela ne se voit presque jamais. — M. Possin, dernièrement, dit avoir reçu, par l'entremise de son lucide, une couronne? — Il n'y a rien eu de semblable au ciel dernièrement (1). — Enfin, nous avons encore un curé qui, dans une petite paroisse de pro-

(1) Cette déclaration de M. Mallet n'est nullement placée dans cet ouvrage pour donner gain de cause aux antagonistes de M. Possin ; que Dieu me garde d'une telle partialité. Comme on le verra plus loin, le ciel n'est qu'un composé de sociétés diverses ; ce qui se passe dans l'une peut être ignoré de l'autre. Ne nions rien, car nous ne pouvons rien prouver !

vince où on manquait de blé, son grenier en a été rempli selon ses vœux ; il l'a distribué à ses paroissiens, sans que le grenier ne se vide, dit-on. Il y a des multitudes de faits semblables dans les livres saints ? — Il y a beaucoup de choses écrites qui n'ont jamais existé, il y en a beaucoup d'autres qui sont, comme je vous l'ai dit, du ressort d'esprits qui s'occupent de ces sortes de choses ; mais pour qu'un homme obtienne de telles faveurs du ciel, il faut que son âme soit bien pure, n'ait en vue que le bonheur de ses semblables, et d'être agréable à Dieu. Ces hommes et ces faits sont rares ; mais ils existent et ont existé. Il faut toujours se méfier de ces sortes d'apports, qui ne sont fort souvent qu'un stratagème de mauvais esprits qui veulent flatter votre orgueil et votre incrédulité pour mieux vous dominer. — Enfin, puisque vous dites que ces apports peuvent exister par l'intercession des anges, comme par celle des mauvais esprits, il faut bien qu'ils voient l'objet qu'ils apportent ? — Certainement qu'ils le voient ; mais ils le prennent sur la terre, car au ciel il n'y a rien de matériel ; quand une telle chose arrive, comme je vous l'ai dit, c'est un aussi grand miracle pour le ciel que pour la terre. — Vous concluez que les esprits du ciel ne voient pas la matière ? — Je vous l'ai

dit, hors les conditions que je viens de vous énoncer. — Vous m'avez dit que vous vous sentiez attiré par la volonté de ma lucide, ne pourriez-vous pas correspondre de pensée avec moi, en répondant par sa bouche aux questions que je vous transmettrais mentalement? — Je le pourrais; mais cela offre des difficultés qui entraîneraient des erreurs après elles, et ce serait beaucoup plus long n'étant pas dans l'état spirituel vous-même. Cette communication est trop difficile. — Je trouve utile d'adresser ces demandes à M. Mallet, quoiqu'on les ait déjà vues adressées à d'autres esprits; on ne peut recevoir trop de confirmations à cet égard, il faut questionner toutes les croyances pour en conclure plus sagement selon leur affinité.

70. M. Mallet est plus ou moins longtemps à paraître. Il bénit Adèle chaque fois qu'il vient et qu'il part; il paraît qu'il avait cette habitude sur terre, à ce que nous a dit M. l'abbé. Je ne mentionne nullement les questions de ce dernier, qui n'ont aucun rapport avec ce que je désire connaître du spirituel. — Que pensez-vous des possessions, principalement de celles de Loudun? — Ce ne sont que des méchancetés des mauvais esprits, parce que les bons ne font que du bien. — Que pensez-vous des

convulsionnaires de Saint-Médard, etc., etc. — Il y a parmi elles de bonnes et de très-mauvaises actions ; des choses incroyables appartenant aux bons et mauvais esprits , des faits ordonnés par Dieu , d'autres qui en sont réprouvés. On ne peut apprécier toutes ces choses que par un jugement éclairé par la lumière divine et dégagé de tout calcul orgueilleux et égoïste. Je ne peux répondre à tout ce que vous me demandez qu'en vous conseillant d'être circonspect et de prier Dieu d'éclairer votre intelligence. — Pensez-vous qu'on peut se rendre invisible pour plusieurs personnes à la fois ? — Oui , par des drogues et des pactes avec les mauvais esprits ; mais il n'est rien qui déplaît tant à Dieu que ces choses par lesquelles on peut faire tout le mal possible. — Pourriez-vous m'enseigner cet arcane , je me crois incapable d'en mal user ? — Vous en êtes incapable en ce moment parce que vous ne le possédez pas ; mais à peine le sauriez-vous que l'orgueil de posséder une telle puissance s'emparerait de vous et vous entraînerait à mal faire comme les autres. Dieu ne permet pas aux bons esprits de divulguer ces choses. — La fascination n'y est-elle pas pour beaucoup ? — Ne m'avez-vous fait venir que pour vous faire un cours de magie ? — Non ; mais c'est

pour savoir à quoi m'en tenir sur ces mystères; on a tant écrit de choses à ce sujet que je voudrais pouvoir les juger. — Ne vous en occupez pas, il y a beaucoup de bonnes choses d'écrites, mais il y a encore plus de mensonges et de mauvaises doctrines. N'en parlons plus:

71. M. Renard de Rambouillet, mon ami, auquel je communique au fur et mesure mes journaux, me pria d'adresser les demandes suivantes à M. Mallet. Désirant connaître ce qu'un prêtre catholique peut révéler du ciel, je satisfis à ses désirs dans cette séance. — Je désire la vérité de tout mon cœur, M. Mallet voudra-t-il bien m'en instruire par ton ministère en répondant à quelques questions qui me sont adressées par un ami? — M. Mallet répond qu'il le fera selon la volonté de Dieu. — Comment vous trouvez-vous dans le monde où vous vivez? — J'y suis très-bien et très-heureux. — Êtes-vous bien ce que nous nommons et ce que vous nommiez une âme quand vous étiez sur terre? — Oui. — La forme de cette âme que vous avez est-elle bien toujours exactement la ressemblance du corps qu'elle habitait? — Oui. — Dormez-vous? mangez-vous (1)? —

(1) Cette question est souvent répétée, parce qu'elle est très-

Dort et mange qui veut, ce n'est pas un besoin comme sur terre, mais bien un plaisir pour ceux qui le font. — Logez-vous dans une maison comme sur terre? — Je suis dans une maison; il y a des maisons dans cette vie comme sur terre. — Y a-t-il aussi des villes, des villages? — Je ne sais comment on nomme les villes au ciel, il me suffit de vous dire qu'il y a des maisons. Je ne m'occupe pas du reste. — Quelles sont vos occupations ordinaires? — Je lis, j'écris, et passe une partie de mon temps à conseiller le bien aux méchants. — Vous pouvez donc communiquer avec eux? — Oui, avec leur esprit. — Qui vous donne ces livres et ces maisons? les bâtissez-vous comme sur terre? — Ces maisons, et tout ce qui existe au ciel, sont inaltérables, indestructibles, impérissables, ont été créées par Dieu de tous temps, et ne peuvent subir aucune altération. — Se fait-il des unions ou mariages dans le lieu où vous êtes? — L'on s'y marie comme sur terre, avec cette différence que c'est pour l'éternité; on ne peut plus se quitter, vu qu'on ne peut s'y unir

naturelle et qu'elle se présente la première comme la plus nécessaire à une existence quelconque. Cet ouvrage ne doit pas être soumis aux règles de la rhétorique, mais bien à celles de la science.

s'il n'existe pas une ressemblance exacte dans les affections, la manière de penser, et tout ce qui peut constituer un bonheur parfait. — La femme qu'on a épousée sur terre est-elle celle qui devient l'épouse du ciel? — Pas toujours; on connaît beaucoup mieux les affections et défauts l'un de l'autre, et Dieu ne souffrirait pas une union dissemblable comme sur terre. — Quand vous le désirez êtes-vous en compagnie d'amis, de parents morts comme vous? — Oui; mais si nos idées ne s'accordent pas, nous ne pouvons rester ensemble, nous nous séparons. — Parle-t-on plusieurs langues dans l'autre vie? — Je n'ai jamais parlé d'autre langage que celui que je vous parle; mais entre nous, nous nous comprenons sans parler, il est rare que nous fassions usage de la parole. — Restez-vous longtemps dans l'état où vous êtes? — Notre bonheur est si grand que personne ne désire en changer; quand on a tout ce qu'on désire on ne peut rien envier de plus. — Les esprits peuvent-ils visiter les globes, comme la lune, les étoiles? — Par la permission de Dieu ils vont où ils désirent aller. — Adèle me dit que j'abuse de la complaisance de M. Mallet, dont l'air respectable et de bonté lui impose du respect. Je fais cette dernière question. — Dieu vous est-il apparu?

Sous quelle forme? — Je n'ai jamais vu Dieu positivement. — Adèle ne veut pas continuer ; ce qui occasionne une discussion entre nous deux ; je lui fais observer que si je demande un esprit c'est pour m'instruire sur la vie future par ses lumières ; qu'il doit connaître mon ignorance et la pureté de mes intentions, ce qui ne doit pas le formaliser. — Ce qu'il voit avant tout c'est ton incrédulité ; quand on sait ce que je sais, on aime peu à abuser de la complaisance d'un homme respectable, qui, dans quelques heures, va passer à tes yeux pour une hallucination et ses réponses pour des erreurs de mon imagination. Les esprits ne tiennent plus aux choses de la terre, ils ne s'en occupent pas plus que nous ne nous occupons d'une rue dans laquelle nous avons passé il y a vingt ans. Peut-on penser avec plaisir à des scènes de la vie qui nous ont occasionné des peines ? Non ; ce qui existe chez nous c'est l'indifférence pour le passé, et cette indifférence est encore bien plus grande pour les esprits qui ne doivent jamais revoir la terre ; tu as assez tourmenté mon frère dans le temps par tes questions pleines de doute. Les esprits peuvent se tromper, ce qu'ils ne feraient pas s'ils attachaient plus de prix aux choses de la terre ; ce ne sont pas des criminels à la ques-

tion; et souviens-toi pour toujours, si tu ne veux pas chasser tous les esprits qui viendront te voir, et obtenir d'eux de bonnes solutions, de laisser en leur présence le doute et l'objection de côté.— Cette longue morale d'Adèle eut lieu de me surprendre; il est vrai que je venais de lui faire plusieurs objections, et me proposais de lui demander des preuves nouvelles. Tellement, je le répète, il est difficile de convaincre un incrédule et d'établir un parallèle entre la vie future et la vie présente; notre raisonnement épilogueur est ce qui convient le moins à un bon lucide; on ne pourra, en face de tels traits, dire sans cesse : Le lucide est le miroir de la pensée du magnétiseur; dans ce cas Adèle serait toujours d'accord avec moi. Oui, il existe des somnambules de ce genre, mais ce n'est pas elle. Je l'ai mise en rapport avec d'autres magnétiseurs qui n'ont pas plus que moi pu influencer en rien sa volonté. Elle est isolée de ce côté, et se trouve totalement indépendante de toute influence; son système n'est pas toujours le mien; elle n'a aucune connaissance en psychologie; et ce que M. Mallet vient de répondre prouve qu'elle n'y met rien du sien; elle est trop respectueuse envers les gens d'église pour dénaturer leurs paroles au profit de mes croyances qu'elle

combat, pour établir à leur place celles qu'on vient de lire et qui ne sont nullement en rapport, comme on le voit, avec celles de l'église ; je n'ai vu nulle part que l'Eglise admette des maisons, des occupations, des affections et des mariages au ciel. Je n'ai vu ces choses que dans Swedenborg, et ces révélations m'ont semblé si en dehors de ce que je croyais alors au néant, comme les matérialistes, que je ne peux les admettre que par la multiplicité de celles qui me sont faites par des gens de toutes croyances, que je ne peux, que je ne veux pas influencer et par les comparaisons que le raisonnement doit faire entre les faits matériels magnétiques que nous voyons tous les jours, et ceux spirituels qui semblent la source des causes, quand les nôtres ne sont que les effets. Comme il ne peut y avoir d'effets sans causes, et que ces dernières doivent être le type des effets ; l'esprit, étant lui-même une cause, doit retourner dans la sphère où tout est, et d'où tout est manifesté. Nous y trouverons naturellement des maisons, jardins, hommes et usages.

72. Le 8 juillet 1846, je magnétise Adèle pour la mettre en rapport avec l'âme d'une jeune femme de vingt-quatre ans, morte le 2

du même mois. A peine demandée, elle apparaissait tenant dans ses bras un petit enfant qu'elle avait perdu à peine né ; l'apparition de cet enfant nous étonna, vu que nous ne nous y attendions pas. Adèle est peu disposée à lui adresser des demandes, me disant : Laisse-moi un instant avec elle, et donne-lui au moins le temps de se reconnaître dans le nouvel état où elle est. Adèle éprouve une pénible émotion à l'apparition de cette femme qu'on nommait Elisa, et pleure avec abondance. Ces larmes témoignaient assez de sa bonne foi ; Elisa lui apparaît vêtue en blanc, une couronne sur la tête ; elle se dit très-heureuse et ne comprend pas pourquoi elle avait peur de mourir. Elle voudrait avoir quitté la terre plus tôt. Elle dit à Adèle : Lorsque vous suiviez mon corps à mon enterrement, vous avez eu la pensée de mettre un souvenir sur ma tombe : vous me feriez plaisir de le faire. — Je demande à Adèle si elle a pensé quelque chose de pareil ? — Oui, j'ai marchandé un petit médaillon et ne l'ai pas acheté. — Je prie Adèle de me jurer, sur les cendres de sa mère, que ce qu'elle me dit à l'instant est exact, et que c'est bien Elisa qui a deviné sa pensée. — Adèle me jure avec ferveur qu'elle dit la vérité et que dans une circonstance semblable ce serait un mensonge sacrilège. — Je

ne pense pas que tu m'aies trompé ; mais tu aurais pu lui demander si elle désirerait ce médaillon que tu as désiré lui acheter ? — Non, c'est elle qui me l'a dit, je ne pensais plus à cette circonstance. — Elisa attache-t-elle quelque prix à son corps, pour désirer le voir orné d'un médaillon ? — Non ; mais les morts aiment toujours *voir* des marques de bon souvenir dans le cœur de ceux qu'ils ont quitté. — Le mari d'Elisa était présent à cette séance et ne pouvait croire à de telles apparitions ; il me dit : Adèle a assisté aux derniers moments d'Elisa, elle a été frappée d'une telle mort ; l'attachement qu'elle lui portait peut réagir sur son imagination ; pourriez-vous me fournir une autre preuve de la vérité de ces apparitions ? — Oui, à une condition : c'est que vous réfléchirez bien à la personne dont vous voudrez l'apparition ; vous ferez en sorte que nous ne l'ayons jamais vue ni entendue parler ; prenez toutes les précautions, je ne vous demanderai que son nom. Après cette preuve ne m'en demandez pas d'autres, tâchez qu'elle soit en rapport avec ce que vous désirez.—Ah ! je vous préparerai cela et nous verrons demain si vous voulez. — Oui.

73. M. Demarest, mari d'Elisa, vint le len-

demain, comme il était convenu. Je magnétisai Adèle. Il me dit alors : J'ai perdu une sœur dont voici le nom : veuillez la demander ? — La voilà. — Donnez-moi son signalement, dit-il (il n'était pas en rapport avec Adèle). Cette dernière répondit : Elle est un peu plus grande que monsieur son frère ; elle a les cheveux blond foncé, figure longue, grands yeux bleus et très-doux. Sur l'observation de M. Demarest, si Adèle voit bien ses yeux, cette dernière fait approcher un peu plus près la sœur de ce monsieur, et dit que le droit lui paraît comme brouillé. — C'est une taie, dit ce monsieur, qui lui est poussée à la suite d'un événement. — La bouche est petite, reprend Adèle, la peau très-blanche, teint pâle relevé d'une légère rougeur sur les pommettes des joues comme en ont les poitrinaires ; son maintien est mélancolique. Adèle sent qu'elle devait être bien aimée sur terre ; elle lui donne environ dix-huit ans. Sa voix a quelque chose de doux et de trainant. Elle dit à son frère que leur père, malade à la dernière extrémité, à soixante lieues de Paris, est sauvé ; qu'il se console de la perte d'Elisa ; qu'elle-même lui est apparue exprès pour lui donner la conviction qu'on existait bien après la mort. Elle était accompagnée d'une jeune fille que son frère n'a pu

reconnaître sur le signalement que lui en a donné Adèle, et que sa sœur dit être une de ses amies de pension. — M. Demarest a reconnu tous les détails du signalement exacts, à part les dix-huit ans que lui donnait approximativement Adèle, sa sœur en avait vingt et un; à part la couleur des cheveux qui, dit-il, étaient châtains, Adèle les a vus blond foncé; puis l'œil qu'elle n'avait pas découvert de suite, vu que cette personne était de côté et loin d'Adèle; le reste est très-exact, jusqu'à la révélation du mieux dans la maladie de leur père, ce qu'on ne sut que quelques jours plus tard. Le croirait-on? ces trois faits ont suffi à M. Demarest pour douter de la réalité de l'apparition. Une somnambule qui se trompe de trois ans dans l'appréciation de l'âge, ce monsieur avoue que sa sœur ne portait pas *cet âge*; ensuite, sur une nuance plus ou moins foncée de cheveux et sur un léger retard à déclarer une taie sur l'œil! cela suffit à cet homme pour douter d'une apparition aussi détaillée; toutes les autres particularités, jusqu'au timbre de voix, sont d'une sévère exactitude; son père qu'il croyait mort et dont on lui annonçait le retour à la santé, ne suffisait pas à cet homme inquiet et soupçonneux; il m'en avait fallu moins pour croire et j'étais

aussi éloigné que lui de ces croyances. Je noterai que dans la séance il croyait, et était très-étonné; ce ne fut que plus tard que ces faits disparurent de sa mémoire pour y placer ces trois futilités (1). On ne pourra dire après une telle séance, qu'Adèle a vu ou lu dans sa pensée, sans quoi ils eussent été d'accord, elle aurait dit vingt et un ans pour dix-huit (à peu près), châtaine pour blond foncé, et surtout l'œil qui était le signe le plus distinctif de l'apparition aurait été cité le premier. Les hommes d'un sens droit qui s'arrêteront à cette apparition en concluront autrement, je le pense, surtout si je leur dis que j'avais un petit somnambule, âgé de dix ans, qu'on verra figurer à la suite d'Adèle, qui possédait la spécialité des vues à distance, qui, un jour, mis en rapport avec ce M. Demarest et visitant son logement, dit voir sur une petite table une redingote bleue; M. Demarest n'accepta pas cette vue parce qu'au lieu d'une redingote c'était *un paletot*. Un petit sou de dix centimes, qui n'ont plus cours que pour

(1) Huit jours n'étaient pas écoulés qu'Elisa prit elle-même le soin de prouver à son mari qu'elle existait aussi bien et mieux que lui par des apparitions qu'il eut d'elle dans son état de veille et dans son sommeil. Il se passa à son égard des faits qui l'inquiétèrent beaucoup, et ne lui laissèrent plus douter d'une vie future.

un liard, mis dans une boîte, l'enfant dit : Je vois un liard, ce monsieur s'écria : Cet enfant ne dort pas, il ne sait ce qu'il dit.

74. M. Renard, duquel j'ai déjà parlé, homme auquel je dois le peu de connaissance que je possède sur le magnétisme, étant appelé à Paris, pour ses affaires, me pria d'endormir Adèle et de lui donner une séance d'apparition du genre de celles dont il avait connaissance par mes journaux. Je me trouvai heureux de satisfaire aux désirs d'un aussi sincère ami et d'un homme si judicieux et instruit. A peine Adèle fut en sommeil, qu'il demanda un nommé Desforges, son ancien ami, mort depuis quinze ans ; ce dernier apparut. M. Renard se fit donner un signalement minutieux de son ami qui ne laissa aucun doute sur la vérité de cette apparition. Il y eut entre Adèle et lui (quoiqu'il ne fût pas en rapport avec elle) un débat sur la mise de ce monsieur ; Adèle soutenait qu'il lui apparaissait avec une blouse fendue par devant, et M. Renard ne l'avait, disait-il, jamais vu en blouse ; il portait habituellement un gilet ou veste ronde. Après bien des recherches dans ses souvenirs, M. Renard se rappela qu'effectivement, quelque temps avant qu'il ne quittât son ami, on commençait à porter dans

son pays ce genre de blouses, et qu'il en portait une comme la décrit Adèle.—Il serait inutile de mentionner ces détails minutieux, poses, langages, etc., avec lesquels Adèle persuade les personnes qui la consultent à ce sujet. — Il ne resta rien à désirer à M. Renard. Il fut vivement ému de cette apparition; M. Desforges était sur terre un homme très-studieux, instruit en physique et sciences occultes. M. Renard veut profiter de sa présence pour lui demander quelques renseignements sur la fabrication des miroirs magiques. M. Desforges répond : Pourquoi vous occuper d'une telle futilité, qui ne servirait qu'à vous nuire dans l'esprit des sots qui vous entourent; ne leur paraissez-vous pas assez supérieur et incompréhensible; que seriez-vous donc alors? vous passeriez pour sorcier, ce qui vous vaudrait leur haine et des tracasseries qui troubleraient le peu de temps qui vous reste à passer parmi eux; croyez-moi, comme un pur ami, ne vous occupez pas de ces choses, vous ne tarderez pas à me rejoindre, et là vous connaîtrez ce que vous désirerez. Sur une nouvelle observation de M. Renard, son ami lui répond : Ces genres d'expériences offrent toujours après elles des désagréments qu'on voudrait avoir évités quand il n'en est plus temps. Pour que ces miroirs aient

une propriété absolue et générale, il faut être en rapport avec des esprits qui vous font payer plus tard le peu de complaisance qu'ils ont eu à notre égard.

M. Renard désire appeler M. Emmanuel Swedenborg, Adèle le voit, lui donne son signalement, que M. Renard reconnaît conforme à ce qu'il peut en concevoir, le voici : Je vois un homme d'une belle corpulence, il a les cheveux bruns, la figure sévère, quoique n'ayant rien d'intimidant; d'épais sourcils. Il est habillé drôlement ! il porte un habit comme on n'en voit plus ; il a des parements à ses manches, grands et retroussés, doublés d'une autre couleur que celle de l'étoffe de son habit. Ah ! les grands boutons ! Il a des boucles sur ses souliers. — Quel âge porte-t-il ? demande M. Renard. — Environ soixante-six ans (1). M. Renard dit qu'il en avait plus de quatre-vingts quand il est mort, mais que dans son pays (le Nord, et surtout lui) les hommes ne portent pas leur âge. Adèle ajoute qu'il a les cheveux bouclés, qu'il paraît d'une vieillesse bien fraîche.

M. Renard reçoit quelques conseils de la

(1) Il est très-difficile d'apprécier l'âge dans la vieillesse à la première vue, et Adèle est une très-mauvaise physionomiste ; je n'ai pas cru devoir taire cette fausse appréciation. Je ne peux et ne dois rien amplifier ni supprimer.

part d'Adèle, sur l'état de sa santé, qui prouvent à ce dernier qu'indépendamment de sa lucidité spirituelle, elle ne l'est pas moins pour les maladies du corps.

75. Adèle redemanda Elisa, qui vint aussitôt avec son petit enfant qu'elle fit embrasser à Adèle, puis elle s'assit sur les genoux de cette dernière, ce qui parut ne pas trop lui convenir. Elle lui fit les questions suivantes : — Vous m'avez dit la dernière fois que vous aviez vu dans ma pensée que j'avais eu celle de mettre un médaillon sur votre tombe; votre âme suivait donc votre corps pour le mettre en terre? — Oui, je sus aussi que ma tante, qui était avec vous, désirait y mettre un bouquet de pensées. — Cette seconde confidence est très-vraie. — Comment vous trouvez-vous maintenant? — Très-heureuse. — Quelles sont vos occupations? — Je me promène, tout ce que je vois me paraît si joli que je ne me lasse pas d'admirer ce qui m'entoure. — Adèle s'écrie aussitôt : Tiens, la gourmande! elle mange une belle pêche; je la reconnais bien là, la promenade et la gourmandise, voilà ses plaisirs, elle n'en sortira pas. — Elisa voudrait-elle me dire ce qu'elle a éprouvé au moment de sa mort, et comment s'est faite sa résurrec-

tion ?—Je me suis trouvée dans le ciel, comme si je sortais de me réveiller ; je vous croyais encore tous au bord de mon lit, je vous appelais, quand d'autres personnes qui m'entouraient me dirent que je n'étais plus sur terre, que je venais de mourir ; je ne pouvais croire ce qu'on me disait ; mais je finis par voir que je n'étais plus parmi vous, quand j'aperçus mon père, mon enfant, qui ne me quittent pas depuis ce jour. Je vis aussi cette petite compagne qui est près de moi, qui était morte depuis cinq ans ; je l'avais connue dans la maison où je fus élevée et où elle est morte ; on la nommait Héloïse. — Adèle me dit voir près d'Elisa cette jeune fille, très-jolie, qui paraît très-douce ; elle est blonde. S'il m'était nécessaire d'ajouter une preuve à celles que je possède en abondance, j'irais aux informations sur cette jeune personne. — Je demande à Elisa si son mari ne sera pas malade du chagrin que lui a occasionné sa mort ? — Ce ne sera rien, dit-elle, lorsqu'il reviendra de la campagne il n'y pensera plus. — Elisa savait ce voyage comme elle avait su la pensée d'Adèle et de sa tante. — Je veux lui adresser d'autres questions ; mais Adèle me dit : Laisse-la un peu se promener, elle ne fait que d'entrer au ciel, elle ne peut te répondre à tout. — Je lui

demande si à son entrée au ciel, elle a vu Dieu ? — Non, dit-elle, pas encore. — Avez-vous vu des anges ? — Non ; mais des personnes qui vous parlent au nom de Dieu, comme venant de sa part, et je ne crois pas ces personnes des anges.

76. Je redemande M. Swedenborg, il apparaît : Voudriez-vous avoir la bonté de répondre à quelques questions sur le monde spirituel maintenant que vous l'habitez ; vos réponses m'en imposeront davantage. — M. Renard était présent à cette séance. Nous demandons à M. Swedenborg s'il n'a rien à rectifier dans les écrits qu'il a laissés sur terre et qui parlent du monde spirituel ? — Il répond qu'ils renferment quelques erreurs qui ne peuvent avoir aucune influence ; il dit ne pas être satisfait de quelques disciples qui ne se conduisent pas comme ils devraient le faire ? — M. Swedenborg promet de revenir près de nous quand nous aurons besoin de lui. — Adèle dit : Il impose les mains sur nous comme pour nous bénir et s'en va. — Nous nous consultâmes, M. Renard et moi, sur ce que nous devons penser de l'apparition de ce grand extatique. Était-ce bien lui ? nous n'en doutions pas ; mais nous pouvions être joués par un mauvais

esprit ; alors, disions-nous, Dieu que nous appellerons à notre aide et M. Swedenborg ne souffriront pas que nous soyons ainsi trompés. D'ailleurs nous nous en apercevrons tôt ou tard , et nous saurons quel cas nous devons faire de ses révélations ; mais je dois dire que si un mauvais esprit peut se présenter pour répondre à la place d'un bon , on peut le chasser par un commandement au nom de Dieu , ce qui m'a toujours réussi et ce que je fais à chaque apparition ; une fois la première bien reconnue valable , on demande à la personne un signe de reconnaissance qu'elle vous montre soit dans un signe particulier , dans un bijou ou autre chose que Dieu ne permet jamais d'imiter par les mauvais esprits. Il ne faudrait pas non plus , parce qu'un esprit ferait quelques erreurs dans ses révélations , surtout dans ses souvenirs terrestres , erreurs auxquelles ils sont très-sujets , croire que c'est un mauvais esprit qui vous trompe ; non , on doit s'attendre à des mécomptes. Les esprits *ne peuvent répondre à tout ce qu'on leur demande*, parce que leurs connaissances sont bornées à l'affection qu'ils ont. Ainsi il faut chercher des esprits qui partagent les vôtres si vous voulez obtenir des solutions qui vous conviennent ; mais il est rare que des parents ou des amis

soient remplacés par des esprits espiègles ; nom qui leur convient, puisque tout leur bonheur consiste à vous tromper comme font les enfants.

77. J'appelle M. Swedenborg qui vient aussitôt. Je lui ordonne, au nom de Dieu, de se retirer s'il est un esprit faux ; il s'avance au contraire, prend la main d'Adèle en lui disant : Ne craignez rien, je suis bien Swedenborg. — Pouvez-vous être remplacé par un mauvais esprit ? — Non, tant que vous me désirerez avec l'intention pure de vous instruire, je viendrai ; mais si au contraire vous agissiez avec mépris et autorité, je ne me présenterais pas, et un autre pourrait venir pour vous tromper. — Pouvez-vous communiquer de pensée avec moi et me répondre par l'organe de ma lucide ? — Non ; votre pensée est trop enterrée dans la matière ; je pourrais le faire, mais il est mieux de nous servir de Mademoiselle pour éviter les erreurs. — Pourriez-vous m'enseigner un moyen de pouvoir entrer dans l'état nécessaire pour communiquer directement avec vous par le secours de quelques combinaisons narcotiques ? — Le seul moyen praticable est le magnétisme ; tout autre état, provoqué par des narcotiques, irrite les nerfs, influence les

idées en les désorganisant, et ne peut par conséquent valoir l'état magnétique. — Si je vous fais cette question c'est parce que je voudrais pouvoir vous exprimer mes demandes moi-même pour qu'elles ne soient pas altérées ? — En ce cas, faites-vous magnétiser fortement derrière les oreilles, c'est votre partie sensible, et peut-être réussirez-vous. — Pouvez-vous répondre à cette question : « Dieu a-t-il créé l'homme mâle et femelle comme le dit la Bible ? — La Bible est un excellent livre qui renferme de très-bonnes choses à étudier. Dieu a créé un homme et une femme. — Entendez-vous par là que chaque homme que Dieu a créé a une femme également créée pour lui ? — Oui, chaque être a son complément ; femme et homme sont créés par couple. — Ces deux êtres naissent-ils et meurent-ils en même temps ? — Le temps n'y est pour rien, ils se retrouvent au ciel quand Dieu le veut. — Ces deux êtres sont-ils en tous points ressemblants de pensées et de forme ? — Oui. — Dans leur union intime connaissent-ils l'amour dans ses actes charnels comme sur terre ? — L'amour céleste ne peut être décrit par le langage matériel, c'est une sensation inexplicable. — Voit-on des célibataires au ciel ? — Oui ; mais chaque être ne peut être parfaitement heureux

sans être réuni à sa moitié qui est son complément de vie. — Peuvent-ils être séparés par un caprice dépendant d'eux ou hors d'eux ? — Non, on ne peut être séparé de ce qui fait votre bonheur. — Le bonheur des âmes tranquilles peut-il au ciel être influencé par de mauvais esprits ? — Non ; ils sont séparés, et un esprit inférieur ne peut en rien troubler l'esprit supérieur. — Avez-vous la conviction qu'on ne revient pas à une seconde existence matérielle ? — On est au ciel pour l'éternité. — Se rend-on compte du temps qu'on passe dans cet état de bonheur et des espaces qu'on parcourt ? — Le temps ne s'y compte pas, mille ans sont un jour dans l'éternité ; l'espace, n'offrant aucune fatigue à être franchi, ne s'y mesure pas. Le corps est si léger qu'il se trouve transporté où il désire être sans s'apercevoir de la distance qu'il a parcourue. — En dehors des affections, y a-t-il des états par lesquels on doit passer pour arriver à ce degré supérieur de félicité ? — L'affection fait les états. Ces derniers se succèdent suivant la force de l'affection qui les engendre et les conduit à la supériorité du bonheur.

78. Un fou recouvre-t-il de suite l'usage de sa raison ? — Il recouvre sa raison, mais il lui

faut plus ou moins de temps pour harmoniser ses idées qui continuent pendant quelque temps d'être plus ou moins désorganisées. — La folie provient-elle de la matière ou de l'esprit? — Elle provient de l'esprit. — On m'avait dit qu'elle provenait de l'un et de l'autre? — Certainement que la matière entrave l'esprit; mais pour prouver que l'esprit seul reste affecté, c'est qu'il l'est encore après sa séparation d'avec la matière. — Comment pensez-vous que cela s'opère? — Un homme livré à des études actives fatigue ses idées, et la trop grande contention d'esprit sur une seule désorganise les autres. — Nous avons aussi d'autres cas de folie chez des êtres non livrés aux études, qui sont fort souvent enfantés par des accidents très-matériels, des chutes, des peurs, des nouvelles affligeantes, etc. — Ces accidents ne sont que des causes secondaires qui n'auraient produit aucun effet sur des cerveaux bien organisés; il existe quantité d'hommes dont les dehors dérobent à notre jugement des pensées très-fortes, n'importe quel but elles aient; ce sont des pensées comprimées qui, dans une brusque commotion, débordent les autres idées et désorganisent tout l'individu. — De mauvais esprits peuvent-ils nous rendre fous sur terre? — Non. — Peuvent-ils nous

halluciner par des apparitions, des transports de meubles, des bruits et mille autres faits de ce genre? — Ils ne le peuvent que dans les conditions où vous vous trouvez pour être impressionnés, mais le plus souvent ces hallucinations sont dues à *des personnes matérielles* d'une très-mauvaise influence qui, par leur propriété ou celles qu'elles obtiennent par des pactes faits avec des esprits qui sont dans cette affection, se plaisent à déranger vos idées et vous tourmenter; l'influence des poisons y est aussi pour beaucoup. — Je ne croyais pas à de tels pactes. — Ils existent; mais rien ne déplaît plus à Dieu. — Quel est le moyen de se débarrasser d'une telle possession pour celui qui en est victime? — De faire ce que vous faites quand il apparaît un mauvais esprit à votre lucide, de lui commander, au nom de Dieu, de se retirer. — Dans les possessions de Loudun et autres, ces commandements n'ont pas toujours suffi. — Dans beaucoup de possessions il y a eu souvent trop d'intérêts en jeu; les prières n'étaient pas toujours aussi pures qu'elles le paraissaient, car la puissance de Dieu déborde toutes les puissances de l'univers, et il n'est aucune possession qui résisterait s'il était invoqué du fond du cœur. C'est la seule et plus belle puis-

sance qu'il soit donné à l'homme de se servir. — Que pensez-vous des talismans ? — Il y en a de très-bons ; mais il faut les mériter, c'est un don de Dieu. — Pourriez-vous me donner le dessin d'un bon ? — Je ne le peux ; mais il en est un qui les vaut tous, qui est de se placer sous la protection divine, avec pureté de cœur ; aucun autre ne vaut celui-là. — Que pensez-vous de la perception qu'on obtient par le secours des miroirs dits magiques, qui servent à découvrir des voleurs ou des faits cachés de ce genre, et utiles à notre sûreté ? — Ils existent. — Quels sont les esprits qui peuvent faciliter ces sortes d'opérations ? — Les bons et les méchants. — Pourriez-vous m'enseigner cet arcane ? — Oui ; mais il faudra que je vous étudie avant, et nous verrons après. — Que pensez-vous de l'astrologie ? — Adèle dit que M. Swedenborg ne répond que par un geste qui semble signifier son doute à cet égard et qu'il ne s'en occupe pas. — Adèle me trouve ennuyeux, j'adresse encore cette question : Que pensez-vous de l'alchimie ? — La pierre existe : c'est encore un don de Dieu ; il faut être bien pur pour la posséder. — Nous avons un long entretien à ce sujet que je ne peux rapporter.

79. Vous m'avez dit dans la dernière séance

que vous étudieriez si j'étais digne de posséder l'arcane du miroir, puis-je espérer recevoir de votre générosité cette révélation? — Oui. C'est très-difficile d'exécution, vous vous y prendrez de cette manière. . . . .

. . . . .  
J'en possédais un qui était très-bon. — Depuis votre mort, avez-vous enrichi vos connaissances qui sur terre étaient déjà si vastes? — Non, au contraire, j'ai plus perdu que gagné en ce genre qui n'est plus mon affection; quand j'étais sur terre, je désirais instruire les hommes sur ce qu'il leur est utile de connaître; mais maintenant ce besoin ne me poursuit plus, et toutes les connaissances nécessaires à la vie matérielle ont cessé de m'être expliquées lorsque je rentrai dans le ciel. — Quelle est votre affection dominante, maintenant? — Je suis dans une société de quelques amis, nous nous occupons de philosophie céleste; dans l'état où je suis, on connaît ce qu'on désire, ce qui est une continuelle source de félicité. — Avez-vous connaissance de la création primitive de l'homme? — Oui; mais je ne crois pas utile de vous l'expliquer. — Pourriez-vous m'expliquer ses propriétés et ses rapports avec l'univers; l'on croit maintenant à un système que vous semblez approuver dans vos ouvrages,

qui démontre l'homme comme représentant en petit l'univers entier ? — L'homme est réellement un représentant de ce qui peut être borné à son globe, vu qu'il possède en lui toutes les essences qui le composent ; mais là se borne sa ressemblance avec l'univers. — On est allé jusqu'à dire qu'il avait en lui, indépendamment de tout ce qui existe matériellement, les lieux, les actions, les pensées universelles, en ce qu'il se trouve dans les lieux qu'il désire voir ; qu'il connaît et voit les actions et pensées qui existent et n'existent plus. Comment expliquer une telle puissance ? — L'homme matériel est un composé *de tout ce qui existe matériellement*, c'est-à-dire qu'il a en lui les essences de tous les règnes, mais non pas les lieux et distances. L'homme spirituel a seul le pouvoir de connaître les lieux, actions et pensées qui sont bien hors le corps matériel et non dans lui ; comme les essences terrestres, il peut franchir ces distances, qui pour lui n'existent pas ; il peut connaître les actions passées, puisque pour lui il n'y a rien d'anéanti, que le présent, le passé et l'avenir ne sont qu'une condition d'être que lui présente la matière. Il peut communiquer avec toutes ces choses, qui sont autant d'unités hors lui, et ne font qu'un avec lui, selon la puissance de son désir. — Con-

naissiez-vous le magnétisme avant de mourir, vous semblez l'indiquer dans vos ouvrages? — Je n'en connaissais pas les propriétés dans tout leur développement, j'en avais une connaissance confuse. — Vous paraissez également y indiquer la phrénologie, en disant que les pensées s'agglomèrent dans la tête en espèces de sociétés, séparées et casées? — Notre tête n'est qu'un composé de pensées confuses qui, lorsqu'elles ne sont pas dirigées et casées par l'homme spirituel avec discernement, mènent à l'amour du mal. — Pourriez-vous me donner une description claire sur la nature des pensées? — Dieu en créant l'homme *nous a tous pourvus d'un nombre égal de pensées, il n'existe pas un être qui en possède une plus qu'un autre*. C'est à l'homme à séparer les bonnes des mauvaises, s'il veut être honnête, et éviter le mal. — Comment doit-il faire puisqu'il ne paraît pas libre d'agir selon ses vœux? — Il le pourrait en éloignant la première pensée qui le porte vers le mal. Si au contraire il ne la repousse pas, en demandant à Dieu la force nécessaire à le faire, cette pensée en engendre d'autres qui forment en peu de temps une masse de pensées qui entraînent l'homme vers le mal ou le bien. — Les pensées selon vous s'engendreraient donc comme des êtres

vivants? — Elles s'assemblent et engendrent les unes des autres. Je vais tâcher de vous donner un exemple matériel : Ayez deux fourmis (vu que tout est par couple dans la création), séparez-les au lieu de les réunir, en les mettant chacune dans un petit trou, elles y seront fort à l'aise et n'y propageront pas ; si au contraire vous les assemblez toutes les deux dans un même trou, sous peu de temps la société qu'elles auront engendrée, ne pouvant plus contenir dans ce trou, le débordera en cherchant ailleurs un espace plus convenable. Les pensées sont de même ; maîtrisez la première en l'empêchant de s'unir à une autre, et vous n'aurez pas de trouble à redouter. — J'approuve votre comparaison ; mais puisque Dieu est l'auteur, le créateur de toutes choses, il a donc cru utile de créer de bonnes et mauvaises pensées ? Sans cet assemblage de bon et de mauvais, moitié de l'espèce humaine distribuée en rois, juges, prêtres, soldats, commise à la garde de l'autre moitié, serait inutile? — Je vous ai dit que chaque homme possédait la même quantité de pensées, qu'il pouvait et était libre de classer et gouverner à son idée. Si Dieu a trouvé bon de créer telle ou telle pensées, il ne vous en doit aucun compte, puisqu'il ne vous rend pas responsable de la direction que

vous leur avez donnée, en ne vous en punissant pas. — Ces pensées qui, d'après votre comparaison, ne sont rien moins que des êtres vivants, s'accouplant et s'engendrant, sous quelle forme sont-elles vues au ciel et sur terre? — Sur terre, elles représentent en tableau l'action qu'elles concourent à faire exécuter, et au ciel elles y sont représentées comme des caractères d'écriture d'or. — Adèle est surprise de n'avoir pas vu, lorsqu'elle allait au ciel voir ses parents, une telle représentation de pensées. — M. Swedenborg lui répond, qu'elle ne pouvait les voir, vu qu'elle était encore dans un état qui ne peut apercevoir le corps diaphane. — J'ai vu, répond-elle, dans le corps de mes parents comme dans du cristal! — Il lui répond, vous avez vu comparable à du cristal; mais si vous voyiez un corps diaphane dans tout son éclat, c'est bien supérieur. — Où cette écriture d'or paraît-elle placée? — Au cœur et à la tête. — Les mauvaises pensées sont-elles également représentées de la même manière? — Oui, mais les mauvaises ne peuvent entrer dans le ciel.

80. Pensez-vous encore, comme vous paraissez l'affirmer dans vos livres, que le ciel ait la forme d'un homme? — Le ciel n'a pas la forme d'un

homme. Je ne me suis servi de cette comparaison figurée, que pour mieux faire comprendre les affinités des affections de l'âme avec les organes du corps dont je représentais le ciel comme type. — Vous m'avez dit à la dernière séance que les pensées terrestres étaient vues en tableaux qu'elles doivent accomplir : mais nos lucides vont jusqu'à nous dire ou prédire des paroles qui ne seront prononcées que dans un temps très-reculé. Comment la parole peut-elle être représentée ? — Il y a pour les lucides deux manières de connaître les pensées : 1° par la sensation ; 2° par la vue en tableaux. La parole future comme présente n'est pas plus difficile à être représentée en tableaux que les actions : la parole est la peinture ou description d'une action, et toute action peut être représentée en tableau. Je vais prendre pour exemple la médisance : vous dites d'une personne que c'est une voleuse, paresseuse ou autre ; la personne qui prononcera ces paroles est vue montrant celle de laquelle elle médit, et cette dernière faisant l'action de laquelle la première parle : et le lucide, par la candeur dont lui paraît entourée celle de laquelle on médit, peut juger si c'est une vérité ou un mensonge. La sensation peut moins se définir, il faut un rapport intime avec la personne et les événements.

— Les pensées sont-elles sujettes à des influences extérieures? — Oui, par les bons et mauvais esprits. — Nous voyons tous les jours se commettre des actions qui paraissent le produit d'une pensée instantanée : les doit-on à l'influence des esprits? — Non, pas toujours, l'influence des esprits consiste dans le rehaussement ou l'abaissement d'une pensée, ou ils font en sorte d'en dénaturer l'effet dans un but quelconque; mais là se borne leur puissance. L'homme spirituel est toujours libre de l'apprécier à sa juste valeur, il n'y a rien d'instantané dans ses actions; tout ce qui paraît à l'extérieur est le fruit des combinaisons intérieures, quelquefois inconnues au corps matériel, ce qui fait qu'il les croit instantanées. — Ce qui me fait croire au non libre arbitre, ce sont les prédictions des lucides qui, fort souvent, vous annoncent des choses que rien ne peut faire supposer qu'elles arriveront. — Comment cela peut-il se faire? faites-moi-le comprendre? — Comme je vous l'ai déjà dit, les pensées s'agglomèrent autour d'une pensée mère, type qu'il est facile de reconnaître. Le lucide voit cette progression d'idées et peut juger avec assurance en quel temps elles déborderont, pour entraîner alors, par le trouble qu'elles porteront dans l'harmonie du corps

matériel, celui-ci à exécuter l'action qu'elles préparent. Les plus petites comme les plus fortes pensées ont toutes une même source et un même but. — Votre solution est très-bonne pour la matière animée ; mais nous avons aussi des prédictions sur des peuples et des êtres en particulier, qui ne naîtront que dans quelques siècles ; comment peut-on voir ce qui n'existe pas encore ? — Il n'existe pas une action qui n'ait toujours existé, ou en germe ou en vibration ; pour le lucide il n'existe pas de temps, je vous le répète, si son attention se porte sur des dates, des époques ; il voit dans le monde des causes ce qui arrivera à cette époque ; il est aussi et le plus souvent instruit de ces prédictions par la puissance divine qui veut qu'elles soient connues d'avance, pour que les hommes se préparent à les recevoir ou exécuter. — Je vous sais trop de gré de vos bonnes révélations pour vouloir élever des objections sur ce que vous me dites : mais si Dieu permet que ces choses soient connues des hommes, c'est en quelque sorte leur dire, vous ne pourrez pas les empêcher, et tout cela ne prouve pas le libre arbitre. Je ne vous ferai plus qu'une observation : si nous n'avons pas l'intelligence de bien diriger nos pensées, et que nous ayons près de nous un guide qui puisse nous influen-

cer à cet effet ; pourquoi n'emploie-t-il pas sa puissance en ce moment à nous être utile ? — Il l'emploie toujours ; mais sa puissance est soumise à la vôtre , qui la repousse parce qu'elle ne sympathise pas avec elle , avec cette affection surtout qui vous domine pour l'exécution de votre projet. — Vous concluez que l'homme est libre ? — Tous les hommes ayant également la même quantité de pensées en naissant (1), peuvent en disposer selon leur gré ; ne serait pas libre celui qui n'aurait pas tout ce qui est nécessaire à la liberté ; mais si vous êtes devant une bibliothèque qui renferme toutes sortes d'ouvrages, vous consultez celui qui est de votre goût ; vous ne pouvez rien reprocher à la bibliothèque qui contient tout ce qu'il vous est possible de désirer ; ce qui fait croire que l'on n'est pas libre, c'est que l'extérieur n'a pas connaissance des affections

(1) Si les magnétiseurs spiritualistes peuvent obtenir la confirmation de cette révélation, ils auront la clef des principaux phénomènes magnétiques, tels que vues à distance, communication de pensées, perceptions du passé, présent et futur, enfin cette multitude de propriétés qui sont inhérentes aux deux existences ; l'homme serait expliqué et se connaîtrait. Méditez sur cette révélation, hommes qui n'êtes point attachés à aucun système ; on a déjà vu que le guide de Bruno lui a dit que l'homme avait une sphère autour de lui où tout ce qui est nécessaire à son existence est renfermé.

de l'âme, qui lui en prépare l'exécution.

81. La matière existe-t-elle bien dans toute l'acception du mot, pour l'esprit qui n'est plus soumis à ses lois comme elle existe pour celui qui gémit dans son sein? — La matière est toute aussi vraie et existante pour nous que pour vous. — Voyez-vous, dans votre état, ce ciel parsemé d'étoiles que vous aimiez tant sur terre? — Je le vois mieux qu'étant sur terre. — Puisque vous avez un jour continu, comment distinguez-vous ces étoiles? — Un esprit voit ce qu'il désire sans fatigue aucune. — Ces étoiles sont-elles habitées? — Oui. — Par qui? — Par des esprits. — Comment! des esprits, ce ne sont donc pas des hommes comme nous? — Non, ce sont nous autres. — Ces étoiles ne sont donc pas matérielles comme on le dit? — Elles sont appropriées à notre substance. — Je croyais que l'esprit, après sa séparation du corps, errait dans l'atmosphère qui entoure le globe qu'il a habité, lui-même étant un composé d'air baignant dans sa substance, qu'il devait s'y trouver aussi bien que sur un globe plus solide? — Vous faites erreur; l'esprit, pour vous, est une substance comparable à de l'air; mais, pour nous, il est une substance qui demande un espace en dépit des

croiances des hommes qui croient qu'un esprit, parce qu'il pénètre la matière sans difficultés, ne tient pas d'espace; nos corps en tiennent autant que sur terre, et comme il est mort bien plus gros qu'elle d'hommes qui l'ont habitée, s'il n'y avait d'autres mondes créés par la bonté de Dieu, l'espace de votre atmosphère ou de votre terre ne pourrait plus suffire, tant aux esprits qu'aux lieux qui les entourent. — Je croyais les étoiles des globes matériels, comme vous l'aviez avancé vous-même? — J'ai fait beaucoup d'erreurs : j'étais homme, ce qui les explique.— Vous avez aussi dit que le soleil était pur feu, qu'en pensez-vous maintenant? — Le soleil que vous voyez est le Dieu du ciel et de la terre. — Qu'entendez-vous par là? — Les esprits n'en connaissent pas d'autre, et Dieu n'a jamais été vu sous d'autres formes.

82. En réfléchissant à ce qui m'avait été dit dans la séance précédente, j'avais besoin de plus amples explications, car je ne pouvais douter que nous avions fait un quiproquo sur les étoiles qui, selon la révélation, ne seraient pas des globes matériels comme le pense l'astronomie; il me tardait d'obtenir des renseignements plus clairs.

Vous m'avez dit, l'autre jour, que les étoiles étaient habitées par des esprits ; n'y aurait-il que notre globe de matériel dans l'univers ? — Il y en a bien d'autres que le vôtre. — Quelles sont ces étoiles dont vous m'avez parlé ? — Ce que nous nommons étoiles ce sont les globes spirituels. — Chaque globe matériel aurait-il un globe spirituel ? — Oui. — Ce globe spirituel fait-il continuité au globe matériel ? — Non, il en est très-éloigné ; la distance vous en paraîtrait immense à vous, hommes matériels ; mais elle n'est rien pour nous. — Vaut-on de préférence dans un globe plus que dans un autre ? — On va dans celui qu'on désire ; Dieu n'a pas mis de bornes à nos désirs. — Où sont placés ces globes ? — Dans le ciel. — Ce sont donc ces globes que nous voyons au-dessus de la terre et que nous nommons étoiles ? — Vous ne pouvez voir ces globes, vu qu'ils sont spirituels ; ce sont des globes matériels que vous voyez et nommez étoiles ; mais il n'y a réellement des étoiles que dans le monde des esprits. — Alors, je vois que je m'expliquais mal ou que je me trompais. Selon ce que vous me dites, le monde matériel aurait son ciel rempli de globes matériels nommés étoiles, et le spirituel aurait aussi son ciel et ses étoiles ? — Oui ; mais sachez que nous ne nom-

mons pas ciel, cette immensité matérielle qui est au-dessus de vos têtes ; le nôtre est un espace infini, semé de mondes, comme le vôtre ; nous ne connaissons qu'un seul ciel, qui est le ciel spirituel. — Où donc est placé ce ciel ? — Bien au delà de l'espace immense que vos yeux peuvent découvrir. — Y a-t-il plusieurs globes lumineux matériels, semblables à celui que nous nommons soleil ? — Non, il n'y a qu'un seul soleil, qui est spirituel ; qui est le Dieu du ciel et de la terre, qui éclaire tout ce qui existe. — Vous connaissiez sur terre l'astronomie, et vous savez qu'elle admet plusieurs globes lumineux, comme centre de mondes groupés autour d'eux et qu'ils éclairent ? — L'astronomie fait erreur : il n'y a qu'un seul foyer qui éclaire l'univers ! — Comment se fait-il que n'étant éclairé que par un seul soleil, le monde spirituel puisse jouir d'une continuelle lumière ? — Nous sommes beaucoup plus près de ce soleil que vous ne l'êtes ; notre globe ne tourne pas comme le vôtre ; il n'est pas opaque comme le vôtre ; ce qui fait qu'il n'offre aucun obstacle à la lumière qui le traverse en tous sens, comme à travers un verre. Son essence est en rapport avec cette lumière et ne peut en altérer les rayons. — Les terres spirituelles sont-elles en tout point

comparables à la nôtre ?—Les globes que nous habitons ne peuvent être comparés au vôtre qui n'est pas digne de cette comparaison.

83. Il m'a été dit dans le temps, par l'extatique Binet, que les esprits possédaient de suite ce qu'ils désiraient ; par exemple, deux esprits réunis dans un même lieu, désirant être, l'un dans une plaine, l'autre sur la mer, qu'ils pouvaient, sans cesser d'être près l'un de l'autre, se trouver dans les lieux qu'ils désirent, quoique si peu compatibles ; ces lieux ne seraient-ils qu'une création imaginaire de l'esprit et n'existeraient-ils pas réellement au ciel ? —Votre question embrasse un des plus grands mystères du ciel. Tout n'est pas très-exact dans ce qu'on vous a dit ; il est cependant vrai que quatre personnes entourant un arbre sur lequel chacune désirera cueillir un fruit différent, l'une pourra y cueillir une pêche, la seconde des cerises, la troisième des prunes et la quatrième des pommes, que toutes mangeront avec le plaisir le plus parfait ; mais ce que vous dites que deux esprits peuvent voir au même point deux lieux différents n'est pas exact, ce qui anéantirait les lieux et les espaces qui les séparent ; il en est autrement, car les lieux existent très-bien ; mais par un

mystère non moins grand, ces deux amis se transporteront dans les lieux qu'ils désirent, sans cependant se quitter, vu qu'ils ont le désir de ne pas le faire; c'est ce qui ferait croire à ceux qui ne connaissent pas ce mystère, que les lieux n'existent pas, comme vous le dites; ils ont la faculté que vous possédez sur terre, d'être dans deux lieux différents; de répondre à une personne et d'adresser des demandes à une autre qui est bien réellement très-éloignée de vous. -- On m'avait encore dit que si un esprit, au ciel, désire une bibliothèque dans son appartement et que, ce désir éteint, il veuille mettre à la place de cette bibliothèque un autre meuble, (qu'il n'avait pas besoin de déranger le premier, qui disparaissait comme s'il n'avait pas existé? — Il disparaît comme il est venu, certainement; ils sont d'une nature si légère, si incompréhensible qu'ils n'existent ou ne peuvent exister que pour nous, que par notre désir; voilà ce qui fait la félicité céleste, c'est de posséder tout ce que l'on peut désirer; n'étant privé d'aucune chose, on ne peut éprouver aucune peine; n'étant embarrassé de rien, on n'éprouve aucune gêne; les lieux existent bien, mais les objets n'existent que selon les désirs, ou du moins on n'en obtient la possession que suivant les désirs par la

bonté infinie de Dieu. — Depuis votre mort, avez-vous éprouvé de la gêne, quelques fatigues ou contrariétés? — Je suis si heureux depuis ce jour, que je ne saurais dire si c'est d'hier que j'ai quitté la terre; le temps n'est plus rien pour nous : l'esprit ne souffre qu'enfermé dans la matière, mais, au ciel, il n'y a plus aucune pensée qui puisse vous affliger. — Vous êtes convaincu qu'on ne reparait plus sur terre pour s'y rematérialiser? — On ne naît et on ne meurt qu'une fois; quand on est au ciel c'est pour l'éternité. — L'on se souvient bien de son existence terrestre?—Oui, et de son existence antérieure. — Comment antérieure? aurions-nous déjà existé sur quelque globe avant d'apparaître sur terre? — Avant d'apparaître sur terre, l'homme vivait dans un monde spirituel semblable à celui dans lequel il vit en quittant la terre; chacun attend dans ce monde son tour pour apparaître sur terre, apparition nécessaire, vie d'épreuves; il n'est personne qui puisse s'y soustraire.

Adèle me fait observer que cela lui avait déjà été dit dans le temps par son frère, qu'elle n'y avait ajouté aucune foi, et qu'elle était contente que M. Swedenborg lui dise la même chose. Il m'a été montré une petite fille qui doit naître un jour et qui est encore dans ce

monde spirituel, ce qu'il y a d'extraordinaire. Comme cet enfant me paraissait très-beau, je voulus le prendre entre mes bras et l'embrasser; je ne pus le faire, j'en demandai la cause à mon frère : il me répondit que n'ayant pas encore apparu sur terre, aucun esprit terrestre ne pouvait le sentir ni toucher. J'ai pris le signalement de cet enfant, je serais bien aise de le voir naître.

84. Adèle désire voir Elisa que l'on a déjà vue apparaître, elle vient. — Je lui dis : Voilà environ six mois que vous nous avez quittés; contez-nous tout ce que vous avez fait depuis ce temps, quelles sont vos occupations actuelles? — Je serais bien embarrassée de vous le dire; jeme trouve si heureuse qu'il me semble que c'est d'hier que je vous ai quittés. — Adèle dit qu'elle la voit comme la dernière fois mangeant encore une pêche. — Je fis observer à Adèle qu'il me semblait qu'au ciel il devrait y avoir diversion dans les plaisirs, elle me répondit : Sur terre où nous végétons quelques secondes, nous nous empressons de jouir des plaisirs; mais eux, ne sais-tu pas qu'ils ont devant eux l'Eternité!

Je demandai à Adèle quelle impression elle éprouvait à l'approche d'un esprit? elle me

répondit : Je suis craintive, timide et honteuse pendant qu'il me parle, je me trouve peu digne d'approcher si près d'êtres aussi purs, si beaux, si légers, qui ont l'air si bon, je me compare à une borne en leur présence, et je me trouve quelquefois à l'aise quand ils partent, pour ne plus voir un contraste aussi grossier ; leur visite laisse l'esprit dans un calme doux, l'air semble plus pur ; enfin on se trouve très-heureux !

85. M. Swedenborg, vous m'avez dit que nous avons déjà vécu sur un autre globe avant d'apparaître sur terre, pourriez-vous me donner quelques renseignements sur cette existence ? — Quels sont ceux que vous désirez ? — Pouvez-vous me dire le nom de ces globes ? — Ce sont des noms inconnus sur terre. — Y existions-nous sous la forme humaine ? — Oui. — Que faisons-nous sur ces globes ? y étions-nous mariés ? y avons-nous une famille ? un culte ? des usages ? — La vie antérieure que nous avons tous passée était pour ainsi dire une vie de néant, d'enfantement, de bonheur, comme celui dont nous jouissons à la sortie de la terre ; mais ce bonheur n'est pas compris parce qu'il n'est pas entouré d'actions et de sensations qui puissent en démon-

trer la douce et vraie réalité, c'est pourquoi Dieu a jugé bon de nous faire passer par trois vies successives : la première sur ces globes dont je vous parle, qui ressemble assez à celle qu'on vous dépeint par Adam, vie inconnue, vie de béatitude, sans sensation ; la seconde est celle dont vous jouissez, vie d'action, de sensation, d'affection, vie pénible placée entre les deux autres pour, par son contraste, démontrer la douceur de la troisième et dessiner les besoins, joies et peines, qui établissent, comme vous le voyez, ce contraste nécessaire pour connaître le bien et le mal ; car sans le mal ou cette vie pénible, on ne saurait apprécier l'heureux état qui nous est réservé. — Vous venez de me dire que la vie future est semblable à la vie antérieure ? — Oui, par l'état spirituel dans lequel on se trouve, car il n'y a que sur terre où l'on est matériel. Cette première vie offre les mêmes joies que la vie future ; mais je vous ai fait observer qu'on ne pouvait les apprécier que par la comparaison de la vie matérielle, qu'il fallait en avoir vécu pour sentir cet heureux état, et en dessiner les actions et les affections. — Sur ces globes y est-on par famille ? — Non, on est pêle-mêle, tous amis ; ce n'est que sur terre où les familles, les sociétés, les goûts, les affections, les plaisirs et

les peines se dessinent. — Ce premier monde ne serait-il pas dans le soleil matériel que nous voyons ? — Non , il n'y a pas de soleil matériel, je vous réitère qu'il n'y a qu'un soleil qui est le soleil spirituel. — Ayez l'indulgence de m'écouter pour que je puisse vous comprendre : ce globe lumineux que vous aperceviez quand vous étiez sur terre, et que vous nommiez comme nous soleil, est-il une terre comme la nôtre ? — Non , ce rond que vous appelez soleil n'est pas une terre, n'est pas un globe ; ce n'est qu'un bien faible rayon du soleil spirituel qui pénètre sur terre à travers l'espace, comme une chandelle qui serait derrière une porte où il y aurait une petite fente ; cette fente vous semblerait de feu, laissant passer ce rayon lumineux qui donnerait de la clarté à l'endroit où il viendrait frapper. Cette fiction doit vous représenter ce que vous croyez un soleil, une terre ou un globe. — Ainsi je comprends que ce rond lumineux que nous nommons soleil n'est qu'un rayon du grand soleil spirituel ? — Oui ; mais un rayon si faible qu'il est à peine comparable à une petite braise dans un incendie. — Et ces autres globes qui nous semblent plus ou moins lumineux, où empruntent-ils leur lumière ? — Au même rayon ; il n'y en a pas deux pour votre sys-

tème terrestre, ce seul suffit, et selon leur position ils vous reflètent plus ou moins la lumière spirituelle qui les éclaire comme vous. — Ces globes sont-ils habités? — Oui. — Pourriez-vous me donner quelques notions sur eux? — Non, parce que je ne m'en occupe pas, j'ai bien assez de m'occuper des mondes spirituels sans penser à ceux que je ne reverrai jamais. — Ces mondes que vous habitez sont-ils bien loin du soleil spirituel? — Ils en sont aussi éloignés qu'ils le sont des corps terrestres, et s'ils en approchaient plus près ils seraient consumés.

86. Tous les êtres qui habitent l'univers ont-ils été créés par Dieu d'un seul jet? — Oui, ils ont été créés de sa parole. — Tous les êtres qui peuplent les différents mondes matériels portent-ils la forme d'homme? — Oui, pour ceux qui le sont, à part les types. — Sont-ils tous soumis aux mêmes lois de création et de mort que nous? — Oui. — Ont-ils des lieux où ils vont comme nous après leur mort? — Oui, et ils y sont tout aussi heureux; car Dieu n'a en vue que le bonheur de tous. — Pour m'assurer encore que je ne me suis pas trompé sur les détails que M. Swedenborg m'a donnés sur le soleil, je lui en demande de nouveaux

qui ont le même résultat ; il me dit : Mais vous ne comprenez donc rien, vous demandez dix fois la même chose. Non, votre soleil n'est pas une terre, n'est pas un globe, c'est simplement un rayon du soleil spirituel. Non, il n'y a aucun globe de feu parmi vos étoiles, elles empruntent toutes leur lumière à ces mêmes rayons. N'étant point préparé à pouvoir juger de la valeur de cette révélation, j'en laisse le soin à qui s'en trouvera capable.

87. Vous m'avez dit que notre existence terrestre était nécessaire pour dessiner nos actions, et nous faire comprendre le bonheur antérieur et futur des existences spirituelles ; mais les enfants, qui meurent avant d'avoir pu apprécier l'existence matérielle, comment peuvent-ils la juger ? — Tous les enfants qui meurent avant l'âge de trois ans environ sont protégés de Dieu, qui les aime beaucoup ; ce sont de petits anges qui restent dans cet état d'innocence, et n'ont pas besoin d'avoir vécu plus longtemps matériellement pour être heureux. — Quelles sont leurs connaissances ? — Ils ne sont pas aussi élevés que les anges, ni autant que ceux qui meurent dans un âge plus avancé, parce que ces derniers acquièrent des connaissances selon celles qu'ils avaient acquises sur

terre; cela ne les empêche pas de se trouver très-heureux. Dans leur état angélique enfantin, ils savent qu'ils ont vécu sur terre et dans la vie antérieure; ils bornent là tous leurs desirs de savoir, ils préfèrent l'innocence qui les entoure à tout autre état. — Et les enfants morts-nés ou avant de naître, que deviennent-ils? — Comme les précédents. — Pourquoi cette différence d'existence entre le vieillard et l'enfant? — C'est par une protection de Dieu, que l'enfant ne vit pas plus longtemps sur terre, où il ne désirait pas apparaître; mais comme c'est une loi généralement applicable à tous les esprits qu'ils viennent sur terre, Dieu condamne les hommes à y passer un temps proportionné au désir qu'ils avaient de quitter leur première existence, dans laquelle ils se trouvaient malheureux, et plus ils se trouvaient tels, plus Dieu trouve utile de les laisser séjourner dans cette vie matérielle, pour qu'ils s'abreuvent de toutes ses peines, et trouvent la vie future douce et agréable. — C'est une espèce de punition en ce cas? — C'est une imposition et non une punition, c'est une nécessité. — Alors, selon ce que vous dites, plus on a désiré venir sur terre, plus on y reste longtemps? — Oui, mais on n'en connaît pas plus la pénible existence, que dans votre état matériel vous ne connaissez les

jouissances de la vie future. — Que disent ceux que l'on quitte ainsi pour apparaître sur terre? leur paraît-on mort, comme on nous croit quand nous quittons la terre? — Non, chacun sait qu'il doit venir sur terre, et attend son tour. — Vous avez dit dans vos arcanes célestes que l'homme avait deux mémoires, qu'il emportait dans la vie future, l'une corporelle et l'autre spirituelle; pensez-vous toujours de même? — Oui, mais ces deux mémoires n'en font qu'une. — Je comprends ce que peut renfermer la mémoire matérielle; mais je ne vois pas ce que peut renfermer d'étranger la mémoire spirituelle; pouvez-vous me l'expliquer? — Oui, la mémoire de l'âme ou spirituelle est le souvenir de sa vie antérieure à la vie matérielle; l'âme, quoique dans le corps matériel, sait fort bien qu'elle a vécu dans un autre monde, et qu'elle doit quitter celui-ci pour rentrer dans un futur; mais elle ne peut pas plus communiquer ses pensées intimes à son corps qu'une tortue n'instruira sa coquille de ce qu'elle pense; comme la tortue elle traîne avec peine cette prison nécessaire et gênante, qui l'empêche de s'élever vers l'objet de ses désirs, comme elle pouvait le faire primitivement, car, pour elle, désirer et posséder était la même chose; dans sa prison c'est bien diffé-

rent, elle est entravée en tout, elle fait des efforts inouïs pour se procurer, par la vue de son corps matériel, la jouissance de voir ou posséder des objets informes, et encore ses désirs sont-ils à chaque instant mal compris par le corps, dont les filières tortueuses ne laissent parvenir à l'extérieur que des pensées dénaturées ; elle est si contrariée de cette gêne que cela réagit sur l'harmonie de ses désirs, qui sont toujours troublés et trompés, ce qui la rend comme folle. Si elle pouvait quitter ce corps elle le ferait bientôt ; mais la puissance divine la retient enfermée le temps nécessaire à sa purification, elle ne peut faire que des vœux et subir sa triste position. — Est-il permis aux esprits dans votre état de se servir de ces deux mémoires ? — Oui, puisqu'elles existent éternellement ; mais celle de la vie matérielle fait tant de peine à compulser qu'on ne le fait jamais ; toutes les bizarreries qu'on a faites dans cette existence répugnent tant à voir que l'esprit en a honte et n'aime pas à se les rappeler.

— L'on m'a déjà dit qu'un esprit pouvait paraître en plusieurs lieux, et répondre à plusieurs personnes à la fois, pourriez-vous m'expliquer comment cela se fait ? — Un esprit ne peut être que dans un lieu et ne répondre qu'à une personne à la fois ; son corps matériel peut

être dans un autre lieu, il est vrai, mais l'esprit ne voit et n'est que dans un seul lieu à la fois. Ce qui porterait à penser le contraire, c'est la grande facilité avec laquelle il s'y t rouve. Cette vitesse est inestimable par les lois du temps, ce qui ferait croire, parce que dans moins d'une seconde il peut être plus vite que n'est votre pensée, dans plusieurs villes successivement, il se trouve dans plusieurs à la fois; mais il en est autrement; seulement étant comme je le suis dégagé de la matière, j'ai une faculté de plus, c'est de répondre par la pensée à ceux qui me questionnent, bien plus vite que vous ne pouvez le faire par la parole, ce qui me donnerait le temps de répondre à une autre personne pendant que vous reproduisez mes paroles; alors on prendrait cela pour plusieurs réponses à la fois quand il en est autrement. — Sur terre, nous avons des exemples de tels dédoublements, cependant? — C'est l'esprit qui vous fait croire cela, parce qu'il peut représenter son corps dans un lieu où il n'est réellement pas; mais l'un et l'autre ne sont que dans un lieu à la fois. — Dans le magnétisme, l'on aperçoit souvent des empreintes d'images de personnes ou d'objets qui ont posé dans des lieux où ils ne sont plus quand le lucide les y voit encore? — L'âme laisse tou-

jours quelque chose d'elle où elle se pose, c'est une espèce d'image ; mais l'esprit de la personne peut encore très-bien être présent par la pensée dans ces lieux, quand son corps n'y est plus. Le lucide peut encore communiquer par le secours de cette empreinte avec l'esprit qui la laissée, et croire qu'il est bien présent dans ce lieu, vu qu'il n'y a pas d'espace ni de temps pour lui. Il ne m'est pas possible de vous expliquer cela autrement, parce qu'un esprit ne peut être positivement que dans un lieu à la fois.

J'ai encore une question à vous adresser sur ce rayon duquel nous avons parlé précédemment et qui nous éclaire comme soleil ; pouvez-vous me dire pourquoi nos astronomes aperçoivent des taches sur son image reflétée par leurs instruments ?—Il n'y a et ne peut y avoir de taches dans ce rayon ; c'est sans doute l'interposition de quelques globes matériels qui gênent son passage et qui leur apparaissent comme des taches ou des points obscurs. — Si nous sommes tous créés mâle et femelle ou par couple, comme vous me l'avez dit, et que nous soyons réunis dans le ciel à nos moitiés, comment cela se passe-t-il au sujet des enfants morts en fœtus ou dans un âge où ce besoin de se compléter n'est pas encore formé ? — Il en est des enfants comme des grandes per-

sonnes, ceux morts au-dessus de trois ans grandissent et se complètent, et les fœtus au-dessous de trois ans, s'accouplent de même à des êtres de leur âge; leur félicité n'est pas moins grande que la nôtre. Dieu n'a-t-il pas, dans ses œuvres, agi avec la plus grande impartialité; nous sommes tous égaux en bonheur, enfants, hommes, riches et pauvres; au ciel c'est l'égalité parfaite!

*Réflexions sur tout ce qu'a pu dire M. Swedenborg, dans les précédentes séances.*

Je n'avais lu, en fait d'ouvrages de ce célèbre extatique, que son *Traité sur le Ciel et l'Enfer*, ouvrage qui certes, pour un matérialiste, n'offre pas des solutions très-mathématiques; on m'a vu faire quelques observations à Bruno à ce sujet, quand son guide lui disait quelque chose qui avait rapport à ce que j'avais lu superficiellement de cet ouvrage; aussi quand mon ami, M. Renard, qui était venu exprès de Rambouillet pour voir mon extatique Adèle, sollicita l'apparition de M. Swedenborg, je me proposai, si j'avais l'honneur de converser avec lui, de lui soumettre tout ce que je ne pouvais admettre dans le peu que je savais de ses écrits; la réflexion me prouva cependant, par tout ce que je voyais et enten-

dais depuis dix ans, qu'il ne fallait pas repousser avec un sot orgueil des faits qui, tout inexplicables qu'ils sont pour la matière, n'en sont pas moins vrais ; j'étais poursuivi, harcelé par mes lucides pour me rendre à ces vérités, dont je combattais l'authenticité dès les premiers temps ; j'y prêtai donc l'oreille. Une main sur le cœur, ou j'étais fou ou ce que j'entendais était possible ; l'unité qui régnait dans tout ce que me disaient mes somnambules ne me fit plus balancer un moment, ce genre de folie me parut tout aussi raisonnable que notre raison ; je reconnus qu'il valait mieux que cette dernière fût domptée par de telles vérités, que tout ce qui pouvait en imposer aux sens. Car j'eusse vu de mes yeux et bien touché de mes mains une apparition ou mille autres faits semblables, j'aurais crié à l'hallucination et, quelques jours après, j'aurais dit : Tous les fous voient des choses pareilles, j'ai été fou un moment ; mais il en est autrement de la raison, quand elle est satisfaite sur tous les points ; quand je relis tous les jours ces révélations qui, pour moi, sont des preuves bien plus palpables que des apparitions mêmes, je reste convaincu que ce genre de folie est très-raisonnable et consolant, et M. Swedenborg est pour moi le dieu des exta-

tiques ; je lis maintenant ses ouvrages avec plaisir, parce que j'ai déjà obtenu des arcanes semblables sans connaître les siens ; si je suis embarrassé d'en comprendre d'autres, j'ai le secours du magnétisme que je conseille à tous d'employer , car aujourd'hui il faut des croyances assises sur des preuves : ne croyons pas ce qu'on nous dit, ne croyons que notre jugement !

Si quelqu'un parvient à expliquer d'une autre manière les phénomènes spirituels du somnambulisme que par l'existence des esprits et leur influence ; si l'on peut me prouver comment des milliers de lucides, dans tous les coins du globe que nous habitons et dans toutes les conditions religieuses de la vie, peuvent être d'un si parfait accord sur le fond de la question, qui est que nous avons une âme, portant la forme humaine, à laquelle est réservée une vie heureuse et immortelle ! et le souvenir de son moi, trinité philosophique de tous les lucides ! si, dis-je, on me prouve leur erreur, je brûle à l'instant cet ouvrage et me fais traiter, car je suis malade, j'aurais été halluciné bien involontairement ; mais comme je sais qu'il n'est pas donné à l'homme d'anéantir cette vérité, je suis donc dans mon droit d'admettre que cette âme, sous forme

humaine, vivant dans une vie future, ayant souvenir de son moi, ne peut exister sans usages, qu'elle ne peut être malheureuse parce qu'il lui faut une compensation pour ce qu'elle a souffert sur terre; un dieu juste ne peut agir autrement !

J'ai donc recueilli avec plaisir tout ce qu'on vient de lire du grand extatique. On ne peut douter de la pureté de ses intentions; rien dans ses enseignements ne peut faire soupçonner qu'il cherche à me tromper; ou il prêche l'erreur dans l'intérêt d'un esprit infernal, ou il prêche la vérité dans l'intérêt de l'amour de Dieu ! S'il prêche pour le mal, il s'y prend d'une bien fâcheuse manière, en ne vantant que les bontés du Créateur, et le respect dû à sa toute-puissance. S'il prêche pour l'amour de Dieu, il doit à la vérité de rétracter quelques erreurs qu'il aurait pu faire dans ses livres; comme il le dit lui-même, *J'étais homme!* Nous voyons ce qu'il dit de la création de l'homme, mâle et femelle, il n'en peut être autrement. Si deux sexes existent, c'est dans un but d'union, et pour unir il faut de l'homogénéité; l'un doit avoir été créé pour l'autre, comme son complément, comme la partie la plus en harmonie avec son moi et ses affections. Comme il y a diversité dans la création, par les types, les pensées, les affections, on ne peut supposer qu'une affec-

tion ait été créée pour ne pas exister, elle ne peut exister que par ce qui constitue sa vie, qui est la possession de ce qu'elle désire, et elle ne peut désirer quelque chose qui blesse son harmonie, puisque de cette harmonie dépend son bonheur. Il faut donc que le sujet de son affection soit semblable à elle, ou l'union sincère, durable, éternelle, n'est pas possible ; ce serait comme sur terre, trouble et désorganisation ! Nous avons déjà vu que le guide de Bruno est parfaitement d'accord avec M. Swedenborg, et tout le monde sentira qu'il en doit être ainsi, ce n'est qu'avec sa propre image, femelle ou mâle, qu'on doit trouver l'accord et le bonheur !

Nous passons ensuite à la révélation sur la folie, il nous dit qu'elle laisse un trouble dans l'esprit après sa séparation d'avec le corps. Nous en avons eu une preuve dans l'apparition de M. Lauriot, qui est venu fort à propos pour lever tous doutes à cet égard. Nous en avons d'autres, dans l'égarément des pensées, du jugement, que nous présentent journellement les lucides dans leurs confidences, leurs appréciations. Qui croirait n'obtenir des esprits que des renseignements précis serait dans une grande erreur. Si l'on croyait par cela qu'on a eu affaire à de mauvais esprits, l'erreur serait la même ; il faut toujours se

souvenir qu'ils ne peuvent répondre que suivant leur affection, que sur ce que Dieu leur permet de dire, que d'après la justesse de leur jugement, qui n'arrive pas de suite à la plénitude des connaissances universelles, que sur la bonté de leur mémoire, leur goût à la cultiver, et mille autres entraves que nous croyons devoir refuser à leur qualité d'esprit. Si ces empêchements n'existaient pas, les secrets du ciel seraient ceux de la terre, et les rôles des deux existences seraient intervertis. .

Monsieur Swedenborg dit également que les pactes et les talismans existent ; il est d'accord en cela avec M. Mallet et le guide de Bruno. Je serais tenté de laisser cette assertion à juger à qui de droit. C'est le sanctuaire de la cabale : n'y entre pas qui veut ; mais je ne peux laisser passer cette occasion d'exprimer ma pensée à cet égard. L'on ne peut admettre qu'il y ait des êtres intermédiaires entre la Divinité et l'espèce humaine, qui composent avec Dieu par des pactes dans un but d'intérêt quelconque ; parce que Dieu, apprécié tel qu'il doit l'être, ne peut figurer dans aucune affaire de ce genre. Les fatalistes, par ce jugement, n'assimileraient pas Dieu à un être commerçant ou exécutant ce que le sot ou éclairé jugement d'un esprit réclamerait de sa bonté ou justice, en frappant

ou pardonnant un être qui aurait été plus ou moins l'ami, ou le protégé d'un esprit : je ne crois pas à cette déchéance de la bonté divine, et les fatalistes qui sont convaincus de la destinée humaine par les prédictions, sont en droit de dire que l'homme est sorti des mains de son créateur, comme une montre de celles d'un horloger, dont tous les rouages concourent à atteindre un but proposé, qui est de marquer les quantités du temps ; qu'un rouage soit dérangé par un accident, semblable aux pactes dans la vie de l'homme, le but proposé est anéanti. Plus d'harmonie, plus d'ensemble, plus de mouvement possible. Alors il dit : Les pactes et talismans anéantiraient cet ordre établi par le Créateur, ils ne peuvent exister. Le libre arbitre n'existe pas puisqu'on nous prédit les moindres actions de notre existence, bien avant leur exécution ; les esprits ne peuvent intervenir dans cet ordre de choses établi par Dieu. Ils ont droit de parler ainsi ; mais il existe une autre manière d'envisager la question. Dieu est bien le créateur qui ne peut rien créer d'imparfait, aussi a-t-il créé l'homme le plus parfait possible. Dans cet état de perfection qui représente le bonheur le plus pur, l'homme, d'après ce que nous avons vu, n'a pas su goûter cette douce position. Dieu s'est vu dans la nécessité,

pour lui prouver combien son travail était harmonisé, et combien il l'avait créé libre, de lui créer un second état, qui fût moins parfait; qui est l'état matériel, état de gêne! de douleur! d'épreuve! d'enfantement! et le condamner à passer dans cet état un temps plus ou moins long, pour que l'homme pût être confiné et dépendant dans ce nouvel état, duquel, s'il lui était permis, il s'affranchirait bientôt. Dieu a confié cette enfance pénible à la garde d'esprits pourvus des droits et de la puissance nécessaire pour faire sentir à l'homme la comparaison de cet état avec le précédent, et que son unique but était par là de le relever de cette espèce de chute, et lui démontrer ce que c'est que la liberté qu'il possédait; près de la dépendance dans laquelle il se trouve sous le gouvernement d'esprits auxquels il a donné cette tutelle, de transformer, gêner nos désirs et affections, sachant surtout qu'ils ne pouvaient pas anéantir sa créature de prédilection et ne la leur confiant que pour un temps limité, qui n'est que quelques secondes dans l'éternité. Dieu, par cette proposition, ne serait nullement accusable. Bien au contraire, il nous a créés tous, sans distinction aucune, avec la même portion de bonheur et d'intelligence, et il fait ce qu'il croit nécessaire pour nous en pénétrer. Dieu,

par cette proposition que m'a suggérée la connaissance d'une vie antérieure, n'est pour rien dans nos peines, puisqu'il en abandonne le gouvernement à l'homme, même devenu esprit, qui par l'appréciation qu'il a été à même d'en faire sur terre, dirige, sans que nous puissions nous en douter, toutes nos actions, nos pensées vers un but de bonheur. Par cette même proposition, la cabale serait autorisée dans ses croyances, ses mystères, ses pactes et talismans ; car il serait toujours possible aux esprits supérieurs qui nous gouverneraient, d'adoucir selon leur bon vouloir notre position terrestre, élever plus ou moins notre intelligence selon les dispositions qu'ils apercevraient en nous, et le bon et utile usage que nous en ferions !

Voilà comme je trouve explicable le non libre arbitre ; car l'homme matériel n'est pas libre, il ne faut pas en douter. Et nous verrions aussi par là, que les chrétiens qui nous disent que le mal ne vient et n'est produit que par l'homme, ne nous trompent pas : mais ce serait l'homme spirituel qui en aurait le gouvernement, et non l'homme matériel. Ce mal devient un bien puisqu'il est nécessaire pour replacer l'homme dans cet état de bonheur duquel il est déchu. Nous devons ne nous plaindre qu'à nous, n'ac-

cuser que nous, et nous absoudre si nous le pouvons. Notre état matériel, enseveli dans l'ignorance la plus grossière, ne nous permet pas de définir le mal : ce qui est mal pour l'un, est bien pour l'autre. Il n'est pas jusqu'au soleil, qui est la source la plus pure de la vie terrestre, qui ne porte le germe de ce que nous nommons mal, puisqu'il brûle ce qu'il nourrit, qu'il détruit ce qu'il protège ! Le mal n'est que la fausse position dans laquelle nous plaçons le bien ; le manque de savoir nous l'approprier. C'est la désorganisation de son harmonie, la désagrégation de ses parties.

On doit donc penser que la cabale et les sortilèges sont du ressort des esprits, et que s'il n'y a rien de bien précis et de général dans leurs résultats, c'est que la puissance de telle société invoquée se trouve dépendante, inférieure ou amie de la société sous la garde de laquelle est placé l'individu contre qui l'enchantement ou l'envoutement reste sans effet. Sans cette proposition nous verrions tous les jours disparaître sous l'influence malfaisante de quelques individus des milliers de victimes ! Mais il ne faudrait pas déduire de cette conclusion que la puissance de faire du mal, soit par le magnétisme ou le sortilège, n'existe pas ; que la cabale n'a pas ses pouvoirs, ses arcanes,

ses lois et ses rites. Je le répète, la condition essentielle et fort souvent ignorée de l'individu malfaisant est dans la puissance de la société à laquelle il appartient sur celle de sa victime. Nous devons conclure de tout ce chaos de mal que Dieu n'y est pour rien, et qu'au contraire il est toujours notre sauveur quand nous l'invoquons de tout cœur.

Il n'y a rien d'incroyable dans ce que je viens de dire, puisque toutes les religions en général, les sectes, sociétés, gouvernements même, se placent sous l'égide de ces sociétés spirituelles, et des chefs qui ont fondé leurs sociétés matérielles, tellement le côté qui paraît irraisonnable chez l'homme dit superstitieux, est directement le côté vrai et raisonnable; pour développer les preuves de ce que j'avance il faudrait faire un traité exprès, ce n'est pas le but de cet ouvrage, qui ne nous permet pas de nous étendre sur chaque arcane, ce qui troublerait l'ensemble, déjà trop interrompu, de nos révélations. Nous passons aux séances 79 et 80. Les notions données par notre bon Swedenborg sur l'assemblage des pensées, leur agrégation, doivent convenir au système phrénologique, aux adeptes de celui des corpuscules, et se trouvent surtout confirmer cette exclamation de ce savant chimiste

anglais, M. Davis, à la suite d'une extase occasionnée par le gaz hilarant : « Tout l'organisme humain n'est qu'un assemblage de pensée ! » Nous voyons par les notions qui nous ont été données comment elles sont perçues au ciel et sur terre; nous restons convaincus, n'importe comment elles le sont, qu'elles sont indestructibles et qu'elles survivent aux actions qu'elles ont enfantées; nous obtenons cette preuve par les révélations que nous font les lucides sur le passé. Rien que ce seul fait suffit pour établir l'existence de l'âme après sa séparation de la matière, et surtout l'unité de son moi; car, à parler conséquemment, à quoi servirait la survivance de ces pensées, de ces actions, après l'anéantissement de l'être qui en aurait été le moteur? Pourquoi serait-il impossible à l'âme de continuer son existence puisque tout ce qui concourt à l'entourer dans sa vie matérielle existe pour l'Eternité? Nous voyons tous les jours nos lucides nous dépeindre comme présents des événements, des actions individuelles passées depuis nombre d'années, et dont la connaissance ne peut leur être parvenue que dans cet état; serait-ce encore l'effet de la communication des pensées, cela n'en prouverait pas moins que la mémoire est enrichie perpétuellement de tout ce que l'homme

peut avoir vu, fait, su ou pensé, que rien n'est perdu ni effacé sur ces tablettes du livre de vie ! Ce que je viens de dire est le côté le plus simple de la médaille ; mais l'autre est beaucoup plus positif. Car il est possible à un lucide (puisque nous le voyons tous les jours) d'entrer en communication avec des êtres disparus de notre globe depuis des siècles, et retrouver dans leur mémoire la moindre de leurs actions terrestres qui sont aussi inconnues au lucide qu'au magnétiseur ; il n'y a plus là de communication de pensées ! Ils peuvent également prévoir l'action qui sera exécutée dans un siècle ou deux, et l'individu qui la fera, etc. Dans les actions qui semblent les plus oubliées, nous voyons que pour le lucide elles sont aussi pleines de vie que si elles venaient d'être exécutées ; et nous voudrions que l'âme seule ne pût profiter de cette vie immortelle, de son individualité, de son moi, après sa séparation de la matière, quand tout ce que nous venons de citer est immortel, individualisé ! Allons donc ! les apparitions deviennent inutiles devant de tels phénomènes ; vouloir penser autrement c'est ne plus penser !

La 82<sup>e</sup> séance nous offre la solution d'une question que tous les hommes se sont adressée sans pouvoir la résoudre, la voici : Si nous

vivons après notre départ de ce globe, où allons-nous ? L'on sait tous les systèmes que cette question a enfantés. L'Inde, berceau de presque toutes nos religions et croyances européennes, place notre âme dans ce qui flatte le plus l'esprit de secte, depuis le soleil d'où tout est émané et où tout retourne, à la tendre fleur, au caressant animal, ces deux grands systèmes d'absorption et de métempsycose ! La Chine, non moins éclairée que l'Inde, préfère nous placer à la garde de ses montagnes et de ses riantes vallées. Les chrétiens, vraie mosaïque de toutes ces croyances, nous placent en enfer ! sous la terre ou dans le ciel, cet espace bleuâtre qui couvre nos têtes. Personne ne peut mieux que le lucide nous servir de cicérone dans une route si ténébreuse : aussi avons-nous vu M. Swedenborg, toujours d'accord avec les lois de la création, donner des globes spirituels aux globes matériels, comme complément de ce fameux binaire, nombre deux, qui règne dans la plus simple comme dans la plus compliquée parcelle de la création. Tout homme de bonne foi qui reconnaîtra en nous deux êtres distincts, l'un matériel et l'autre d'une substance indéfinissable, doit admettre, pour que ce second être existe hors la matière, des globes en rapport avec sa substance, et ces globes, chacun

sentira qu'ils ne peuvent être compressés entre les atmosphères des nôtres, ils doivent baigner dans des atmosphères appropriées à leur nature, et cela ne peut exister qu'au delà des mondes matériels comme il le dit très-bien.

La séance 83<sup>e</sup> nous offre une solution moins compréhensible, sur la manière dont les objets sont perçus au ciel; comment expliquer ce qui surpasse notre intuition, notre intelligence? Seulement, voyons-nous que sa description est en rapport avec ce que nos lucides font journellement, en trouvant un très-bon morceau de sucre dans un bout de chandelle, une ivresse complète dans un verre d'eau, une barrière infranchissable dans une traînée de fluide, etc. On ne peut entrevoir cette puissance incroyable, ou cette hallucination inexplicable, que de deux manières: L'homme peut, à l'image de l'Eternel, créer, par le seul acte de sa volonté, en revêtissant son désir de la forme qui lui est nécessaire, ou l'homme, dans l'état où est son lucide, peut, sans s'en douter lui-même, le placer dans le monde des causes. On pourra objecter, qu'un magnétiseur, comme l'honorable M. Dupotet, qui dernièrement traçait une raie blanche sur son parquet, désirant que ce fût un chemin plus ou moins agréable, aboutissant à

un précipice, etc., n'a pas eu d'autre intention que celle de dessiner ou créer cette périlleuse route; je répondrai qu'il suffit que M. du Potet ait désiré placer son lucide (4) dans une route qui, tout n'existant pas matériellement à nos yeux, existait avec des détails bien supérieurs dans son cerveau! avec un ensemble auquel rien ne manquait. Alors penserait-on que M. du Potet a créé cette image? Non, il n'a pu penser qu'une chose possible, une chose existante dans un des deux mondes; il est trop savant pour croire le contraire, car le premier acte de la pensée est d'exister de toute éternité; le second, de revêtir la forme dont elle est l'âme, en se présentant ainsi aux yeux de notre esprit, et le troisième acte attend d'être matérialisé par l'action, pour être perçu par les yeux du corps, ainsi qu'a fait M. du Potet? Il a présenté à son lucide une pensée recouverte de sa forme spirituelle! Qu'a fait le lucide? il a parfaitement vu un chemin, un précipice, qui ont existé tout aussi bien pour lui que les boulevards pour nous. Le précipice aurait causé la mort du corps comme s'il eût été

(4) J'entends par lucide l'état inappréciable dans lequel entre celui sur qui l'on opère, sans croire qu'il est dans le vrai état magnétique. Son état normal est influencé, et tous les êtres ne peuvent pas servir pour ces genres d'expériences.

**matériel ; seulement il faut, pour comprendre ces vérités, ne jamais se séparer de l'idée que notre corps matériel ne vit que pour la matière et que notre âme ne vit que pour le spirituel. Ce sont deux mondes bien distincts, dans lesquels nous vivons journellement sans nous en douter ; car comment penser sans pensées ? et où prenons-nous ces dernières ? Dans leur monde. Quel est-il ? De leur nature. Où est-il ? Dans nous et hors nous (1). Comment ce monde existe-t-il ? Par Dieu, c'est le monde type. Qu'est-ce qu'un monde type ? Un monde de forme. Alors donc une pensée non matérialisée n'en existe pas moins pour le lucide, qui est toujours dans ce monde de pensées, causes de tout ce qui existe, voit dans elles leurs formes, et le seul mot forêt doit représenter dans le monde des causes une forêt avec tous ses accidents. Si incompréhensible que soit cette proposition, nous avons la preuve qu'elle est vraie. Le mot forêt est l'enveloppe matérielle de la pensée elle-même, qui est une forêt. Qu'on ne croie donc pas qu'un lucide,**

(1) J'entends par dans nous et hors nous, m'appuyer sur ce que le guide de Binet, l'esprit Mallet et Swedenborg m'ont révélé de cette sphère, dont tous les hommes sont entourés, où tout ce qui nous est possible de désirer voir et connaître est renfermé.

qui se débat à vos pieds dans quelques centimètres de terrain, est halluciné ; il est dans le centre de la raison, quand nous en entourons le cercle. Il suffit que M. du Potet ait désiré créer fictivement un chemin, pour que sa pensée ait placé son lucide dans un état convenable à explorer le monde des causes où ce chemin existe, puisqu'il est une pensée, et qu'une pensée est une forme type de la chose elle-même. Le lucide se trouve dans ce chemin, qui lui cause spirituellement et matériellement les plus grandes fatigues, qui pourraient amener la mort du corps ! Comme sans quitter votre demeure à Paris, fixant vos genoux, il voit Bordeaux, où vous avez l'assurance qu'il est par tout ce qu'il vous en décrit. Ces deux terribles problèmes, que notre raison ne peut admettre, lui feront toujours tort pour comprendre ces choses ; car, qui dit qu'il n'existe plus d'espace ni de temps pour l'esprit, dit un contre-sens de notre raison et dit la plus grande vérité spirituelle (1).

Voilà comment je peux expliquer ces phénomènes ; car Dieu seul crée, et l'homme admire !

(1) On peut consulter à cet égard l'ouvrage du savant philosophe allemand Fichte « sur la destination de l'homme », où l'on verra plus d'un rapprochement entre ses propositions et nos révélations sur la manière de percevoir la matière, etc.

Nous passons à la révélation d'une vie antérieure à la vie matérielle; personne, je le crois, aujourd'hui, n'admet que Dieu crée continuellement l'espèce humaine, quoiqu'un poète ait dit que Dieu ne pouvait penser sans créer son image! Nous pensons généralement que toutes choses créées existent de toute éternité, et il ne faudrait pas confondre, comme je l'ai dit dans l'article précédent, la jouissance de la vue du monde des causes, avec la création des causes elles-mêmes. Dieu peut bien, supérieurement à l'homme, jouir de l'harmonie de ses pensées, qui avec lui ne font qu'une unité parfaite, et qui avec l'homme font deux parce que l'homme procède de la pensée divine, et n'est pas Dieu; il jouit comme Dieu, quand il est spiritualisé de la vue des pensées sous leurs formes types; mais il ne crée pas ces pensées; ainsi il nous reste prouvé, que les pensées de l'Eternel étant de toute éternité, puisqu'elles sont de lui, ne peuvent être anéanties sans morceler la personne divine, l'homme, qui est une de ces innombrables pensées, existe comme elles de toute éternité, il change d'état comme elles toutes, lorsqu'elles se matérialisent, ce qui fait croire à une naissance spontanée, parce qu'on prend l'effet pour la cause, l'on s'arrête aux apparences, et non au fond de la chose.

Ainsi l'âme ayant existé avant d'habiter notre corps, a existé quelque part, sous une forme quelconque, et vécu d'une vie d'activité; car il n'y a pas de repos possible dans la nature! tout concourt au mouvement, hors ce dernier c'est le néant, c'est le morcellement du grand Etre; comme j'en ai dit, c'est impossible. On doit donc admettre que si l'âme a existé de tout temps, elle ait vécu sous forme de germe, et encore cette forme de germe serait l'homme lui-même, car tout germe a sa forme en lui et tous ses attributs; ainsi donc, une forme et tous ses attributs, sans mouvement, sans vibration, ne peut exister. Quand même on assimilerait le germe homme, au germe fleur, il n'en serait pas moins prouvé que ces deux germes renferment en eux tout ce qu'ils doivent développer hors eux un jour, n'en sont pas moins aussi compliqués, aussi pleins de vie, resserrés dans leur enveloppe, que dans leur épanouissement; alors nous arrivons forcément à nous admettre avant d'exister matériellement, et nous sommes également forcés de nous placer quelque part. Ce quelque part pour nous doit être un lieu, ce lieu doit être approprié à notre manière d'être. Ainsi, nous devons avoir vécu dans ce lieu, et pour vivre il faut agir, nous avons agi; pour vivre il faut sentir, nous avons senti, mais impar-

faitement, on vient de nous le prouver. Nous avons besoin d'une position nouvelle, pour nous rendre compte de la première; tous les êtres sentent cette préexistence, et je ne peux mieux faire que de rapporter, à ce sujet, ce qu'à l'instant même je lis (six mois après que cette révélation m'a été faite) dans un ouvrage de M. Loisson de Guinaumont (1), intitulé : *Somnologie magnétique*, page 74. Jamais description ne fut plus explicite et d'un meilleur effet, surtout par le rapport qu'elle a avec cet article. C'est M. P. qui parle dans son sommeil magnétique du 20 mai :

« Quand Dieu, essence d'amour, d'intelligence et de bonté, a créé notre âme, il la créa pour une fin de bonheur; mais il a voulu laisser à notre âme le libre arbitre de sa destinée: à côté des vertus, il a voulu placer les vices, et lui laisser la liberté du choix. Si nous suivons la première route, nous retournons vers Dieu; mais de quelle nature sont donc les récompenses qui nous attendent? C'est ici que la faiblesse de l'imagination de l'homme et la pauvreté de sa langue trouvent un obstacle insurmontable. Comment se faire une idée des

(1) Un fort vol. in-8°, chez M. Baillièrre, lib., 47, rue de l'École de Médecine.

joies célestes ? de quelle nature sont-elles ? comment les ressentons-nous ?

» Il n'y a point d'images ; il n'y a point de paroles qui puissent en donner la plus faible idée.

» Supposons pourtant que sous le ciel brillant de l'Italie, au milieu de la ville de marbre de Venise, un enfant appartenant à la classe la plus élevée des patriciens vient de naître, cet enfant grandira entouré de l'amour de son père et de sa mère, d'une famille nombreuse, éprouvant toutes les jouissances, en un mot, que peut donner une fortune considérable à l'amour des personnes qui l'entourent ; arrivé à l'âge de l'adolescence, cet enfant sera tout à coup, et sans transition, arraché des bras de ses parents et transporté par la puissance d'une volonté, à laquelle rien n'aura pu s'opposer, au fond de la Laponie. Là, au lieu de son ciel brillant, de toutes les jouissances du luxe dont il était entouré auparavant, il n'aura plus qu'un ciel neigeux, une hutte et des vêtements de peaux ; en même temps qu'il aura éprouvé un changement dans sa condition, il aura perdu jusqu'au souvenir de ce qu'il était précédemment. Supposons encore qu'une tradition confuse lui apprenne qu'il existe un pays où, au lieu de ce ciel brumeux,

un soleil brillant et vivificateur se fait constamment sentir; qu'au lieu de ces misérables huttes, il existe des palais de marbre, ornés de tout ce que l'imagination peut offrir de plus riche; qu'au lieu de ces misérables peaux qui le couvrent, la soie, le velours, l'or, brillent de toutes parts sur les vêtements des habitants de ce pays, son imagination bornée ne pourra le concevoir; mais si, par une nouvelle transition aussi rapide que la première, il était rendu à sa première condition, à la différence seulement que cette fois il conservât le souvenir de la vie misérable qu'il avait menée pendant ce qu'il appellera son exil; son âme alors, n'est-ce pas, serait inondée de délices; la joie qu'il éprouverait en retrouvant tout ce qu'il aurait perdu, en retrouvant ses parents, surtout, remplis d'affection, l'anéantirait, si je puis le dire, dans un océan de bonheur. Eh bien! quel que soit ce bonheur qu'il éprouverait, il n'est pas plus comparable à la joie que nous ressentirons un jour en nous retrouvant en la présence de Dieu, que ne pourrait l'être la lumière répandue par une chandelle comparée à celle du soleil. Notre joie, notre bonheur seront augmentés par le bonheur qu'éprouve Dieu, si je puis le dire, en voyant revenir à lui une âme qui aurait pu se perdre, car la bonté de Dieu,

sa tendresse pour nous est incommensurable.»

Je le répète, que peut-on trouver de plus explicite ? Quelle coïncidence entre cette révélation et celles qu'on a lues, qui certes n'ont point été combinées entre deux magnétiseurs, qui ne se sont jamais vus, entre des lucides qui ne se sont jamais connus, et qui sont d'un si parfait accord, sans aucune communication, puisque je n'ai lu cet ouvrage que plus de six mois après ce qui m'avait été dit à ce sujet.

Par la 85<sup>e</sup> séance, nous voyons que Dieu, infiniment bon, sans partialité aucune, appelle à jouir de sa munificence tous les êtres de tous les globes sans distinction de sectes ; tout ce qui tend au bien monte vers lui jouir de l'harmonie après laquelle il aspire ; tout ce qui tend au mal fait l'évolution opposée en s'éloignant de l'unité divine.

M. Swedenborg nous fait une révélation inattendue sur la nature du globe que nous prenons pour tel et nommons soleil ; elle sera loin de satisfaire toutes les exigences et toutes les croyances, cependant je ne sais s'il est possible à l'homme et à la science de prononcer en cette matière lequel de la science ou de l'esprit, dégagé des entraves matérielles, peut faire erreur ? Je crois que c'est la science, parce que les choses prouvées mathématiquement

par elle sont annulées devant les lois spirituelles, et ce qui paraît raisonnable n'est pas toujours la vérité. Il y avait une difficulté qui m'empêchait d'admettre cette révélation, ce sont ces taches que l'image solaire laisse apercevoir sur les réflecteurs; on a vu à la 86<sup>e</sup> séance ce qu'il répondit à cette objection, et l'assurance qu'il donna de nouveau qu'il disait la vérité, ce qui est très-probable. Ainsi toutes les religions qui adoraient et adorent le soleil, dont les chrétiens sont les plus dévoués sectaires, avaient l'intuition d'un culte raisonnable et sage, et ce qui nous paraissait très-ridicule hier peut être très-sensé aujourd'hui. Voilà comme marche cette intelligence humaine qui, si elle connaissait la pure vérité sur les mystères de la création, la fuirait comme une chose hétérogène à sa raison, tellement elle a soif d'ignorance et d'absurdité! Nous allons passer à un nouvel extatique qui, je le crois, ne sera pas supposé avoir quelque système à lui sur la psychologie; il n'est âgé que de dix ans. Dans le peu que je vais vous en offrir, il s'en trouvera assez pour satisfaire les spiritualistes studieux qui m'auront lu jusque-là.

---

## SEPTIÈME EXTATIQUE.

---

88. Emile Rey, âgé de 10 ans, d'une nature espiègle et très-curieuse, était mon petit voisin, il venait souvent passer la soirée à la maison, où je lui faisais réciter quelques pièces de vers. Lorsque j'eus fait ce miroir duquel j'ai déjà parlé, dont la composition m'avait été donnée par M. Swedenborg, je voulus tenter la première expérience sur Emile, quoique je ne crusse pas sa nature turbulente propre à ces genres de visions, pour lesquelles il faut un peu de soumission ; il n'y aperçut rien, mais, comme je viens de le dire, il était très-distract. Un de ses petits camarades, plus calme, y vit différentes choses qu'il désirait voir, ce qui me donna l'assurance que mon miroir était bon ; je voulus essayer de nouveau sur Emile, par l'expérience de la carafe d'eau, que Cagliostro employait souvent pour convaincre ses auditeurs de son pouvoir magique : il vit très-distinctement divers lieux éloignés ; reconnaissant par là qu'il avait des propensions au sommeil magnétique, je le magnétisai et en quelques minutes il dormit ; sa nature curieuse le

porta à voyager ; il acquit en très-peu de temps cette spécialité et ne me laissa aucun doute sur la bonté de sa lucidité. C'est de cet enfant dont j'ai parlé plus loin, qui fit douter de son sommeil à M. Demarest, parce qu'il voyait à distance, chez ce dernier, une redingote pour un paletot et, dans une boîte fermée, un petit sou de deux sous qu'il prenait pour un liard ; je tentai de mettre cet enfant en rapport avec les esprits dégagés de la matière ; je lui dis de demander à voir son ange ? — Le voici. — Comment est-il habillé ? — Il est tout nu. — Je fis une prière pour éloigner cet esprit s'il n'était pas l'envoyé de Dieu ; Emile dit : Je ne vois plus rien, il est parti. — J'appelle le bon. — Le voilà ; ce n'est plus le même, pourquoi donc ? celui-ci est habillé ; il a une robe bleue, une ceinture rose, de belles ailes blanches, de beaux cheveux blonds ; il est bien plus beau que l'autre ! — Je désire que ce dernier s'éloigne comme le premier ; il reste et dit à Emile qu'il est l'envoyé de Dieu. — A quel signe pourra-t-on vous reconnaître en cas que le mauvais veuille prendre votre place ? — Il montre à Emile une petite tache blanche qu'il porte au front. — Avez-vous vécu sur terre ? — Oui. — Quand êtes-vous mort ? — Je n'en sais rien. — Que faites-vous au ciel ? — J'y joue,

on s'y amuse bien.— Avec qui jouez-vous ? — Avec des enfants de mon âge ; je vais à cheval. — Je demande à Emile quel âge paraît avoir cet ange. Il me répond :— Mon âge à peu près. — Aimes-tu à aller à cheval, toi ?— Beaucoup, mon ange est sur un beau blanc pommelé. — Comment, du moment ? — Oui. — Qu'y a-t-il au ciel ? — Un beau jardin, de beaux fruits, de belles fleurs. — Peut-on manger de ces fruits et cueillir de ces fleurs ? — Non, Dieu le défend. — Ton ange voit-il la terre ? — Non, il ne peut voir que le ciel. — Voit-il les hommes de la terre ? — Non, il ne peut voir que moi. — Peut-il me voir aussi moi ? — Il le pourrait, puisque vous êtes en rapport avec moi. — Ton ange voudra-t-il se faire voir à toi lorsque tu seras éveillé ? — Oui. — Je cesse cette séance. Emile, à son réveil, voit son ange lorsque je lui pose la main sur le cœur, comme il me l'avait recommandé ; il me donne les mêmes détails sur sa mise qu'en dormant.

89. Voilà mon ange. — Comment se nomme-t-il ? — Il s'appelle ange. — Il n'a donc pas de nom ? — Il n'en a pas besoin. — Je désirerais qu'il en prenne un lorsqu'il vient te voir ? — Il me dit de le nommer Aïs. — Le vois-tu encore à cheval ? — Oui. — Sur quoi est posé

son cheval ? — Sur rien ; il a des ailes aussi et il vole. — Qu'aperçois-tu autour de lui ? — Rien. — Aïs pourrait-il te conduire au ciel pour y voir ce beau jardin ? — Il me dit que j'irai après ma mort. — Pourquoi pas de suite ; dans l'état où tu es , on peut y aller ? — Il ne veut pas ; il dit que mon corps ne pourrait y aller , que ce ne serait que mon âme. — Eh bien ! qu'il la conduise ? — Il ne le peut pas , parce qu'il redoute le mauvais ange. — Tu as donc un bon et un mauvais ange ? — Ce n'est pas un ange , car on n'en a qu'un qu'on appelle ange , l'autre est un mauvais. — Aïs t'a dit qu'il avait habité la terre ; où a-t-il vécu ? — En France. — Quelle ville ? — Paris. — Quelle rue ? — Neuve-des-Petits-Champs , n° 9. — Le nom de son père ? — Gustave Jules. — Que fait-il ? — Tailleur. — A quel âge est-il mort ? — A onze ans. — Combien y a-t-il de temps ? — Il n'en sait rien. — Lorsqu'il mourut quel effet cela lui fit-il ? — Aucun , il se trouva de suite haut , bien haut , puis il entra au paradis. — Qu'est-ce que c'est que le paradis ? — C'est la même chose que le ciel. — Y a-t-il un enfer ? — Oui , mais bien loin , bien loin du ciel. — Que fait-on dans cet enfer ? — On y brûle. — Aïs a-t-il vu l'enfer ? — Non , jamais. — Il t'a dit qu'il jouait au ciel ,

avec qui? — Avec des camarades et des jouets. — Où prend-il ces jouets? — Il les désire, et Dieu les lui donne; mais il n'a pas toujours ce qu'il désire. — Quand il ne veut plus de ces jouets, qu'en fait-il? — Il les garde, parce qu'il ne peut pas les casser ni les détruire en aucune manière, comme sur terre. — Les enfants grandissent-ils dans le ciel? — Oui. — Qui les instruit? — Des camarades plus avancés qu'eux. — Comment Aïs sait-il que c'est Dieu qui lui donne ces jouets? le voit-il les lui donner? — Non, il n'a jamais vu Dieu, qui ne peut être vu par personne; c'est une âme que Dieu, qui remplit tout l'univers, qui est partout et qu'on ne peut voir; mais au ciel on le représente par un tableau où on voit un homme attaché sur une croix. — Fait-il nuit au ciel? — Il y fait nuit et jour. — J'avais entendu dire le contraire? — Ceux qui veulent dormir y voient la nuit, et ceux qui ne veulent pas dormir voient toujours le jour. — Comment est-on mis dans le ciel? — Tout le monde y porte des robes. — Comment sont ces robes? — Elles sont de toutes couleurs, bleues, roses, rouges, vertes. — Comment y reconnaît-on les hommes? — On les reconnaît facilement, puis ils ont des ceintures avec des effilés au bas. — Vieillit-on au ciel? — On y

vieillit, mais on n'y meurt plus, jamais, jamais.  
— Y voit-on des vieillards comme sur terre ?  
— Oui. — J'avais entendu dire le contraire.  
— Aïs nous dira ça la prochaine fois, il le demandera à ses camarades qui en savent plus long que lui ; son père lui a dit de ne pas être longtemps. — Son père est donc mort aussi ? — Oui. — Je réveille Emile qui, comme la dernière fois, voit son ange près de lui un instant.

90. Ton guide ou ange ne l'as-tu pas connu sur terre ? — Oui, j'allais à l'école avec lui.  
— Avais-tu demandé à le voir ? — Non, j'ai demandé à voir mon ange, et c'est lui qui est venu. — Tu lui vois des ailes ; les anges en ont-ils tous ? — Non, le bon Dieu n'en donne qu'à ceux qui avaient de la religion, et comme Aïs en avait beaucoup sur terre, il a des ailes.  
— Il t'a dit la dernière fois qu'il s'informerait si l'on vieillissait dans le ciel, peut-il te répondre aujourd'hui ? — Oui, il me dit que dans le ciel on conserve la figure qu'on avait sur terre, et qu'on n'en change pas. — Entendons-nous bien ; tu sais que sur terre les vieillards n'ont plus de dents et ont la peau toute ridée, sont-ils de même au ciel ? — Non, tout le monde y a des dents, et il n'y a pas de peau ridée, on y est bien plus beau que sur terre. — Alors on n'y

vieillit pas ? — Non ; mais les enfants y vieillissent en grandissant, ils ne restent pas comme quand ils sont morts. — Ton guide pourrait-il te faire voir tes petits frères qui sont morts ? — Oui. — Je vais pour m'en assurer appeler une personne de ma connaissance qui est morte, et qui se nommait M. Isidore Verdure. — Le voilà ! — Déjà ? — Oui. — Comment est-il ? — C'est un homme plus grand que vous, il a un collier de barbe noire, il a une redingote et un chapeau. — Demande-lui s'il me connaît ? — Il répond qu'il est votre cousin. — Je lui fais adresser d'autres questions auxquelles il ne lui est pas répondu. C'est bien la personne que j'ai demandée, par la réponse qu'elle est mon cousin, et à n'exiger que ces détails ; car cet enfant ne sait pas donner de signalement ; à peine apprécie-t-il les couleurs. Il donne à cet homme environ trente-six ans, il en avait quarante. Je demande la mère de mon cousin ? — La voilà, dit-il. — Comment est-elle ? — Elle est toute petite, elle a les cheveux gris, les yeux noirs. — C'est bien cela ; elle ne veut répondre qu'à cette question : Combien avez-vous eu d'enfants sur terre ? — Trois, dit-elle. Je savais qu'elle avait perdu des enfants en bas âge, mais je n'en connaissais pas le nombre ; je le demandai à mon père,

qui est son frère ; il me dit , comme l'enfant , qu'elle en avait eu trois.

91. Le guide d'Emile lui fait des reproches pour ne pas l'avoir conduit dans un endroit éloigné où je l'avais envoyé , et duquel Emile lui faisait un beau tableau ; sur mon observation qu'il n'aurait pu voir ces lieux qui sont matériels , il répondit qu'il aurait été content s'il l'avait accompagné. Je compris que le guide d'Emile croyait , parce qu'il voyait ce dernier dégagé de son corps , voir à son gré des lieux matériels , qu'il aurait eu le même pouvoir. Ce qui prouverait que la progression d'intelligence au ciel n'est pas aussi étendue qu'on pourrait le penser , et que cet enfant , donné pour guide à un autre enfant , n'était lui-même supérieur que dans un peu de sagesse.

La mère d'Emile , ayant entendu dire que son fils pouvait communiquer avec les esprits , désira qu'il demandât à voir un de ses petits frères ; je l'appelai sans mettre Emile en rapport avec sa mère. — Le voilà. — Comment est-il ? — Il est plus grand que moi , il est blond , les yeux bleus ; il a des petites couleurs , il est bien plus beau que moi , il a une blouse bleue et une ceinture autour du corps. — Quand est-il mort ? — Il n'en sait rien. —

De quoi est-il mort ? — Il ne le sait pas. — A quel âge est-il mort ? — A neuf ans. — Madame Rey dit que tout ce signalement est exact, à part l'âge qui ne l'est pas ; elle dit qu'Emile n'a pas connu cet enfant, ce qui l'étonne beaucoup ; pour être plus assurée de ce qu'elle vient d'entendre et de ce qu'elle doit en croire, elle désire que sa grand'mère qui est morte il y a vingt ans apparaisse, si cela est possible. — La voilà. — Donne-nous son signalement ? — Elle est bien vieille ; elle a les cheveux tout blancs, les yeux noirs, elle a un bouton sur la joue et une cicatrice près de l'œil gauche, un bonnet qui noue sous le menton, un mouchoir en *fichu* autour du cou, une robe noire ; elle n'a pas bonne mine. — Tout cela est très-exact, jusqu'à la cicatrice qui a été occasionnée par une chute sur le coin d'une cheminée ; tant qu'au côté gauche, madame Rey est obligée d'aller le demander à sa mère, et cela se trouve exact ; pour le bouton, on croit se le rappeler : mais non pas précisément. Elle avait le teint très-jaune, ce qui répond à la mauvaise mine qu'Emile lui voit ; elle portait le deuil de son mari lorsqu'elle est morte. Enfin madame Rey est confondue d'étonnement, elle s'écrie : Emile n'a pas connu ma grand'mère, qui était morte dix ans avant sa naissance, il ne m'en a entendu

parler que très-vaguement, mais il ne pourrait toujours pas connaître ce que je ne connaissais pas moi-même qui suis obligée d'aller aux renseignements, pour être assurée de ce qu'il dit. C'est très-étonnant. Demande-lui ce qu'elle fait? — Elle est très-heureuse. — Où est-elle? — Au ciel. — Avec qui? — Tous ses petits-enfants. — Combien y en a-t-il? — Elle répond, sept. Dis donc, maman, est-ce que j'ai sept petits frères de morts? — Oui, mon enfant, y compris tes petites sœurs. — Emile n'avait jamais été plus explicite ni plus clairvoyant. Madame Rey sourit de bonheur, en pensant à tout ce qu'elle vient d'entendre, et au doux espoir d'une vie de félicité, où elle pourra represser tous ses enfants sur son sein.

Je déménageai de cette maison et n'eus plus occasion de magnétiser Emile, qui aurait, par la suite, été un excellent lucide; je l'ai beaucoup regretté. Ces faibles renseignements obtenus d'un enfant de 10 ans ne sont nullement déplacés dans cet ouvrage; je pourrais les laisser commenter au lecteur qui, s'il était initié aux lois du spiritualisme, le ferait tout aussi bien que moi; mais comment ne pas ajouter réflexions sur réflexions sur des sujets qui en ont tant besoin? J'étais surpris de l'apparition de cet enfant qu'Emile avait connu

sur terre, et que Dieu donnait à ce dernier pour guide ; je ne pouvais comprendre comment un enfant, qui semblait n'en savoir pas beaucoup plus que l'autre, pouvait être son guide, quand mon digne ami Renard m'envoya les arcanes célestes du bon Swedenborg, où je lus ce qui suit de l'état des enfants dans l'autre vie, page 107, arcane 2295. « Quand les enfants sont, non dans cet état, mais dans une sphère intérieure, savoir, dans la sphère angélique, ils ne peuvent nullement être infectés par les esprits, même quoiqu'ils soient au milieu d'eux ; quelquefois aussi les enfants qui sont dans l'autre vie sont envoyés, par le Seigneur, aux enfants de la terre, quoique l'enfant, sur terre, n'en sache absolument rien. Ceux-ci en éprouvent le plus grand plaisir.

» 2296. Il m'a été aussi montré comment tout leur est insinué par des plaisirs et des charmes qui conviennent à leurs penchants ; en effet, il m'a été donné de voir des enfants vêtus avec la plus grande élégance : ils avaient autour de la poitrine des guirlandes de fleurs qui brillaient de couleurs ravissantes et célestes et, en outre, ils en avaient autour de leurs tendres bras ; il m'a aussi été donné de voir une fois des enfants, avec des vierges

chargées de leur éducation, dans un jardin paradisiaque, orné non d'arbres, mais de berceaux comme des lauriers, formant des portiques avec des allées pour conduire vers les intérieurs, etc., etc. »

Je jure que je n'avais jamais lu cet ouvrage du grand extatique, et je pense bien que mon petit lucide de dix ans ne l'avait pas lu non plus. Que l'on rapproche ce que le vénérable Suédois disait il y a un siècle et ce qu'on vient de lire de cet enfant entrant dans la vie. Si je n'avais pas eu connaissance postérieurement de ces arcanes célestes, je sens que je ne savais comment allier ce que me présentait d'étrange ce jeune guide de 11 ans ; j'ai donc bien fait de conserver ce petit journal qui, parce qu'on vient de lire, prouve que Swedenborg voyait bien, et ce dernier prouve que mon lucide était dans un bon état. L'on ne sera plus étonné de voir ce guide à cheval sur un coursier ailé, surtout si l'on continue la lecture de tout ce que Swedenborg dit à ce sujet. Les enfants jouissent, comme les grandes personnes, de la possession des objets de leur affection, et leurs connaissances spirituelles sont très-bornées comme on l'a vu par les réponses du guide d'Emile. Comment, devant de telles révélations, rester enfermé dans un égoïste matéria-

lisme, surtout quand on est à même de s'en procurer de semblables à celles que j'ai obtenues, entourées de tant de prudence et de défiance? Chacun peut les obtenir par sa pratique, qui ne lui laissera rien à désirer et le dédommagera grandement de ses études. Mettez-vous à l'œuvre vous qui m'aurez lu; ne dites pas que j'étais un halluciné; ne prononcez ce nom qu'après une entière conviction, appuyée sur l'expérience; ne dites pas non plus que j'étais un miroir dans lequel mes lucides voyaient. Vous verrez, par vous-même, que cette logique est totalement fausse, au moins vous ne pourrez pas m'accuser de manquer de bonne foi et d'impartialité; mes demandes sont telles que je les ai adressées; les réponses sont telles qu'elles m'ont été transmises; tout ce que j'ai pu recueillir, je le donne au lecteur, sans garder rien pour moi; je veux établir une vérité qui consiste dans l'existence de l'âme et de son moi, après sa séparation d'avec le corps, et je ne veux pas établir un système. Le petit guide d'Emile reconnaît un enfer; on comprend cette croyance, il ne l'a jamais vu, et j'aurais cru mentir à la vérité si j'avais passé sous silence cette révélation qui doit prendre sa place dans cet ouvrage comme les révélations contraires y ont pris la leur. Ce même

guide dit encore qu'on ne peut voir Dieu qui est une âme, etc., mais qu'on le représente au ciel par un tableau où l'on voit un homme attaché sur une croix. Que l'on consulte l'arcanes 2299 dudit ouvrage de Swedenborg sur les enfants morts dans le christianisme, et l'on verra la coïncidence de ces deux révélations. Je n'en finirais pas si je voulais arrêter les réflexions du lecteur sur tout ce qui m'a été dévoilé ; l'esprit juste saura fort bien en tirer des conséquences consolantes.

Passons à quelques révélations d'un huitième extatique, appartenant au catholicisme par conviction.

---

## HUITIÈME EXTATIQUE.

---

M<sup>me</sup> Gouget, âgée d'une quarantaine d'années, ayant entendu parler du magnétisme, se fit somnambuliser par plusieurs personnes, dont la dernière, selon ce qu'elle me dit dans ses sommeils, l'avait totalement dérangée; je connaissais cette femme pour une très-bonne personne, et je fus désolé, un jour qu'elle vint me rendre visite, de l'entendre débiter une masse de faits qui me prouvèrent qu'elle était sous une très-mauvaise influence, et que sa raison, qui déjà en souffrait, y succomberait tôt ou tard. Elle avait cessé de se faire magnétiser; mais elle sentait le besoin, pour rentrer dans son état normal, de trouver un magnétiseur qui la débarrassât de la mauvaise influence du dernier; elle me pria de lui rendre ce service. Ne me sentant pas de force d'opérer une telle cure, je lui donnai l'adresse de M. le baron Dupotet, où elle fut; il la magnétisa, la fit visiter, et reconnut qu'elle était dérangée; il ne lui refusa pas ses soins, on le sait trop bon pour en agir autrement, mais cette pauvre femme n'osa pas y retourner : on lui avait conseillé

d'aller retrouver son premier magnétiseur, ce qu'elle ne put faire, vu que ce magnétiseur ne connaissait point le magnétisme. Désolé de voir cette femme qui combattait l'influence de son mauvais magnétiseur, qui employait toute son énergique volonté à la faire revenir près de lui, pour l'exploiter à son gré, j'entrepris de l'arracher à cette obsession occulte; j'y parvins au bout de cinq séances, et remis cette malheureuse en état de penser et d'agir comme avant sa désorganisation. Je viens de donner quelques détails qui sont nécessaires aux personnes qui s'occupent de magnétisme, et qui démontrent combien on doit être scrupuleux dans le choix d'un bon magnétiseur.

La principale spécialité de cette femme était pour les vues à distances; elle voyait l'extérieur des corps avec une remarquable facilité, et décrivait très-bien les maladies. Je pourrais citer beaucoup de faits psychologiques qui ne seraient pas déplacés dans cet ouvrage, mais qui seraient une continuelle répétition; je me contenterai des suivantes :

92. M<sup>me</sup> Gouget dit recevoir des avis salutaires de son ange. — Quel est votre ange? — C'est saint Paul. — Il y a deux saints Paul, est-ce l'apôtre ou l'ermite? — C'est l'ermite.

— Comment vous apparait-il ? — C'est un respectable vieillard, il a la barbe grise et l'air majestueux. — Demandez à voir votre véritable ange ? — Le voilà. — Est-ce toujours le même ? — Oui. — Demandez-en un autre ? — J'en vois un groupe à ma droite. — Priez-en un de s'approcher de vous et de vous dire son nom ? — En voici un. — Dépeignez-le-moi ? — Il est bien vieux, bien vieux. — Qu'appellez-vous vieux ? a-t-il la figure ridée ? — Non, mais il y a bien des siècles qu'il a quitté la terre. — Les anges ont donc vécu sur terre ? — Oui. — Comment est-il ? — Il est rouge de cheveux, et a la figure très-belle. — Quelle est sa mise ? — Il a une espèce d'écharpe, comme les chasubles des prêtres, mais ce n'en est pas une ; je ne peux vous dépeindre sa forme, ça ressemble à un mantelet. Il a une gaze de couleur qui lui passe de dessus une épaule et vient nouer sur le côté opposé, sous l'autre bras ; il est jambes nues, il a des espèces de pantoufles attachées avec des cothurnes de couleur. — Désirez qu'il s'en aille, s'il n'est pas un envoyé de Dieu ? — Oh ! il ne s'en va pas ; il est un ange de lumière, et aucune puissance ne peut le chasser de près de moi. — Comment le nomme-t-on ? — Il n'a pas de nom. — Qu'il en prenne un ! — Il me dit de l'appeler l'ange du

Paradis. — Puisqu'il y a si longtemps qu'il est mort, il doit connaître le ciel, peut-il vous donner une description de ce lieu? — Oui, il va me le faire voir. — Après son extase, je lui demande : Que fait-il au ciel? — Il est heureux. — Y a-t-il des jardins, des maisons, des temples dans le ciel? — Il n'y a pas de jardins ni de maisons, mais il y a un temple où tous les anges sont rassemblés. — Un temple, c'est une maison? — Oui; il y en a encore un plus haut, qui est bien plus beau, mais dans lequel n'entre pas qui veut. — Où est placé ce temple? — Dans le troisième ciel. — Il y a donc plusieurs cieux? — Oui, il y en a trois. — Où sont ces cieux? — Bien haut, bien haut. — Y a-t-il un Enfer où l'on brûle? — Non, il n'y a qu'un Purgatoire où l'on souffre beaucoup d'être privé de la vue de Dieu, momentanément, ce qui est très-pénible. — Y brûle-t-on? — Non, on n'y a d'autre souffrance que celle que je viens de vous dire. — Y reste-t-on éternellement? — Non, Dieu est si bon qu'il vous en retire. — Sous quelle forme voit-on Dieu, dans le ciel? — Sous la forme d'un soleil brillant, impossible à décrire; ses rayons sont comme de l'or le plus pur, et si éblouissants qu'on ne peut les regarder; ils projettent de si belles couleurs, qu'on n'en voit pas de sembla-

bles sur terre. Dieu est un esprit qu'on ne peut voir que sous cette forme brillante. — Vous répond-on ces choses ou les avez-vous vues? — Mon ange me les répond, et je les ai vues dans le ciel où il m'a menée tout à l'heure. Mon Dieu que c'était beau! que c'était beau! Mon ange me dit qu'en voilà assez pour aujourd'hui.

M<sup>me</sup> Gouget, sortie de cette extase, éprouva beaucoup de difficultés à me dire ce qu'elle avait vu par le défaut d'expressions; elle est très-religieuse, et croit dans son état de veille aux dogmes de sa religion, qui ne se rapportent nullement à ce qu'elle vient de dire sur l'enfer, le purgatoire, les trois cieux, etc. Il suffit que cette femme rende hommage au Créateur, en ne le représentant pas comme un être méchant et vindicatif, pour que j'aie recueilli son témoignage avec plaisir. Son ange dit qu'il n'y a pas de jardins, etc., au ciel, parce que son affection principale étant la prière, il ne voit qu'un temple, où il s'unit au chœur des êtres qui, comme lui, chantent les louanges de Dieu. D'après tout ce qu'on a lu, on comprend que notre bonheur existe dans notre principale affection. Celui qui aime la solitude ne voudra pas être dans une ville bruyante; celui au contraire qui aime le mouvement, la diversion,

désirera une ville. C'est ainsi que chaque chose existe pour l'affection, et ce qui lui est contraire n'existe pas pour elle ; c'est dans ce genre que M<sup>me</sup> Gouget me répondit par la suite. Je tenais à prouver que dans les trois arcanes préliminaires du monde spirituel, elle était d'accord avec mes autres extatiques ; que l'âme existe après la mort de son corps, sous la forme de ce dernier ; qu'elle a souvenance de son moi.

93. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais désiré faire voir à mes lucides des membres de ma famille décédés, par une raison qu'on appréciera, celle qu'ils auraient pu me dépeindre une image gravée dans ma mémoire ; je voulus essayer M<sup>me</sup> Gouget. Je demandai ma mère par son nom de baptême et de demoiselle. Je fus très-étonné lorsque M<sup>me</sup> Gouget me dit voir une femme bien vieille. Après une description très-minutieuse, et surtout sur un signe qu'elle me dit apercevoir sur la joue gauche de cette femme, je reconnus ma grand'mère, qui était exactement comme M<sup>me</sup> Gouget me la décrivait. Cette apparition non demandée, et à laquelle j'étais loin de m'attendre, était due à la ressemblance des noms de ma mère et de ma grand'mère ; j'aurais dû demander ma mère sous son nom de femme. Une pareille erreur m'était déjà ar-

rivée avec Adèle, où la ressemblance des noms fit se présenter plusieurs membres de la même famille. Pour m'assurer si M<sup>me</sup> Gouget voyait bien ma grand'mère, je lui fis adresser des questions, dont les réponses levèrent tous mes doutes à cet égard. Ma mère apparut en même temps, le portrait qu'elle m'en fit était très-vrai.

M<sup>me</sup> Gouget m'offrit encore une spécialité que n'ont pas au même degré tous les somnambules. Je la mis en rapport avec Adèle, et je désirai qu'elle vit cette dernière à l'époque où elle fit une cruelle maladie, il y a vingt ans de cela; elle entra dans des détails à ce sujet qui durèrent une demi-heure; elle dépeignit avec minutie les lieux, meubles, personnages, paroles dites alors, jusqu'aux fleurs et légumes du jardin, qui certes n'existent plus, ainsi que la multitude d'objets qu'elle vit; elle raconta à Adèle jusqu'à ses moindres habitudes du jeune âge, choses futiles, qu'aucun être humain ne se donnerait la peine d'écrire pour s'en souvenir. Nous restâmes des plus surpris par la netteté de ces détails (1). Adèle, qui n'a cette

(1) Je vous vois couchée, dit-elle, dans un lit à rideaux bleus qui est dans une chambre où il y a deux portes. Une grande armoire est au pied de votre lit. Voilà une grande cheminée dans laquelle il y a de forts chenets. Il y a une es-

**spécialité que par révélation, dans une consultation que lui demanda à son tour M<sup>me</sup> Gouget,**

pèce de petit pot blanc devant le feu dans lequel chauffe votre tisane ; c'est votre mère que je vois qui veut seule vous la donner et vous soigner. Je l'entends qui vous donne des consolations ; elle vous défend aussi de ne pas vous gratter à la figure, qui est le principal siège où s'est porté votre mal ; vos yeux en sont couverts, vous êtes aveugle quelque temps ! Que de soins cette bonne mère vous donne ! elle passe des nuits près de vous et veut que personne ne la remplace. Je vois sous le lit une paire de sabots fins. Voilà sur la cheminée une glace antique dont l'encadrement est tout doré. Il y a aussi une espèce de petit bureau près d'une porte ; on sort par là pour entrer dans une autre pièce ; on descend par là dans un jardin. Tiens, je vous vois y cueillir des roses et les cacher dans votre estomac, puis grapiller quelques fruits en regardant si l'on ne vous aperçoit pas. C'est surtout quand vous alliez cueillir du beau cerfeuil, que je vois là près du mur, sous un abricotier. Tiens, voilà une cabane à lapins dans le bout qui n'est pas mal garnie ; il y en a des gros, des petits ; elle a une petite porte grillée en fil de fer, une grosse pierre la tient fermée. Je vois votre mère qui arrache de belles carottes avec un piquet en bois ; elle paraît contente, elle aime bien les belles carottes. Voilà des fleurs, de la salade dans cette allée ; il y a des fleurs jaunes. Tiens, par où va-t-on par là ? c'est une écurie. Voilà une belle vigne le long du mur ! etc., etc. Adèle se rappelle, au fur et mesure que M<sup>me</sup> Gouget les lui décrit, ces détails très-exacts : lorsque cette dame est dans le jardin, Adèle croit à chaque instant qu'elle va lui dire qu'elle y voit un puits ; mais tout en passant auprès elle ne l'aperçoit pas, ce qui fait dire à Adèle : « Si elle voit tout cela dans ma pensée, puisque je pense, et veux lui faire voir ce puits, pourquoi ne le voit-elle pas ? »

prit sa revanche, en disant à cette dernière des particularités très-cachées de sa vie, que celle-

Cette communication n'est plus une simple vision de choses et objets existants, puisque tout cela a disparu depuis bien des années. M<sup>me</sup> Gouget entend les paroles, voit les gestes comme si cette scène était pleine de vie. Quand on voudrait admettre à tout prix que ces choses étaient gravées dans la mémoire d'Adèle, ce qui est très-vrai, il n'en resterait pas moins à expliquer comment une telle gravure est pleine d'activité en tout temps ! Qui la fait agir ? et quel emplacement tient-elle ? On croit par ce mot : elle voit dans la pensée ! avoir tout dit. Je trouve au contraire qu'on agrandit la difficulté de répondre. S'il est possible au lucide de voir dans la mémoire des faits tels que je viens d'en décrire un, et l'histoire du magnétisme en fournit de non moins incroyables, il lui est donc possible d'y retrouver tout ce que l'homme a pu voir, entendre, dire ou faire toute sa vie. Des faits partiels peuvent être gravés dans cette mémoire non pas une fois, mais des milliers de fois ; et cette impression de la plus petite scène de notre vie offre au lucide assez d'espace pour y découvrir un ciel, une terre, des lieux dans lesquels il se promène à son aise. Quel est donc l'espace que peut remplir une âme ? en comparaison de celui que doivent tenir ces images dans notre mémoire ! Répondez, princes de la science ? c'est un spiritua-  
liste qui vous adresse cette question et vous condamne au ridicule dont vous le couvrez si vous ne pouvez la résoudre. Je vous le répète, sachez que le lucide voit dans votre pensée *ce que vous ne pensez plus, mais ce que vous avez pensé ; ce que vous ne voyez plus, mais ce que vous avez vu ; ce que vous n'entendez plus, mais ce que vous avez entendu*. Ainsi les secrets serments que vous avez faits à la jeune fille que vous avez trompée ! déshonorée ! abandonnée ! il les voit, et vous les dira ; il voit aussi les larmes que vous avez fait répandre, il vous entend chanter la romance qui captivait son cœur et

ci eut beaucoup de peine à se rappeler. Jamais je n'avais obtenu une séance plus curieuse ;

que vous avez oubliée, ainsi que la victime dont l'image ne vous a pas quitté ; vous la posséderez encore dans l'éternité ! Elle fait partie de vous, vous ne pouvez l'en détacher ; tout est présent et plein de vie aux yeux du lucide. Quand les corps qui ont exécuté ces actions sont rongés par les vers, il les voit agir, les entend parler, parle avec eux, se promène dans les lieux qui ne sont plus ; il trouve de ces tableaux, de ces scènes dans le domaine de votre mémoire autant qu'il s'en peut passer dans l'univers ! Entendez-vous, l'univers ! vous êtes donc un univers, répondez ? Non, puisque l'univers est un composé d'une multitude d'unités, et qu'au contraire ces unités, ces lieux, ces scènes peuvent exister chez vous des milliers de fois ! Vous êtes donc un millier d'univers ? vous êtes plus encore ! Eh bien ! si vous ne pouvez répondre à cette question, étudiez cette âme, chef-d'œuvre de la création ! vous lui accorderez bien un peu d'immortalité, puisque les plus infâmes actions en ont ! Dites qu'à défaut de mieux, vous étudierez les révélations que M. Swedenborg m'a faites au sujet de la nature des pensées, qui sont des êtres vivants, engendrant, s'immortalisant comme nous. Systèmes des corpuscules, des émanations, des images, pressentis, démontrés sous une multitude de faces depuis Pythagore à saint Martin, depuis M. Delachambre, dans son traité du système de l'âme (1), aux savantes propositions du docteur Gall, par ses protubérances, progressant, débordant et troublant les autres localités ; cet assemblage d'atomes ne peut agir sans vie ! le mot atome emporte avec lui une forme quelconque ! le mot vie emporte aussi un moi. Ainsi quelles formes donnerez-vous aux pensées du docteur Gall ? Quelle vie donnerez-vous à cet atome, si ce n'est la forme de la

(1) Voyez encore le *Journal du Magnétisme*, 1<sup>er</sup> vol., pag. 160, art. Théories ; par M. J. P. Meade, n<sup>o</sup> 10, rue d'Antin.

l'amour-propre s'en mêlait, sans tourner à la jalousie, et j'obtins la certitude, comme je l'ai dit avec intention, que si les moindres pensées et actions sont réservées avec un tel soin dans le domaine de la mémoire, et survivent à l'anéantissement du corps, pourquoi l'âme qui a élaboré ces pensées serait-elle seule détruite, ou n'aurait-elle pas souvenance de son moi, de

chose même ? si ce n'est un moi qui s'unit à un autre moi. Cet atome, tout minime qu'il est, se meut, dans un but qui sort d'une volonté ; voyez où nous arrivons, car il n'y a rien de mort dans la nature ; tout y est donc vivant d'une vie divisée à l'infini. Partant des formes à l'infini, nous voyons que les pensées et les actions humaines ne sont pas perdues pour le lucide, qu'elles sont bien agissantes ; en un mot, des images vivantes ; les sons, le chant vibrent à son oreille ! Pensez-vous un son ? qui nous paraît avoir entré en vibration matériellement voilà vingt ans et plus, touche avec la même force et harmonie l'ouïe du lucide ; il résonnera ainsi toute l'éternité, et cette impression d'actions, d'images ne s'effacera jamais ! elle agira toujours ; car il n'y a pas une particule de la création matérielle et spirituelle en repos, nous ne pouvons donc pas priver ces actions, ces sons, ces pensées, ces images enfin, d'une vie non généralisée, confondue dans le torrent de l'existence universelle, mais individualisée, ayant une forme qui leur est propre, puisque le lucide les retrouve en tout temps ; elles sont donc spirituellement, comme nous l'ont dit le guide de Binet, MM. Mallet, Swedenborg, indestructibles, inaltérables, éternelles ! Tout étrange que paraisse cette révélation, il ne faut qu'y réfléchir pour l'admettre ; il en est de même pour l'expliquer ; je tâcherai de le faire dans un ouvrage qui fera suite à celui-ci.

son individualité, puisque tout ce qui a constitué cette individualité n'est nullement dispersé dans le domaine de l'univers ! bien au contraire semble y faire un faisceau plus compacte et bien mieux appréciable que dans la vie matérielle.

Je dois une dernière observation sur la manière dont on a vu dans le commencement de la séance de M<sup>me</sup> Gouget que je voulais éloigner ce saint Paul, dans lequel j'avais peu de confiance ; je désirais apprécier une dernière fois le pouvoir de la volonté du magnétiseur sur le magnétisé, et reconnaître jusqu'où l'influence du premier pouvait s'étendre. J'acquis la certitude, comme tout le monde l'aura dans ce genre de recherches, que ce prétendu pouvoir de la volonté perdait tout son empire dans les expériences spirituelles, car j'ai soutenu maintes fois à mes lucides des croyances qu'ils n'ont pu anéantir chez moi ; je les ai horriblement contrariés, fatigués par des raisonnements captieux, et je n'ai jamais pu obtenir leur assentiment sur des idées qui n'étaient pas les leurs. Aucun n'a voulu admettre le non libre arbitre ; aucun n'a représenté Dieu autrement que par un soleil brillant ; aucun n'a voulu de l'enfer des catholiques ; aucun n'a voulu du Christ (1)

(1) Il me fut dit : Qu'on ne confonde pas le Père avec le Fils, comme font les chrétiens. Le seul créateur de l'univers n'est

pour le vrai et seul Dieu du ciel, les esprits chrétiens et autres ont été tous d'accord sur ce sujet; aucun n'a voulu du ciel des chrétiens, ou la complète béatitude d'une âme sans forme, ce souffle qu'on ne peut comprendre sans une figure quelconque; tous, au contraire, ont reconnu à l'âme la forme humaine, et le ciel un lieu où il y a des usages comme sur terre, où tous les hommes sont appelés à jouir d'un bonheur que leurs maux leur ont mérité sur ce globe; ils ont tous été d'accord pour soutenir leur thèse du libre arbitre, en reconnaissant des

jamais descendu sur terre, se faire crucifier par les hommes; le Christ était fils de Dieu comme nous tous; il a rempli une mission spéciale et est rentré dans le sein de l'Eternel comme nous y rentrerons tous un jour! Quand j'ai fait observer que les chrétiens assurent qu'il n'y a pas de salut hors la croyance à la divinité du Christ, il m'a été répondu: Le ciel est ouvert, sans aucune distinction de sectes, à tous ceux qui croient en l'existence de Dieu, le servent avec amour et respect; le ciel n'est qu'un assemblage d'une infinité de sociétés qui chacune représentent des croyances et des usages qui leur sont propres, chaque société ne peut admettre dans son sein que des êtres de leur croyance, et c'est ainsi que le ciel ou le sein de ces sociétés sont fermés aux croyances qui leur sont contraires, et toutes ont le droit de dire, hors Moïse, le Christ, Mahomet, Luther, Calvin, etc., etc., il n'y a pas de salut; c'est-à-dire vous ne serez pas admis dans notre ciel, dans notre société, la société qu'a fondée tel ou tel homme, parce que vos croyances ne s'accorderaient pas avec elle; vous y seriez malheureux et troubleriez les autres.

lieux d'épuration, où l'on souffre de la privation de la vue de Dieu un temps plus ou moins long; mais aucun n'a reconnu un Dieu vengeur, courroucé et vindicatif; tous ont fait Dieu digne d'être aimé, adoré, respecté, admiré. Et c'est parce que je dois, non pour relever la bonté de Dieu, qui ne peut être relevée par la bouche d'un faible mortel, et qui n'a besoin pour avocat que ses actes bienfaisants, c'est pour combattre, dis-je, les erreurs qui ont été débitées par toutes les sectes jusqu'à ce jour, dans le but de moraliser les hommes, et dont les maximes offensent Dieu, que j'ai écrit avec franchise tout ce qui m'a été dit par mes lucides, et pour rendre en même temps hommage à la justice divine, de laquelle on ne peut plus douter, maintenant que nous connaissons le but de notre existence matérielle. Par les révélations qui nous ont été faites à ce sujet, Dieu n'est pour rien dans nos maux, il est pour tout dans notre bonheur.

---

## APPENDICE.

---

M. Renard déjà cité, sachant que je me disposais à proposer en souscription le présent ouvrage, dans un voyage qu'il fit à Paris, eut le désir de poser de nouvelles questions à Adèle pour juger une seconde fois de la bonté de ses perceptions, et en même temps remercier cette excellente lucide d'une prévision qu'elle avait eue à son égard, prévision qui s'était réalisée, et dont voici les détails.

Dans une des dernières séances que nous avions obtenues du vénérable Swedenborg, M. Renard m'avait prié de lui soumettre quelques questions auxquelles il fut répondu selon son désir; mais à une qui lui était adressée au sujet de la compagne même de M. Swedenborg, pour connaître s'il en avait une et s'il pourrait nous l'adresser, il nous fut répondu : Elle va se présenter de ma part. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je demandai à Adèle quelques renseignements sur son signalement, de l'entendre me dire : Mais c'est la compagne future de M. Renard qui me parle du moment. Comment cela, repris-je? C'était celle de

M. Swedenborg que M. Renard demandait. — Ma foi, j'ai fait erreur sans le vouloir, reprit-elle, j'adressais à M. Swedenborg des questions de la part de M. Renard : Je lui ai dit qu'il voudrait bien connaître sa compagne. M. Swedenborg a compris comme moi que c'était celle de M. Renard que ce monsieur demandait, et voilà ce qui a occasionné ce qui-proquo. — Enfin, repris-je, donne-moi le signalement de cette personne. — C'est une jolie brune, l'air très-doux, des traits d'une régularité parfaite, de beaux yeux noirs, couleurs fraîches, bouche petite et rose, menton rond ayant un petit trou (ou fossette); elle n'est pas très-grande, elle a une robe blanche et une couronne de roses blanches sur la tête. Fais attention qu'elle m'apparaît non comme elle était sur terre, mais comme elle est au spirituel. — Demande-lui comment on la nommait? — Juliette Pichot. — Où est-elle née? — A Aurillac, en Auvergne. — Où est-elle morte? — Chez une vieille tante qu'elle avait à Frénay. — Quel âge avait-elle? — Quarante-sept ans. — Depuis combien de temps est-elle morte? — Elle n'en sait rien. — M. Renard la connaissait-il sur terre? — Il l'a connue dans une auberge où il venait quelquefois prendre ses repas, dans une petite ville près du Mans, et

où elle était domestique. — Comment nommait-on cette auberge? — Le soleil d'or. — Quel âge avait-elle à cette époque? — Environ seize ans. — M. Renard lui a-t-il fait la cour? — Non, il ne lui a jamais rien dit à ce sujet. — Comment pourra-t-il se souvenir d'elle? voilà bien longtemps qu'il a quitté ce pays. — Elle lui apparaîtra dans un songe et il se ressouviendra d'elle. — Elle est donc la compagne qui lui est destinée par Dieu? — Oui, elle me dit qu'il la rejoindra bientôt (1). — A-t-elle quelque chose de particulier à lui faire connaître? — Non, *elle lui apparaîtra dans un songe et le réveillera pour qu'il se souvienne d'elle.*

J'envoyai à mon ami tous ces détails qui, on doit le penser, le surprisent beaucoup; il ne se rappelait en aucune manière cette jeune fille; il avait, à la vérité, habité le Mans et voyagé dans toutes les petites villes qui en dépendent, avait nécessairement pris ses repas dans plusieurs auberges; mais une trentaine

(1) Quand on demande une date aux esprits, ils répondent tous : Ce sera bientôt; il ne faut pas donner à ce mot l'acception spirituellement que nous lui donnons matériellement. Là où les heures et le temps ne se comptent pas, les moments paraissent courts; une heure est un siècle pour l'heureuse attente, et une heure est une seconde pour l'attente contraire!

d'années avaient effacé tous ses souvenirs à cet égard. Je cherchai, dans plusieurs séances postérieures, à obtenir des dates et des lieux plus précis : ce fut toujours la même réponse : Que voulez-vous que je m'occupe de cette terre où j'ai été si malheureuse ? de cette condition dans laquelle j'ai tant souffert, et des lieux nombreux où j'ai servi ? Nous ne tarderons pas à être rejoints, alors nous ne nous occuperons plus de la terre ! Je laissai toute recherche de côté, à cet égard, et n'y pensais plus, quand un jour je reçus de mon ami une lettre conçue en ces termes : « Je ne puis résister, mon ami, au désir de vous faire l'analyse d'un songe extatique où j'ai vu Juliette ; je me trouvais dans une grande auberge ; je demandai à manger, on me servit. J'avais pour vis-à-vis un homme avec qui je liai connaissance. Lorsqu'il fut sur son départ, je fus le reconduire jusqu'à la rue ; il ne fut pas sitôt parti qu'une fille de service que j'avais vue aller et venir vint à moi immédiatement en me disant : Je vais aussi partir. Je parlai à cette fille et m'approchai d'elle pour lui conseiller de ne pas s'en aller ; je la pris honnêtement par la taille pour la retenir, elle se retourna en me fixant ; sa figure était celle d'une brune pâle un peu malade et exprimait la souffrance, mais

ayant le regard très-doux. Je fus très-ému, et mon cœur me disait de lui donner le baiser d'adieu, mais il y avait tant de passants que je n'osai ; en même temps elle se dégagea de mon étreinte, elle se pencha vers moi me disant : *M. Cahagnet, votre ami, vous a dit qu'un ange vous attendait au monde spirituel !!* puis prenant son élan je la perdis de vue. Ces dernières paroles me frappèrent, je me réveillai de suite. Les songes sont de vraies excursions au monde spirituel ; ainsi, ce que votre lucide avait prédit est arrivé. Ne croyez pas que ce soit la pensée de cette révélation qui m'ait influencé, voilà longtemps que je n'y pensais plus, puisque cette fille, que je pense être Juliette, fut obligée de me rappeler ce que votre lucide avait dit, et cela par une phrase laconique. L'effet du songe fini, je me réveillai de suite. Les savants modernes n'ont jamais pu expliquer la cause des songes, etc., etc. » Voilà de ces preuves qui n'entrent pas dans le cadre de nos exigences matérielles, mais qui les débordent. Qu'a voulu Juliette dans cette circonstance ? sans doute représenter à M. Renard l'auberge où elle l'avait connu. Qu'a fait M. Renard ? il n'a pu reconnaître un lieu et une fille de service qui lui a servi quelques repas ; elle aura pu être impressionnée par le physique de M. Renard,

quand ce dernier n'aura probablement fait aucune attention à elle. Juliette, dans ce songe, le replace dans les mêmes conditions où il était il y a trente ans ; voyant qu'il ne saisit pas ces images et que ses souvenirs restent muets, elle lui dit : *M. Cahagnet, votre ami, vous a dit qu'un ange vous attendait au monde spirituel*, et elle disparaît après l'avoir réveillé ! Mon ami fut tellement impressionné par cette apparition, qui avait été prédite par Adèle, mais qui pouvait se résoudre à une simple vision sans aucun entourage, qu'à son voyage à Paris il nous en marqua toute sa joie et se dit plus convaincu par ce songe que par tout ce qu'il aurait pu voir dans toute autre circonstance.

94. M. Renard demande Juliette : elle lui dit qu'elle lui a suggéré ce songe dans le but de se faire reconnaître ; qu'elle est souvent près de lui, parlant à son esprit, mais qu'il ne peut s'apercevoir matériellement de sa présence ; elle lui assure qu'elle fera son possible pour qu'il la revoie plus tard.

Nous demandons M. Swedenborg ? — Le voilà. — M. Renard désire lui adresser quelques questions. — Qu'il parle. — Les esprits sont-ils sensibles au sommeil ? — Dort qui

veut; le sommeil n'est pas un besoin pour l'esprit; s'il s'y livre ce n'est que par plaisir; c'est le contraire pour le corps matériel; ce dernier a besoin de repos pendant qu'il y est livré; l'âme qui ne dort jamais profite de ce calme pour distribuer et connaître ses actions, les case, les prépare pour le jour qui suit ce repos; l'âme peut dormir, mais jamais elle ne le fait; les esprits vitaux seuls qui l'entourent se livrent au repos.

Vous avez dit à M. Cahagnet que l'astre qui éclaire notre globe matériel éclairait tout l'univers, comment cela se peut-il? — Je vous ai dit au contraire que ce n'était qu'un rayon du soleil divin qui éclairait votre système planétaire; il y a de même des milliers d'autres rayons, partant du même soleil divin, qui éclairent tous les autres systèmes. — Les rayons de cet astre, qui éclaire notre terre, sont-ils, comme tous les autres objets spirituels, recouverts d'une substance matérielle? — Oui, plus ils sont près du centre d'où ils sont émanés, plus ils sont purs. — Les peuples qui adorent cet astre, doivent en ce cas être plus dans le vrai? — Toutes les religions qui adorent Dieu, n'importe sous quelle forme, lui sont aussi agréables l'une que l'autre. — Les objets qui se trouvent autour, et pour l'usage des esprits,

suivant les pensées de leur affection, étaient-ils créés avant les pensées de cette affection, ou ne le sont-ils qu'au moment même de cette pensée? — Tout ce que l'homme voit et possède est en lui et hors lui, c'est le fruit de ses pensées qui ont été créées par Dieu; l'homme ne crée rien, il désire, voit et possède l'objet de ce désir. — Mais peut-il perfectionner l'objet qu'il voit comme il fait sur terre, en taillant la pierre, polissant le bois et les métaux? — Il peut faire ce qu'il veut, puisqu'il y a des usages; il vit au spirituel comme sur terre; il construit avec des matériaux, si tel est son plaisir; si, au contraire, il désire les objets tout construits, il les possède à l'instant.

95. M. Renard désire qu'Adèle demande son père. — Le voilà. — Donnez-moi son signalement, s'il vous plaît? — (M. Renard n'était pas en rapport avec Adèle). Il me paraît plus grand que vous, dit-elle, et plus gros; il est brun, yeux petits, nez gros, bonne mine; il a une veste grise avec des poches derrière et une sur le côté, dans laquelle il met des paperasses; il a un gilet qui descend très-bas, ayant deux poches; il a des guêtres bleuâtres, je lui vois un bâton à la main. — M. Renard dit que ce signalement est très-exact, et prie Adèle d'a-

dresser ces demandes à monsieur son père : Etes-vous réuni à ma mère, votre première femme? — Oui, la voilà, répond-il en montrant le lointain à Adèle. — L'aimiez-vous mieux que votre deuxième femme? — Oui, car ma deuxième ne m'a pas rendu heureux. — Etes-vous heureux où vous êtes? — Oui, je n'ai rien à désirer. — Adèle dit que ce monsieur a la parole aisée et l'air gai : cela est exact. Ce que nous trouvons de très-remarquable dans cette apparition, c'est ce bâton dont le secours lui était devenu nécessaire, à la suite de chutes dans lesquelles il avait eu les deux jambes cassées.

M. Renard n'avait pas besoin de cette nouvelle apparition pour croire à l'existence de son père ; il voulait juger par lui-même une seconde fois de la précieuse lucidité d'Adèle, qui, loin de faiblir, va plutôt en augmentant.

Nous demandons de nouveau M. Swedenborg, auquel nous adressons les questions suivantes : — Si nous existions sur un autre globe avant d'apparaître sur terre, nous devons être aussi âgés les uns que les autres? — Certainement. — Si nous sommes du même âge, l'un ne peut pas être l'enfant de l'autre? — Non, spirituellement, ce n'est que matériellement

que cela se fait par nécessité. — Si nous sommes égaux en âge, nous devons être égaux en corpulence? — Oui, dans le monde spirituel tout le monde y paraît à peu près de la même corpulence et du même âge; s'il y a des différences, elles n'existent que dans les affections humaines. — Si nous sommes aussi âgés, aussi grands les uns que les autres, il ne peut y avoir d'enfants? — Il n'y a des enfants que pour ceux qui désirent en voir; mais les enfants entre eux se voient aussi grands que les hommes. — S'il en est ainsi pour l'égalité des âges et des formes, il devrait en être de même pour l'intelligence? Quand un enfant meurt tel, sur notre globe, il doit retrouver de suite tout son savoir qui doit être égal aux autres? — Non, s'il en était ainsi, ce ne serait plus une vie de progression. Ce qui fait le bonheur des esprits, c'est d'apprendre; les esprits apparaissent sur terre pour y dessiner leurs affections, qui multiplient à l'infini. Celui qui est mort enfant ne sait pas ce que sait celui qui a beaucoup vu et beaucoup désiré. Ce que tous les esprits savent également, c'est qu'ils ont tous vécu sur terre, et sur un globe antérieur; ils connaissent tous le langage du ciel; mais chacun s'entraide à développer son intelligence, ce qui est bien plus prompt que sur terre, mais qui n'en

laisse pas moins une différence très-grande entre les connaissances de chacun ; il n'y a que les enfants morts au-dessous de trois ans qui, par l'effet de la pensée divine, restent ou paraissent rester dans cet état d'innocence duquel ils ne voudraient pas changer. — Je ne comprends pas comment un fœtus de quinze jours aura pu connaître les souffrances terrestres pour lesquelles il était utile, dites-vous, qu'il naquît ; pourriez-vous mieux me faire comprendre cet arcane ? — Je vous ai déjà expliqué que les hommes restaient sur terre un temps proportionné au désir qu'ils avaient de changer de position ; que les enfants morts tels avaient moins désiré d'apparaître sur cette terre que les autres, ce qui fait que Dieu, qui ne peut commettre d'injustice, les y laisse un temps calculé par lui nécessaire à les instruire de la fausse position qu'on y ressent. Ne croyez pas qu'un fœtus qui n'a pas vu la lumière de votre terre n'ait pas souffert un temps assez long pour lui prouver qu'il était, et va être heureux. Quoique dans le sein de sa mère, il souffre plus que vous ne pensez ; c'est pour lui une prison comparable aux vôtres, dans lesquelles, si vous y passiez quinze jours, vous souffririez autant et plus peut-être qu'un homme qui se fait un jeu d'y passer quelques

années : la dernière douleur est toujours celle qui nous impressionne le plus et qui fait oublier les autres. Ainsi cet emprisonnement nécessaire de cet enfant dans le corps de sa mère pendant quelque temps est tout aussi pénible pour lui que de longues années d'existence terrestre pour d'autres : tout est pour le mieux et pour le plus juste, croyez-le bien. — Cependant si cette fausse apparition terrestre suffit pour connaître les sensations pénibles, nécessaires à notre existence future, je ne vois pas pourquoi je végéterais tant d'années sur terre, quand j'aurais pu subir la même transformation que cet enfant ? — S'il en était ainsi, la terre ne serait pas habitée ; vous ne pouvez comprendre les sages lois de l'infini, c'est ce qui vous fait parler de cette manière. Une uniformité telle que vous l'entendez serait le repos absolu, ce serait le néant, et il n'y a pas de repos ni de néant ; la variété des formes, des existences, vous assure une éternité de félicité. Adèle est fatiguée et ne veut plus continuer. Je lui adresse cette dernière question : — Si tous les esprits sont égaux en âge, le nom de frères leur convient mieux que ceux de pères, de mères et d'enfants ? — Oui ; mais ces noms n'en existent pas moins pour ceux qui les affectionnent.

96. Il y a longtemps que j'ai envie de te demander si la langue que vous parlez entre esprits a des sons comme nos langues de la terre? — Sur terre, j'adresse aux esprits les questions que tu leur soumetts en français, et ils me répondent dans cette langue; mais dans le ciel, je ne parle pas cette langue; on sait, on sent, cela pénètre d'un cœur à l'autre, sans le secours de la parole. — Si, par exemple, je te mettais en rapport avec un étranger décédé, dont la langue te serait inconnue, et que lui de même ne connaîtrait pas la tienne, comment ferais-tu pour lui transmettre mes questions, et lui pour y répondre? — Si tes questions étaient en français, elles seraient bien comprises par l'esprit étranger, car les esprits décédés comprennent toutes les langues; mais si, au contraire, les questions m'étaient adressées en langue étrangère, je n'en connaîtrais pas le sens, je les transmettrais mal, comme je l'ai fait envers M. Lauriot; il en résulterait des erreurs. Je n'aime pas ces genres de communications. — On dit qu'il y a des lucides qui parlent des langues qu'ils n'ont pas apprises? — On ne peut parler une langue qui nous est inconnue. Ces lucides ont le goût de ces genres d'expériences; pour y réussir, ils disposent de la faculté qu'ils ont, comme les esprits dégagés

de la matière, de comprendre les pensées. Je ne me chargerais pas de parler une autre langue que la mienne, parce que je suis assurée que si je comprends bien les questions qu'on m'adresse, l'esprit auquel je les soumettrai aura plus de facilité à les comprendre aussi et d'y répondre. — Alors, pour parler à un esprit étranger, tu voudrais qu'on te posât les questions en français? — Oui. — Mais comment ferais-tu pour les lui transmettre? — Puisque je viens de te dire que les esprits comprennent et peuvent parler toutes les langues, ils ont aussi la faculté de lire dans ma pensée, et de répondre à la question posée, bien entendu si je la comprends moi-même. Voilà, comme je te l'ai déjà dit, ce qui peut faire commettre des erreurs, auxquelles je suis exposée comme tous les lucides; une pensée ou question mal comprise, mal rendue de part et d'autre, peut tout gâter. — Demande M. Swedenborg? — Le voilà. — Tous les objets matériels ont une représentation spirituelle, vous m'avez dit? — Oui. — De cette manière, si les esprits le désiraient, ils verraient et assisteraient à toutes nos actions? — Oui, ils le peuvent, mais ne le font pas. — Ils peuvent également s'ils ont affectionné une partie de la terre, cette chambre par exemple, l'habiter si c'est leur désir, et être, par conséquent, près de

nous sans que nous puissions nous en douter ? — Ils peuvent tout ce qui leur plaît. — Je prie M. Swedenborg de me répondre à des demandes d'un autre genre ? — Parle. — Peut-il m'expliquer comment un lucide peut voir dans son œil si ce dernier est malade ? — C'est l'œil spirituel qui sort du matériel et le visite. — Il y a des cataleptiques qui voient par le creux de l'estomac ou toute autre partie du corps, comment cela se fait-il ? — Cela se fait parce que l'âme n'est plus esclave des organes comme dans le corps matériel ; elle peut transporter le sens de sa vue spirituelle où bon lui semble, surtout dans les conditions que tu viens d'exposer. — Alors l'âme n'aurait donc pas un corps, en tout semblable au corps matériel pour la reproduction de tous ses organes, si elle peut les transposer d'un point à l'autre, l'œil sous son pied par exemple ? — L'âme ne les transpose pas pour cela, elle peut voir où bon lui semble, puisqu'il n'y a aucun obstacle pour elle ; si elle peut voir à une profondeur de cent pieds sous terre un filet d'eau ou une mine quelconque qui s'y trouve, elle peut bien voir sous son pied matériel. L'âme peut voir où elle veut, peut être où bon lui semble, être en tout et partout, être tout et rien ; l'âme ne tient pas de place matérielle, n'est sujette à aucune dé-

térioration, est inaltérable et incompréhensible. Si tu veux t'arrêter à des comparaisons de volumes, de grandeur, d'espace et de temps, tu ne comprendras jamais les lois spirituelles ; sache que l'âme peut être dans le point le plus minime de la création matérielle sans l'emplir, et peut emplir l'univers par ses rapports avec lui.

M. Renard, d'une loyauté à toute épreuve, charmé des résultats que j'avais obtenus, désirant les proclamer à l'occasion, et voulant les appuyer de tout le poids de la vérité dont il est un des plus fervents disciples, désirait depuis longtemps se procurer le portrait du vénérable Swedenborg, pour comparer le signalement qu'Adèle nous en avait donné avec l'image de ce grand homme ; il s'adressa, à cet effet, à la société des disciples de la nouvelle Jérusalem, pour acheter la gravure qui le représente si fidèlement, dit-on. A peine l'eut-il en sa possession, qu'il me l'adressa ; je la communiquai à Adèle, dans son état de veille, pour qu'elle puisse la comparer avec l'original dans son état somnambulique. Je lui posai les questions suivantes : — Que penses-tu de cette gravure que je t'ai montrée dans ton état de veille ? — Elle est exactement la ressemblance

de M. Swedenborg, c'est bien lui ; mais il me semble un peu plus âgé, quoique, dans l'état spirituel dans lequel il m'apparaît, il soit infiniment plus beau que sur cette gravure ; selon la lumière qui nous éclaire, le visage est plus ou moins jeune et frais. — Tu m'as dit, dans le temps, qu'il portait un habit dont les revers étaient d'une autre couleur ; il n'est pas possible de les distinguer sur cette gravure, voudrais-tu me décrire ces couleurs ? — Il m'apparaît portant un habit de la forme que je t'ai décrite dans le temps, semblable à celui de la gravure, avec des gros boutons ; il est de couleur marron, les revers du devant sont verts, ainsi que les parements des manches ; il a une culotte courte d'un gros bleu, des boucles aux jarrets et sur ses souliers ; c'est un homme fort ; sa physionomie m'en impose toujours, quoiqu'elle n'ait rien de dur ni de méchant, mais elle est grave et respectable. — Lui vois-tu les cheveux poudrés ? — Non, ils sont frisés comme je te l'avais dit, et comme le représente la gravure, ils sont bruns et il en a beaucoup ; il a les sourcils bien fournis, enfin je t'avais dit tout cela. — Penses-tu que cette mise soit celle de l'emploi qu'il avait à l'académie de Suède ? — Non, je le lui ai demandé dans le temps, il m'a répondu que je le voyais

dans sa mise ordinaire, qu'il la préférerait à toute marque de distinction.

Ces nouveaux renseignements ne m'étaient nullement nécessaires; les révélations qu'il m'avait faites par l'intermédiaire d'Adèle, qui cadrent si bien avec ses ouvrages que je n'avais pas lus alors, comme je l'ai déjà dit, avaient suffi pour que je ne croie pas à la présence d'un esprit trompeur; les sentiments religieux dont sont empreints tous ses renseignements ne sont pas d'un esprit des ténèbres, et, un tel esprit eût-il pu fouiller dans la mémoire de ce grand homme au point de me reproduire ce qu'on a lu, avec autant de vérité, il en aurait fait de même pour la mise et pour la couleur des habits, l'un ne lui étant pas plus impossible que l'autre; mais cette supposition anéantirait la croyance qu'on a, en théologie, que les esprits inférieurs ne peuvent influencer ni dérober les pensées d'un esprit supérieur. Je n'ajoute cette réflexion que pour quelques consciences timorées qui voient le diable partout et en tout; je suis loin de l'adresser aux gens dont l'esprit est dégagé de ces puériles craintes. J'ai été aussi loin que possible pour dépeindre et reconnaître un homme que je n'ai jamais vu; assurément, je ne peux en faire plus; que ceux qui seront à

même de pouvoir confronter la couleur des cheveux et des vêtements, le fassent ; je leur en saurai gré, vu qu'il ne me sera jamais possible de le faire moi-même, je le pense.

Je ne conseille à personne de chercher à obtenir une autre définition de l'âme que celle qu'on vient de lire ; ce serait fatiguer inutilement un lucide. Nous ne pourrons jamais expliquer la nature première ni les propriétés de l'âme et des pensées par nos solutions matérielles ; il en est de même pour les lois qui régissent le monde spirituel ; nos mais, nos si, nos pourquoi sont inutiles à poser aux esprits ; écoutons-les, assemblons ce que nous voyons et ce que nous entendons, comparons, jugeons, et ne prononçons jamais en dernier ressort, car notre jugement sera toujours frappé d'appel.

Que l'on se pénétre surtout qu'en questionnant un esprit on n'est pas *le maître*, mais bien *l'élève* ; si un esprit inférieur vous jette dans de trop grandes erreurs, ne vous adressez plus à lui, mais *ne le contrariez pas, ne le brutalisez pas !* Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ; vous pourriez être victime de votre fol orgueil ainsi que votre lucide.

Ces précautions sont inutiles dans les apparitions simples ; elles ne sont utiles que dans

les discussions métaphysiques que vous aurez avec eux.

Dans la question captieuse que j'ai adressée à Adèle sur la puissance dont l'esprit dispose de voir où bon lui semble, je cherche (d'après ce qu'elle assure que l'âme porte la forme du corps) à lui faire comprendre qu'elle ne peut pas avoir l'organe visuel sous ses pieds, mais bien dans sa tête, ou alors cet organe serait l'âme elle-même se transportant où elle veut. La réponse qu'elle me fait est celle qu'elle m'a déjà faite il y a deux ans et qu'on a lue dans cet ouvrage. Le corps de l'âme est d'une substance semblable à du cristal, comme tout ce qui l'entoure, et dont elle peut voir toutes les parties sans difficulté aucune; ce qui est admissible puisqu'elle a cette puissance sur la matière elle-même, ce qui prouve qu'il n'y a qu'une seule substance dans la création dont les degrés sont plus ou moins lumineux pour notre état matériel, substance que l'âme peut pénétrer, soit en les éclairant de sa propre lumière, ou les voir par le seul secours de la leur.

Elle me dit dans la réponse précédente, que l'œil spirituel sort du matériel pour visiter ce dernier; elle entend par là, qu'un somnambule, à ce degré, est lui-même hors de son corps matériel, ce qui leur fait, dit-elle, reconnaître si

une personne dort, ou fait la dormeuse, par la seule inspection de la tête de l'individu qui leur paraît vide s'il dort magnétiquement. De cette manière le corps ne serait plus un obstacle à la vision. Beaucoup d'autres lucides diront peut-être le contraire, en ne jugeant que par eux, quoique hors de leur corps ils fonctionnent dedans; ils se croiront toujours dans ce corps, quand ils n'y sont qu'intimement unis, et qu'étant à l'instant où ils veulent être, ils ne pourront définir comment ils se peuvent trouver en entier, présents dans un espace éloigné, *matériel, infiniment petit*, et se trouver en même temps emplissant tout leur corps matériel. Peut-être Adèle n'eût-elle pu définir cette incroyable proposition, si les esprits ne la lui eussent définie eux-mêmes. Oh ! abîme de notre raison !

---

## DEFINITION DE L'AME.

---

L'âme est dans notre corps ce qu'est au sein du bois  
La substance gazeuse impalpable à nos doigts ;  
Quand la combustion un instant s'en empare,  
Elle devient flamme et du bois se sépare,  
Retourne dans l'espace attendre en quelque lieu  
Qu'un sort plus ou moins bon lui soit fixé par Dieu.

Notre âme, gaz, esprit, immortelle substance,  
En sortant de nos corps vers l'Eternel s'élançe,  
Radiëuse, légère en ce jour de réveil ;  
Flamme pure et sacrée, oubliant son sommeil,  
Quittant ce pauvre corps, trop chétive bicoque,  
Comme on quitte au dimanche une sale défroque ;  
Elle vit dans ce jour, libre de tous liens,  
Connait le vrai bonheur et méprise ces biens  
Dont notre fol orgueil s'enorgueillit sur terre ;  
Biens nageant dans la boue, entourés de misère,  
Qu'êtes-vous donc, hélas ! près de ceux qui des cieux  
Viennent dans ce beau jour s'étaler à ses yeux !  
Si vous laissez chez elle un peu de souvenance  
C'est pour lui rappeler notre sottë démençe.

..... L'âme dans cet état a la forme du corps,  
Voit, sait et connaît tout des vivants et des morts ;  
Ses désirs sont sans frein, n'éprouvant point d'obstacles ;  
Pour elle plus de temps, d'espace, de miracles,  
Elle est en tous les lieux qu'elle veut habiter  
Et lit dans tous les cœurs qu'elle veut visiter.

Pouvant de tous les corps prendre la ressemblance,  
Nous apparaître ainsi malgré notre prudence,  
Fasciner tous nos sens, en montrant à nos yeux  
Ce qui fut et n'est plus, les prouver tous les deux,  
Anéantir les lois et la cause première  
Qu'indique et veut prouver notre épaisse matière ;  
Rendre pesants, légers de monstrueux fardeaux,  
Dégager ou couvrir nos yeux de cent bandeaux.

Elle est tout et n'est rien, si rien dans la nature  
Peut à notre raison ne pas faire une injure ;  
Belle émanation de cet Etre divin !  
Elle ne connaît pas de naissance ni fin.  
Invisible, impalpable, et palpable et visible,  
Substance inaltérable, une et indivisible ;  
Comment en dire plus en de si faibles vers ?  
L'âme de l'homme enfin est tout un UNIVERS.

23 décembre 1844.

## CONCLUSION.

---

Que conclure d'un tel ensemble de faits ? Pour prononcer faut-il posséder une éducation distinguée ? Non. Est-il plus nécessaire d'avoir un esprit subtil et renommé ? Non, il faut être détaché de tous partis religieux, implorer la divine lumière de notre divin maître, pour qu'elle éclaire notre intelligence, assainisse notre jugement, le dépouille de toutes les passions que de fausses maximes y ont déposées ; s'anéantir en quelque sorte devant la grandeur infinie du Créateur et de sa création, au lieu de s'en proclamer le chef-d'œuvre avec un sot orgueil. Il faut faire tous ses efforts pour réduire au néant tout ce que la matière enseigne et exige de nous par ses lois, car les lois de la matière ne sont pas toujours d'accord avec les lois du monde spirituel ; elles ne peuvent, comme je l'ai déjà dit, fraterniser ensemble, quoique n'étant pas désunies, et ne formant qu'un tout inexplicable, mais sensible. Il faudrait, pour conclure sur cet ensemble de révélations, être sage dans toute l'acception du mot, et les sages sont rares dans notre siècle.

Je ne me permettrai pas de prétendre à un si grand honneur, ni d'assembler une révéla-

tion avec une autre, pour établir un système ou des croyances que l'on pourrait révoquer comme n'étant pas suffisamment lumineuses. Je laisse à chacun le droit de juger, de prononcer; je prendrai seulement la permission de rassembler les principales questions que j'ai adressées, le tout aussi laconiquement que possible, et placer de même leurs réponses à leur suite; tout cela dans quelques pages qui fermeront ce livre, et laisseront dans l'intelligence du lecteur, sans embarrasser sa mémoire, le résumé de ce que j'ai dit et entendu. Qu'il prenne ces demandes, toutes désordonnées qu'elles sont, pour modèle ou point de départ de celles que je lui conseille d'adresser lui-même à des lucides (1), alors il verra si j'ai eu tort de lui soumettre le résumé de mes expériences, et si j'ai menti à la vérité. Puisse-t-il en récolter la somme de bonheur que je possède. C'est le vœu le plus ardent d'un cœur qui voudrait voir tous les hommes un peu moins malheureux, et un peu mieux éclairés.

(1) Après avoir chassé par la prière l'esprit des ténèbres, invoqué le secours de la lumière divine, fait jurer au lucide qu'il n'altérera pas la vérité dans l'intérêt d'aucune religion, le rendre responsable de ses mensonges, et pour plus de sécurité employer l'organe d'un enfant pour adresser les questions audit lucide, qui par ce moyen serait isolé de la pensée du consultant.

## QUESTIONS PSYCHOLOGIQUES.

---

*Je ne vais soumettre que toutes questions qui ont rapport à l'existence de l'âme, après sa séparation de la matière.*

1. D'où vient le magnétisme? — De Dieu.
2. Son action peut-elle être bonne et mauvaise? — Oui.
3. Quelles sont les conditions à observer pour la bonne? — Le désir de faire le bien qui procède de Dieu.
4. Quelles sont celles à observer pour la mauvaise? — Le désir de faire le mal, qui procède de l'homme.
5. Le corps seul possède-t-il la puissance de magnétiser? — Il n'est pour cette action qu'une machine.
6. Qui meut cette machine? — Notre âme.
7. L'âme est donc pour quelque chose dans l'action du magnétisme? — Elle en est le principal agent.
8. Est-elle aidée dans cette opération? — Oui.

9. Par qui? — Par des êtres dégagés de la matière.

10. Quelle est sa manière de magnétiser? — La prière à Dieu, et le désir ardent de soulager.

11. L'âme a-t-elle près d'elle un bon et un mauvais esprit? — Oui.

12. Peut-elle éviter l'influence de l'un et de l'autre? — Oui, dans certains cas.

13. Est-elle libre d'agir selon sa volonté? — Oui.

14. Mais si elle est influencée par des esprits? — Elle est conseillée et reste libre d'agir.

15. L'âme a-t-elle déjà vécu sur un autre globe? — Oui.

16. Pourquoi l'a-t-elle quitté? — Par une loi nécessaire imposée par Dieu à tous les êtres sans exception.

17. Que faisait-elle dans ces lieux? — Elle y était très-heureuse.

18. Sous quelle forme les habitait-elle? — Sous la forme humaine.

19. Y avait-elle une famille comme sur terre? — Non, elle n'y avait que des amis.

20. Y avait-elle des affections comme sur terre? — Non, pour elle rien n'y était dessiné qu'un bonheur parfait, qu'elle ne pouvait apprécier faute de n'avoir jamais éprouvé la moindre peine dans ses désirs.

21. Vit-elle après la mort de son corps matériel ? — Oui.

22. Où va-t-elle ? — Au ciel.

23. Quelle sensation éprouve-t-elle quand elle quitte la terre ? — Aucune, elle s'élève entourée de toutes les affections nécessaires à sa nouvelle existence, et se trouve placée dans le ciel.

24. Est-elle longtemps à connaître ce nouvel état ? — Elle le connaît de suite.

25. Quelle forme a ce ciel ? n'est-ce pas plutôt un état de l'âme ? — C'est une étendue immense et sans bornes, représentant des accidents de lieux comme sur terre. C'est un lieu qui ne peut être apprécié que dans un état voulu.

26. Y en a-t-il plusieurs ? — Oui, il y en a trois.

27. Y en a-t-il de mauvais ? — Il n'y a pas de mauvais cieus, il n'y a que des lieux d'épuration.

28. Pour qui sont faits ces lieux d'épuration ? — Pour les grands criminels.

29. Que font-ils dans ces lieux ? — Ils souffrent d'être privés de la vue de Dieu.

30. Y a-t-il un enfer où l'on brûle ? — Non.

31. En entrant dans les cieus, l'âme voit-elle Dieu ? — Oui.

32. Sous quelle forme? — Celle d'un soleil éblouissant.

33. Que lui dit-il (1)? — Il lui reproche la mauvaise conduite qu'elle a menée sur terre devant tous les esprits assemblés, ce qui est très-pénible pour l'amour-propre de celui qui reçoit ces remontrances; mais Dieu est si bon et aime tant l'homme, qu'il lui pardonne et le place dans un lieu où il se purifie, et se prépare l'entrée du ciel.

34. Sous quelle forme l'âme vit-elle dans ces lieux? — Sous la forme humaine.

35. Ses organes sont-ils en tous points semblables à ceux de son corps matériel? — Oui.

36. S'y trouve-t-elle parfaitement heureuse? — Oui.

37. Se souvient-elle d'avoir habité la terre? — Oui.

38. Se souvient-elle de ses parents? — Oui.

39. Regrette-t-elle la terre? — Non.

40. Peut-elle la voir à son gré? — Non.

41. Peut-elle y voir ses parents, ses amis? — Elle ne peut voir que leur esprit.

(1) On serait étonné d'entendre un soleil parler, si nous n'avions pas pour nous le prouver la déclaration de Moïse même et celles des prophètes et extatiques qui tous, sans exceptions, entendent sortir des paroles d'une brillante lumière, ce qu'ils appellent la voix de l'Éternel.

42. Peut-elle leur être de quelque secours ?  
— Oui.

43. En quoi ? — Par des conseils sages.

44. Dans l'état de somnambulisme comment lui apparaissent-ils ? — L'on voit un beau ciel bleu, et dans le lointain, un petit point lumineux qui s'approche en avançant la personne, et vous la laisse voir devant vous ou à vos côtés.

45. Sous quelle forme apparaissent-ils ? — Sous la forme corporelle qu'ils avaient avant leur mort.

46. Quels sont leurs habillements ? — Ceux qu'ils portaient sur terre.

47. Pourquoi plutôt ceux-ci que d'autres ? — Parce que sous d'autres ils seraient moins reconnaissables.

48. Au ciel, portent-ils ces habillements ? — Non.

49. Comment y sont-ils habillés ? — Ordinairement, ils n'ont que de légères robes de gaze de différentes couleurs, suivant l'affection qu'ils ont pour elles ; leur mise est comme sur terre, une affaire de goût.

50. Que font-ils au ciel ? — Tout ce qui leur convient ; les enfants jouent, les grandes personnes étudient, font de la musique, se promènent ; ils y font ce qu'ils affectionnent le plus.

51. Y sont-ils réunis à leur famille? — Oui, pour ceux qui le désirent.

52. Y sont-ils tous mariés? — Oui, quand Dieu le trouve convenable.

53. Combien de temps reste-t-on dans le ciel? — Une éternité.

54. Y fait-il jour, nuit, froid, chaud? — Il y fait une température douce qui ne change jamais. Il y fait un jour continu.

55. Y compte-t-on le temps? — Non.

56. Et l'espace? — On ne connaît pas l'espace, vu qu'on est à l'instant où l'on désire être.

57. Y a-t-il des maisons, des villes, des jardins, des temples? — Il y a tout ce qu'on désire.

58. Quel langage y parle-t-on? — Celui de la pensée.

59. Y voit-on des anges? — Oui.

60. Anges ou esprits, est-ce la même chose? — Les anges sont plus avancés en sagesse que les esprits.

61. Les uns et les autres ont-ils habité la terre? — Oui, tout ce que renferme le ciel a vécu sur terre.

62. Réhabite-t-on la terre, après un certain temps? — Non.

63. Est-on tous égaux au ciel? — Oui, pour

le bonheur, chacun le possède au même degré, mais l'intelligence seule nous sépare; tout le monde n'y a pas le même degré d'instruction.

64. Y a-t-il des esprits malfaisants? — Oui.

65. Existe-t-il des pactes et des talismans? — Oui.

66. Quelles sont leurs valeurs? — De vous protéger contre telle ou telle chose.

67. Quels sont leur résultats? — Que vous vous trouvez liés avec les sociétés spirituelles qui vous ont protégés, et que vous devez subir les conséquences de cette dépendance dans laquelle vous vous êtes placé, en faisant aux autres, par la suite, ce que vous avez été aise qu'on vous fasse.

68. Qu'entendez-vous par là? — Que lorsque vous êtes au spirituel, vous devez rendre aux hommes le même service que des esprits vous ont rendu, ce qui vous rend dépendant.

69. Y a-t-il des obsessions? — Oui.

70. Par qui sont-elles occasionnées? — Par de mauvais esprits.

71. Ces mauvais esprits ont-ils un chef qu'on nomme Diable? — Non; chacun est libre d'agir comme bon lui semble dans l'intérêt des affections de sa société.

72. Peuvent-ils faire toutes les choses incroyables qu'on raconte d'eux? — Oui.

73. Quels sont les moyens de se délivrer d'eux? — La prière sincère à Dieu.

74. Y a-t-il des esprits élémentaires? — Oui.

75. Quelle forme ont-ils? — La forme humaine, etc.

Chacun peut, suivant le genre d'instruction qu'il désire, poser des questions qui y ont rapport; mais qu'il sache, avant tout, consulter le goût de son lucide, et l'affection présente de l'esprit évoqué, car si l'on ne prenait pas ces précautions, on serait jeté dans un labyrinthe d'erreurs, d'où l'on ne pourrait sortir que moins éclairé qu'auparavant; quelques vérités placées parmi ces erreurs les feraient accepter comme vraies, ce qui serait un grand mécompte pour la personne trop crédule. Les esprits emportant leurs principales affections, ne sont pas totalement détachés de l'orgueil, la plus grande des lèpres qui rongent l'espèce humaine, et ils veulent souvent paraître en connaître plus qu'ils ne savent. Que l'on soit ferme dans ses questions, toujours méfiant, ne se rendre qu'à ce qui dépasse notre jugement, ne pas pousser cette méfiance jusqu'à ne vouloir rien accepter,

parce qu'on ne peut comprendre ce qu'on entend ; il faut n'égarer aucune révélation, en tenir un journal exact, changer le plus qu'on pourra de lucides, les questionner tous de la même manière et juger sur la concordance de leurs réponses. Si l'on a quelque croyance en Dieu, toujours le prier, du fond du cœur, d'éloigner les esprits des ténèbres des lucides ; implorer, au contraire, l'esprit de lumière, ne pas accepter le premier esprit qui se présente, n'importe sa tenue ou son entourage imposant ; il faut prier votre lucide de s'unir à vous pour le chasser avec une ferme volonté, s'il n'est pas un envoyé de Dieu. Voici le peu de mots par lesquels j'opère en cette circonstance : Au nom de Dieu, ton créateur et le mien, je t'ordonne de te retirer, si tu n'es pas envoyé de sa part vers nous ! Celui qui résiste à ce commandement, si vous avez *un lucide pur*, est un esprit bienfaisant ; questionnez-le. S'il fait quelques erreurs, ne l'en accusez pas, ce n'est pas pour vous tromper, c'est le peu de goût qu'il prend à ces questions, surtout si elles ont rapport à la terre. Leur mémoire est riche de tout ce qu'ils y ont vu, mais ils n'aiment pas y fouiller ni en parler. Sa ressemblance, sa mise, quelques révélations qu'il vous fera, vous donneront l'assurance qu'il existe. Ne soyez pas

exigeant à son égard, ne lui posez pas de questions de méfiance, comme : Comment vous appelez-vous ? puisqu'il est venu à son nom. Quelle est votre famille ? puisque vous la connaissez aussi bien que lui (dans le cas contraire, questionnez). Ne lui demandez pas depuis quand il est mort, il n'en sait rien ; laissez-le libre de vous répondre, en ne le contrariant pas, car il lit dans votre pensée ; il est de bonne foi ; il croit que sa présence doit vous suffire dans tous les détails qui l'entourent pour vous faire croire à son existence. Ayez la même bonne foi, et vous en saurez plus long que vous n'auriez pu désirer.

Pour initier votre lucide à ce genre d'apparition, cherchez d'abord un sujet le plus indépendant possible de votre volonté, ne faites aucune expérience physique, où la communication des pensées lui est souvent très-nécessaire. Cherchez un lucide naturel, volontaire, point maladif, s'il vous est possible. Conduisez sa spécialité vers ces communications, sans jamais lui en demander d'autres que celles pour les maladies. Commencez par l'intéresser dans une apparition, en lui demandant s'il ne serait pas bien aise de voir quelqu'un de mort, qu'il aurait beaucoup affectionné ; il sera curieux, son désir sera vif, et la personne de-

mandée mentalement par vous et par lui, se présentera en très-peu de temps. Continuez ce genre d'expérience, en changeant les personnages le plus que vous pourrez. Sitôt que vous apercevrez que la vue d'un être mort affecte beaucoup votre lucide, qu'il paraît heureux de le revoir, dites-lui de prier cet esprit de vouloir bien le conduire dans les lieux qu'il habite; il le fera sans difficulté, à une condition, c'est que le lucide redescendra sur terre après un court intervalle de temps, qui ne dépassera pas dix minutes, selon la nature impressionnable du sujet. Pour l'aider dans ce départ, remettez-le sous la garde de Dieu et de son guide; posez votre main à quelque distance du sommet de la tête, les doigts en bas et rassemblés en pointe, désirez qu'ils attirent et ouvrent l'espace fictif nécessaire au passage de l'âme. Lorsque vous le verrez se penchant en arrière, les bras retombant mollement le long du corps, que la face se colorera et prendra une expression de béatitude, laissez-le le temps convenu dans ce recueillement extatique. Tenez toujours, par prudence, vos yeux fixés sur les plexus, principalement le solaire ou creux de l'estomac, en retenant par votre volonté la vie dans le corps suffisamment pour ne pas l'abandonner. Si votre lucide ne revient

pas à l'heure convenue, que vous aperceviez son visage se décolorer, prendre une teinte bis-jaune, n'allez pas plus loin, la mort est là. Fermez-lui la porte, en faisant, avec une force de volonté très-prononcée, quelques passes transversales sur la tête et devant la figure de l'extatique; s'il était longtemps à vous répondre, ne vous troublez pas, faites comme si vous le tiriez d'en haut avec le secours d'une corde, soufflez à chaud sur le cœur, et vous le verrez repasser dans l'état ordinaire du sommeil magnétique. Demandez-lui ce qu'il a vu, n'en riez pas, car vous ne sauriez rien. Soyez de bonne foi, voyez dans ses révélations un acte de démente ou de vérité sans l'en instruire et pensez-en ce que vous voudrez. Tous les conseils que je viens de donner ne sont dictés que par une sage prudence; il y a beaucoup d'extatiques de nuances différentes et qui n'ont pas besoin de cette prudence; mais il y en a envers lesquels on ne peut être trop circonspect; je le sais par expérience. On doit se tenir pour averti à ce sujet, la mort ou la folie pourraient être la suite de ces tentatives. L'extase par laquelle on communique avec les esprits sur terre n'offre aucun danger, c'est ce que les somnambules font avec le plus de facilité. Je recommande encore

si le lucide, en parlant avec des esprits, sollicite de vous quelques actes de respect ou d'assentiment à quelques gestes, tout en conservant votre dignité d'homme, qui ne doit fléchir le genou que devant son Créateur, ne vous refusez pas à ce qui ne pourrait vous blesser en rien. *Soyez confiant, réservé, volontaire, raisonnable, studieux, sans passion*, et vous obtiendrez un dédommagement à vos études, qui vous rendra plus heureux que vous ne le fûtes jamais; vous maudirez moins la terre et ses chagrins, vu que vous saurez qu'ils sont utiles; vous n'accuserez plus Dieu, dans vos souffrances, parce que vous saurez qu'il est infiniment bon; vous ne vous croirez plus un être savant, parce que plus vous irez, plus vous verrez que vous ne savez rien; vous admirerez avec patience ce mécanisme terrestre, si beau, si grand d'un côté et si petit de l'autre; vous aurez hâte d'aller réhabiter votre première demeure et vous serez moins attaché à vos hochets matériels; vous ne tremblerez plus devant votre cercueil, qui est la porte du temple de félicité où vous devez vivre éternellement!!

---

## MIROIR MAGIQUE.

---

J'ai promis de ne rien garder pour moi de ce que m'ont appris les esprits ; je dois tenir à ma parole en donnant au lecteur l'arcane du miroir magique qui m'a été dévoilé par M. Swedenborg, qui, lui-même, en possédait un, et dont j'ai déjà parlé ; ce miroir ressemble beaucoup à un que possédait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à Paris, un juif nommé Léon, que j'ai vu cité quelque part, et qui faisait beaucoup de bruit dans ce temps ; j'en fis deux de la manière qu'il m'avait été recommandé, je fis présent d'un à M. Renard, mon ami, qui, après diverses expériences, le trouva bon ; le mien ne l'était pas moins. Voici comme on doit s'y prendre : Il faut avoir un verre de glace aussi beau que possible, taillé d'avance de la grandeur qu'on désire, le placer sur un feu très-doux pendant qu'on fait fondre de la mine de plomb très-belle dans une légère quantité d'huile fine pour que cela acquière la consistance d'une pommade liquide qui puisse s'étendre avec facilité sur le verre où vous la

versez quand elle est bien délayée ou fondue , ce qui n'est pas long. Le verre étant chaud vous l'inclinez de côté et d'autre afin que le mélange s'étende de lui-même partout également ; puis vous posez le verre sur quelque chose qui soit très-droit et bien horizontalement placé ; vous laissez sécher l'amalgame sans y toucher ; c'est l'affaire de quelques jours ; cela devient dur comme de l'étain , et offre un très-beau miroitage noir ; vous encadrez votre verre et le placez après avoir bien essuyé la surface , où il y a quelque saleté ; vous pouvez le placer comme une glace le long d'un mur , mais toujours à faux jour. Vous faites placer la personne qui désire voir un voleur , un esprit ou un lieu , devant ce miroir , vous vous mettez derrière elle , la fixant fortement derrière la tête vers le cervelet , et vous appelez l'esprit à haute voix au nom de Dieu , de manière à en imposer au voyant.

L'on pense bien que ce genre d'expérience exige quelques conditions , dont la première est de trouver un individu doué de ce genre de vues. Rien n'est général dans les faits psychologiques. On a beaucoup parlé dans le temps du miroir magique du docteur Dée , qui fut vendu , en 1842 , parmi les curiosités que possédait M. Horace Walpole , à Strawberry-Hill ,

la somme énorme de trois cent vingt-six francs. C'était simplement un morceau de charbon de terre parfaitement poli, taillé en forme circulaire, avec un manche; cette curiosité figurait autrefois dans le cabinet du comte de Pétesborough. Le catalogue l'indiquait ainsi : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dée évoquait les esprits. » Il passa des mains du comte dans celles de lady Elisabeth Germaine, puis devint la propriété de John, dernier duc Dargyle, dont le petit-fils lord Campbell le donna à Walpole; l'auteur du *Theatrum chemicum*, Elias Ashmole, parle du même miroir en ces termes : « A l'aide de cette pierre magique, on peut voir toutes les personnes que l'on veut dans quelque partie du monde qu'elles puissent être, et fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés ou même dans les cavernes qui sont aux entrailles de la terre. » Jean Dée, né à Londres en 1527, était le fils d'un marchand de vin; il étudia les sciences avec succès, il s'adonna bientôt à l'astrologie judiciaire; la reine Elisabeth le prit sous sa protection; il composa plusieurs ouvrages utiles, il s'occupa beaucoup de magie, conjurait les esprits, faisait des prédictions, il voyait l'invisible; lorsqu'il eut découvert son miroir, il adressa des

actions de grâce à Dieu. Il s'occupa toute sa vie de la pierre philosophale, il mourut à Londres âgé de 84 ans dans un état de grande misère. (Voyez le *Magasin pittoresque*, août 1845.)

M. le comte de Laborde nous a rapporté un arcane à peu près semblable en revenant d'Égypte. M. le baron du Potet en a communiqué un pareil à ses abonnés, dans son *Journal du magnétisme*; l'un est beaucoup plus simplifié que l'autre, et réussit aussi bien. M. de Laborde évoque positivement; il se sert de parfums, il a besoin du concours des esprits, et M. du Potet semble ne se servir que du magnétisme de la pensée. Cagliostro se servait aussi d'un magnétisme duquel on ne se doutait pas, en posant une main sur la tête de ses pupilles. Les sorciers de nos campagnes font de même dans le premier miroir venu, en implorant le secours des esprits qui facilitent ces expériences. M. de Laborde se sert d'une encre brillante qu'il met dans le creux de la main du voyant, et stimule son système nerveux par des parfums. M. du Potet se sert d'un morceau de charbon avec lequel il fait un rond sur son parquet avec l'intention de faire percevoir au voyant tel tableau que ce dernier désire; il soutient par la pensée le sujet sensible pour cette expérience. Les sorciers ont leur réputation qui leur est

d'un grand secours. Quelques préventions contre telle ou telle personne soupçonnée de vol, ou d'autre chose, leur air imposant, leur prière à tel esprit qui leur est familier, sans qu'ils connaissent positivement le sens de ce qu'ils disent : ils opèrent !.. Léon, duquel j'ai parlé, faisait de même ; des prières, de la foi, et une disposition de l'organe visuel facilitaient ses expériences. Cagliostro, précédé de sa réputation d'homme incompréhensible, le tact qu'il avait de choisir ses pupilles, son magnétisme occulte, etc., le faisait réussir souvent ; mais si je demande à MM. de Laborde, du Potet, Cagliostro, les sorciers Léon et d'autres, s'ils ont vu eux-mêmes dans leurs miroirs ou corps reflétant ? ils me répondront, non ; donc il faut être disposé pour ce genre d'expérience, être influencé par un appareil imposant, un magnétisme occulte, ou le secours des invocations et des parfums. C'est pourquoi je conseille, pour se servir avec avantage de mon miroir, d'entourer la cérémonie d'une certaine dignité et n'avoir recours qu'à tout ce qui peut agir sur l'imagination et les nerfs ; tant par un magnétisme moral ou spirituel, que par le secours des parfums ; tous ceux qui portent ou répandent une odeur suave, douce, agréable, conviennent aux bons esprits, tels que l'encens,

le musc, les gommes laques, etc., et pour les esprits mauvais, les graines de jusquiame, de chanvre, de belladone, d'anis ou de coriandre, etc. Chacun recherche son atmosphère, ou ce qui y a rapport : mais surtout évitez le secours d'esprits invoqués à ce sujet. Que l'esprit de justice, de discrétion, d'humanité vous domine ; hors cela, malheur à vous !

On ne comprendra peut-être pas pourquoi je recommande d'éviter l'invocation des esprits mauvais, et que j'enseigne les moyens de leur offrir les parfums qui leur conviennent. Je pense qu'on me croira assez conséquent avec moi-même, pour ne parler ici que des apparitions que l'on désire obtenir au sujet des vols, ou autres crimes commis à votre préjudice. Ce sont les esprits de ces coupables qui obéiront à votre commandement, de se présenter, et qui rechercheront l'odeur nauséabonde de ces parfums. Vous n'avez rien à redouter d'eux puisqu'au contraire ils ont tout à redouter de vous ; ce que je recommande d'éviter, c'est de prononcer des paroles, dont le sens vous est inconnu, qui appellent des esprits malfaisants à votre secours, pour vous faire apparaître ceux que vous désirez voir ; la vraie magie (1)

(1) Ne confondez pas la magie angélique, qui sont les bien-

n'est pas autre chose ; pour un peu de gloire terrestre, ne perdez pas le bonheur céleste. Dans toutes nos expériences de vues à distance sur terre, nous pouvons nous passer de leur secours ; nous avons la puissance de le faire par nous-mêmes, aidés, comme je l'ai dit, des auxiliaires qui nous mettent dans les conditions nécessaires à obtenir ces résultats. Si je parais redouter le secours d'esprits inconnus, c'est que le plus simple jugement qu'on pourra porter sur les phénomènes spirituels du magnétisme prouvera que des esprits existent après être débarrassés de leur enveloppe matérielle, mais qu'ils ne peuvent pas être immédiatement délivrés de leur affection pour le mal ; on doit avoir la conviction qu'ils ne peuvent la satisfaire sur les esprits qui les entourent et qui ont les mêmes goûts qu'eux ; nous sommes donc les seuls êtres mis à leur disposition et, sous l'apparence de l'empressement qu'ils mettent à nous être utiles, ils ne le font pas par obligeance, vu que leur seul bonheur est de faire le mal. Il est inutile d'expliquer davantage tout ce qu'il peut résulter de se joindre à eux.

faits miraculeux de Dieu, avec la magie spirituelle et la magie humaine ; chacune a ses vues et son but. Elles sont séparées en deux camps : harmonie et trouble.

Le magnétisme et toutes ses propriétés nous montrent assez la dépendance de certaines intelligences sous la puissance du magnétiseur, pour que nous nous entourions de prudence ; la philosophie de cette science a tellement renversé toute idée reçue jusqu'à ce jour, que nous ne savons plus que penser, que croire et que faire. Si nous devons redouter les services d'un ami que nous croyons connaître, nous devons, à plus forte raison, redouter ceux d'êtres inconnus ! Consultez, à cet égard, le *Journal du Magnétisme*, tome v, p. 276, article Conférences magnétiques (magie), par M. du Potet, où je lis à l'instant : « Les âmes des maudits sont les premières à répondre, car elles sont encore disposées à servir de sinistres projets ; n'exigez d'elles rien de plus, elles n'ont que ce pouvoir. Des hommes méchants tel a été le délire et le destin, car l'antiquité les a vus servir, pour de l'or, le dérèglement et les passions. » Quelle autorité vient à l'instant appuyer les conseils que je donne?... Continuez, homme estimable et sincère, vous avez de grandes choses à nous révéler aussi ; parlez, ne redoutez pas le nom d'halluciné ; il n'est jamais trop tôt d'éclairer ses frères ; il est toujours trop tard quand on les sait dans l'erreur.

## PEUT-ON GUÉRIR PAR LA PRIÈRE ?

---

Je me trouvais un jour à travailler de mon état chez M<sup>me</sup> Ferrière Penona, à laquelle je dois une sincère reconnaissance et un attachement non moins pur, par des rapports de familles, et les généreux égards dont cette dame n'a cessé de me donner des preuves en différentes circonstances. Ce jour-là, je la trouvai baignée de larmes et plongée dans la plus profonde douleur, je me hasardai à lui demander quelle était la cause de ce chagrin et si quelque malheur ne la menaçait point ? M<sup>me</sup> Ferrière me répondit : J'ai une petite-nièce que j'affectionne beaucoup, qui rend peut-être à l'instant le dernier soupir. — Quel âge a cet enfant ? — Quatorze ans. — Il est pénible à cet âge de quitter la terre et d'aussi bons parents, dont on fait toute la félicité ! Quelle maladie a-t-elle ? — Les médecins n'en savent rien. Mon pauvre frère vient d'arriver pour recevoir son dernier baiser ; il en mourra de douleur, car il n'a qu'elle et l'aime par-dessus tout. — Croyez-vous qu'il n'y ait aucun remède ? — Les médecins le di-

sont et la considèrent morte! — A-t-on essayé du magnétisme? — Oh! mon frère n'y croit pas; c'est un vieil officier qui penserait avoir perdu l'esprit s'il s'arrêtait à une semblable idée, et puis nous ne connaissons personne à qui nous adresser! — Je m'occupe beaucoup de cette science, j'ai la main assez heureuse; je ne sais ce que j'éprouve, mais il me semble que tout espoir n'est pas perdu. — Si je le pensais, et que vous fussiez assez bon! — Je serais le plus heureux des hommes, Madame, si je pouvais sécher vos larmes! — Comment faire? — Faites-en parler à monsieur votre frère. — L'on fut deux mortelles heures à entrer en arrangement; la susceptibilité du médecin, la douloureuse position des parents, le désordre était dans tous les cœurs: enfin le médecin dit qu'il ne voyait aucun inconvénient. On vint m'annoncer cette nouvelle; je courus à l'hôtel, on m'introduisit près du lit de la mourante; pas un mot ne fut proféré de la part des assistants; j'inspirais peu de confiance, je portais la livrée du prolétaire!

Jamais je ne vis figure plus angélique, ni plus intéressante, un regard langoureux qui semblait fuir l'aspect de la mort qui l'entourait, pour se rattacher à quelques jouets, à quelques fleurs qui, comme elle, étaient lan-

guissamment penchées sur les bords d'un vase où elles n'étaient plus alimentées par l'eau du ciel : à quatorze ans la vie est si riche d'espoir et d'émotions ! Je m'approchai, lui demandai comment elle se trouvait, et si elle voulait me permettre de lui prendre la main. A qui parlais-je, Dieu bon ? La parole n'était plus à son service : elle me laissa voir, en avançant sa main, que j'avais été compris. Le père et la garde de cette intéressante enfant étaient dans l'embrasement d'une fenêtre, qui fondaient en larmes ; je portai mes regards sur les beaux yeux de cette frêle créature ; je ne sais plus ce qui se passa en moi, je me souviens que je lui parlai longtemps mentalement, je lui prodiguai les consolations les plus tendres, l'espoir le plus ferme ! J'implorai la miséricorde du Seigneur, et l'influx bienfaisant des légions sacrées des anges, j'attirai son âme en mon âme, je lui ouvris mon cœur pour la revivifier par les douces émotions qui l'agitaient ; les yeux de son corps étaient clos, les miens répandaient une lumière phosphorescente sur tous les endroits où ils se portaient ; je respirais une odeur suave, une atmosphère tiède m'entourait ; je n'étais plus sur terre, nous étions aux cieux ! Ah ! vous qui riez de tout, respectez ce récit, c'est celui d'un cœur franc et aimant,

qui pour la première fois remplissait le doux rôle de père, et qui fut heureux ce seul jour, cette seule heure ! Il ne pensait plus à son existence pénible, il était tout en cet enfant, et cet enfant était tout en lui ! Je ne vous dirai pas combien de temps dura cette scène, ce qu'en pensèrent les êtres présents, ce que j'en pense maintenant. *Elle était sauvée*, le soir elle prenait le premier repas de la quinzaine, dormit tout la nuit pour la première fois depuis huit jours, et trois jours après elle foulait d'un pas assuré les feuilles mortes du jardin des Tuileries. Je ne l'ai vue que cette fois : nous nous reverrons au ciel.

**Priez ! Essayez !**

Je dois remercier le seul et unique Créateur de l'univers, de la divine inspiration de cet ouvrage, tant pour moi que pour tous les hommes en général, auxquels il apportera le plus grand calme en régénérant, par les expériences qu'il propose, la foi en l'autre monde, si chancelante ici-bas ! en enseignant le moyen à la tendre mère, le fidèle époux, l'amante inconsolable, de revoir dans leur sommeil magnétique les objets de leur affection, parler avec eux, recevoir et se donner des preuves de leur

attachement mutuel, et de leur reconnaissant souvenir.

O vous, cataleptiseurs de membres, qui croiriez compromettre le peu que vous dites savoir, si vous accordiez quelques minutes à vos sujets pour épancher leur cœur dans le sein de ces esprits immortels, qui rient de votre ignorance et de votre sot orgueil, vous qui rejetez le manteau du ridicule qui devrait vous couvrir sur les magnétiseurs spiritualistes ! s'il vous reste un peu de bonne foi, dites avec moi, que vous *ne savez rien, ne pouvez rien, ne saurez jamais rien*, si vous ne consultez pas vos lucides sur ce que vous ignorez, et si vous n'acquerez pas la preuve que vous n'êtes pas des cruches vides, mais au contraire qu'il y a dans elles un être qui leur est bien supérieur ; que cet être n'est pas une mollécule d'air ambiant qui rentre dans l'espace, après avoir quitté le corps qu'elle animait, comme la goutte d'eau rentre dans la mer ; mais est bien un être *individualisé pour l'éternité*, ayant souvenance *de son exister matériel et connaissant vos sots raisonnements* ; que cet être est près de vous selon vos désirs, et ne demande qu'à répondre à vos questions ; si vous ne pouvez le voir ni le toucher, c'est que votre prison est trop matérielle, vos yeux trop voilés et votre jugement trop orgueilleux.

Je vous engage donc à revenir sur vos décisions, éviter les deux extrêmes, tout nier tel vous faisiez, ou tout croire comme l'ont fait quelques écrivains magnétiseurs. J'en ai assez dit dans cet ouvrage pour ne pas vous conduire chez Brahma, ni chez Mahomet. Restez hommes ! enfants de Dieu prosternés à ses pieds, mais non aux pieds de vos semblables !

Je dois aussi remercier tous les souscripteurs, dont l'intuitive confiance ne sera pas désabusée, je l'espère ; ne vivant pas encore dans une atmosphère de liberté de conscience sans nuages, je dois taire quelques noms d'hommes bienveillants qui ont plus ou moins contribué à la publication de cet ouvrage, en me facilitant à obtenir le nombre que je désirais de souscripteurs, ne voulant rendre personne responsable d'une œuvre qu'on a peut-être acceptée avec trop de faveur, sans la connaître. Que ne puis-je citer le nom d'un confiant disciple de Swedenborg qui m'a avancé les fonds nécessaires à l'impression, et celui d'un généreux ami des lumières qui a souscrit pour 400 francs.

Mais honte aux savants auxquels je me suis adressé et qui ne m'ont pas fait l'honneur d'une réponse. Quelle peut en être la raison ? Je voulais leur démontrer mathématiquement l'exis-

tence d'une âme de laquelle ils parlent, mais à laquelle ils ne croient pas ! Je voulais leur enseigner une école, où tous les hommes en général seront forcés d'aller faire de nouvelles études. Je venais solliciter humblement l'obole de la philanthropie, pour m'aider dans cette publication. A qui m'adressé-je, hélas ! Je voulais éclairer qui enseigne ! Je demandais à qui mendie ! J'offrais de vendre aux princes du commerce ! Je dois m'écrier avec Saint-Martin : « Rien n'est plus aisé que d'arriver à la porte des vérités, rien n'est plus rare et difficile que d'y entrer, » et c'est là le cas de la plupart des savants de ce monde !

---

## MON DERNIER MOT SUR L'ÂME.

Homme, comprends enfin qu'en toi vit un autre homme,  
Qu'âme imparfaitement, par déférence on nomme,  
Où la pensée éclore mûrit le jugement  
Sans que nous sachions le pourquoi, le comment ;  
Qu'il est en tout semblable en ses moindres artères,  
Os, nerfs, sens, ligaments, muscles, tendons, viscères.  
Il ne lui manque, hélas ! qu'un peu de liberté  
Qu'il a perdue en toi, vil corps d'iniquité,  
Frêle écorce d'un jour, égoïste orgueilleuse,  
Enveloppe non moins que l'âme merveilleuse ;  
Si tu veux t'expliquer, tu tombes dans l'erreur ;  
De ta fragilité tu sens toute l'horreur.

Pourquoi refuses-tu de croire en l'autre vie?  
Tu ne sais d'où tu viens! Crois-moi, je te convie  
A connaître en ce jour ce qu'un jour tu seras.  
Enfant tombé du ciel, tu te relèveras  
Si tu veux écouter l'avis que je te donne;  
Fais ce que je t'ai dit, ton bien-être l'ordonne,  
Et tu sauras qu'en toi repose un autre toi  
Qui rit de tes erreurs, chétif et pauvre roi,  
Qui n'as que le néant et la mort pour refuge  
Et qui veut tout juger, ignorant et sot juge,  
Cadavre plein d'humeur, que détrempe un peu d'eau!  
Et qui croit ton moi mort en entrant au tombeau!  
    Un de moins, un de plus pour cette comédie  
    Où chacun joue un rôle, où chacun parodie  
    Ce qu'il croit bon, mauvais sans jamais profiter  
    D'un moment de vertu pour le ciel mériter.  
Non, tout n'est pas fini, le second acte commence  
Quand la terre d'adieu sur toi tombe en silence.  
Loin d'être anéanti, l'homme naît au grand jour  
Et reconnaît de Dieu la puissance et l'amour.  
Ce roi, grain de poussière, avec respect s'incline  
Aux pieds de l'unique roi qui commande et domine,  
Qui créa la lumière, et la vie et la mort,  
Qui dispose des cieux, des mondes et du sort.  
    Brave donc la terreur que t'inspire la tombe,  
    Ce n'est que ton logis qui la heurte et y tombe;  
    Laisse-le sans regrets à ronger par les vers;  
    Ton domaine est plus grand! les cieux te sont ouverts!

22 décembre 1847.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

---

Lettre à MM. le baron du Potet et Hébert (de Garnay).	v
Lettre de M. le baron du Potet à l'auteur.	vii
Lettre de l'auteur à M. le baron du Potet.	x
Introduction.	xi
Invocation au magnétisme, pièce de vers.	xv
PREMIER EXTATIQUE. — Bruno Binet.	1
SÉANCE 1 <sup>re</sup> . Ses propriétés lucides. Ses rapports avec le monde spirituel.	1
— 2. Notions sur le magnétisme et les propriétés de l'âme.	3
— 3. Facilité de communiquer avec les esprits.	4
— 4. Manière de prier et d'éviter les mauvaises pensées. — Détails sur la punition infligée par Dieu aux criminels. — Occupations dans le ciel. — Bonheur et observations.	5
— 5. Notions sur un soi-disant envoûtement dont j'étais victime. Détails, réflexions sur ce sujet.	11
— 6. Apparition du père de Bruno. Son signalement.	14
— 7. Détails sur les anges et les esprits. Ce qu'ils font dans le ciel.	15
— 8. Variétés du sommeil de Bruno.	16
— 9. Substance corporelle des esprits. — Notions sur le mal.	17
— 10. Deuxième apparition du père de Bruno. — Description du ciel et du costume des anges, etc.	18
— 11. Suite des détails précédents.	20
— 12. Propriétés des anges.	21
— 13. Le doute n'empêche pas la révélation.	Id.

- SÉANCE 14.** Sous quelle forme voit-on Dieu dans le ciel. — Il y a trois cieux où sont les esprits par sociétés. 21
- 15. Discussion métaphysique. — Forme sous laquelle l'homme-esprit monte au ciel. 22
- 16. Nouveaux détails sur la puissance des esprits. 23
- 17. Les esprits peuvent s'insinuer dans le corps des lucides pour répondre aux questions qui leur sont soumises. 24
- 18. Bruno malade se dit sous l'influence des esprits qui lui occasionnent ce mal. — Explication. 25
- 19. Ce que l'homme doit aux esprits qui lui ont rendu des services. — Obsessions. — Citation qui appuie le dire de Bruno. 27
- 20. Troisième apparition du père de Bruno. Ce qu'il fait dans le ciel. — Apparition d'un ange. 34
- 21. Deuxième apparition d'un ange. — Description sur la séparation de l'âme d'avec son corps. Son entrée dans le ciel. 35
- 21 bis. Discussion sur la puissance des esprits, sur leur rapport avec la matière. — Quelques mots sur les convulsionnaires du siècle dernier. 38
- 22. Révélation sur la création de l'homme mâle et femelle. La réunion des deux sexes dans le ciel. — Comparaison explicative à cet égard. 40
- 23. Notions sur la manière dont les esprits perçoivent les choses célestes et terrestres ; leur puissance de communiquer avec les hommes. — Réflexions sur ce sujet. 44
- 24. Possessions ; leurs causes. — Comment le genre humain est introduit chez la femme par les esprits. 50
- 25. Nouvelles notions sur la manière dont les objets sont perçus dans le ciel. — Détails sur les sociétés qui l'habitent ; leurs usages. — Comment les lucides voient des choses qui n'existent plus qu'en image. 52

- SÉANCE 26. DEUXIÈME EXTATIQUE.** — M<sup>lle</sup> Fanny Binet. Son rêve, son sommeil magnétique. — Apparition d'un ange ; description de ce dernier. 59
- 27. Nouvelle apparition de l'ange. — Bruno dort avec Fanny. Concordance de leurs visions. Perte de cette spécialité. 62
- 28. **TROISIÈME EXTATIQUE.** — M<sup>lle</sup> Françoise. Apparition de son père, de sa mère ; description de leur personne. 66
- 29. Prédiction de mort accomplie. 67
- 30. Deuxième apparition du père de Françoise, de sa petite-fille et son neveu. — Curieux détails. 67
- 31. Nouvelle prédiction de mort accomplie. — Explication du merveilleux de la précédente séance. — Observations. 69
- 32. **QUATRIÈME EXTATIQUE.** — M<sup>me</sup> F...., sa spécialité. 73
- 33. Apparition d'un esprit inconnu. — Apparition de son fils. — Détails. — Observations. 74
- 34. **CINQUIÈME EXTATIQUE.** — M<sup>me</sup> Rivière. — Apparition de son père ; surprise que lui cause cette apparition dont les détails sont curieux. 80
- 35. **SIXIÈME EXTATIQUE.** — M<sup>me</sup> Adèle Maginot ; sa spécialité. 83
- 36. Notions sur le magnétisme. 85
- 37. Apparition de la nièce d'Adèle. — Description du bonheur céleste. 85
- 38. Deuxième apparition de la nièce d'Adèle ; conversation entre elles deux. 87
- 39. Première apparition d'Alphonse, frère d'Adèle. — Détails sur cet homme. 88
- 40. Apparition de Jean-Marie, second frère d'Adèle. 89
- 41. Apparition de sa mère, frères et nièce. Ce qu'ils font dans le ciel. 90
- 42. Adèle veut mourir en extase pour suivre ses parents dans le ciel. Discussion sur ce sujet. —

- Notions sur le ciel. — Les sociétés qui l'habitent; ce qu'elles y font. — Sous quelle forme Dieu y apparaît. 91
- SÉANCE 43.** Apparition du père d'Adèle et de ses autres parents. 94
- 44. Notions sur les sensations qu'on éprouve en mourant. Comment et de quoi est composée notre âme après la mort du corps. — Sur le genre humain. 95
- 45. Même apparition de ses parents; ce sont eux qui répondent à toutes mes questions. — Description sur la lumière céleste. — Pourquoi les morts apparaissent sous leurs formes et habillements terrestres. — Notions sur l'amour dans le ciel, sur la création de l'homme mâle et femelle par couple. — Leur mariage dans le ciel; comparaison à cet égard. 96
- 46. Les esprits peuvent prendre toutes les formes qui leur conviennent, opérer des possessions, etc. Notions sur les noms d'anges Gabriel, Raphaël, etc. 104
- 47. Cause curieuse pour laquelle la mère d'Adèle ne voulait plus venir la voir. — Prédiction accomplie. 104
- 48. Apparition du neveu d'Adèle. Contradiction entre elle et Bruno sur cette apparition. — Apparition du beau-frère d'Adèle; contrariété qu'elle éprouve à voir cet homme. 105
- 49. Forte extase; Adèle entre dans le ciel et en fait une description détaillée; elle reconnaît que Bruno avait mieux vu qu'elle dans la précédente séance. 107
- 50. Apparition de la compagne d'Alphonse, frère d'Adèle; ce qu'elle fait dans le ciel. — Description sur les usages qui s'y pratiquent. — Notions sur les rêves. — Observations sur les révélations. 108

- SÉANCE 51. Préviation justifiée. — Dangers de l'extase. —**  
Etat des enfants dans le ciel. 142
- 52. Description des sensations extatiques. — Preuves  
raisonnées de l'existence du ciel. — Discussion  
sur ces détails. 113
- 53. Nouvelles notions sur l'extase. — Expérience  
dangereuse qui pensa coûter la vie à Adèle. —  
Réflexion sur ces sortes d'expériences. — Pu-  
nition d'Adèle qui ne peut plus voir aucun de  
ses parents. — L'extase, pièce de vers. 116
- 54. Nouvelle lucidité spirituelle. — Apparition de  
M. M<sup>...</sup>, père de M. l'abbé..., sollicitée par ce  
dernier qui avait entendu parler de la spécialité  
d'Adèle. 122
- 55. Apparition du père Lauriot, qui se dit être l'ami  
de M. l'abbé..., inconnu de ce dernier et de  
nous. Curieux détails sur cette apparition. 122
- 56. Deuxième apparition du père Lauriot, qui donne  
quelques détails qui ne le font pas recon-  
naître. 124
- 57. Doutes sur la pureté de cette apparition qu'on  
ne peut constater, ne connaissant pas le père  
Lauriot. 126
- 58. Nouveaux détails de M. Lauriot. — Recherches  
infructueuses. 127
- 59. M. Lauriot est reconnu. Explication de l'énigme  
de son apparition et de ce qu'il était sur terre. 129
- 60. Nouvelle expérience tentée par M. l'abbé, pour  
se rendre compte de cette apparition. 131
- 61. Doutes de M. l'abbé. — M. Lauriot n'a pas ré-  
pondu suivant ses désirs. — Nouvelle appari-  
tion de ce dernier qui n'offre pas de meilleurs  
résultats. 133
- 62. Nouvelle apparition de M. Lauriot, qui explique  
le sujet de ses erreurs ; débat sur ce sujet entre  
nous deux. — Réflexions. 136

- SÉANCE 63. Suite de la précédente.** 440
- 64. Apparition d'un alchimiste espagnol. 442
  - 65. Apparition de M. le comte de Mallet, Edouard, sollicitée par M. l'abbé. Son signalement. 443
  - 66. Ce qu'était M. de Mallet sur terre. — Conseils qu'il donne à son ami. 444
  - 67. Révélations sur les prédictions d'Orval, par M. de Mallet, sur leur réalisation. — Sur l'existence de Louis XVI. 447
  - 68. Notions psychologiques sur les connaissances de l'âme après son départ de ce monde. — Sur l'enfer prétendu des catholiques. 448
  - 69. Souvenirs du moi. — Notions sur l'état céleste. — Sur les miracles. — Les esprits. — Les apports. 450
  - 70. Notions sur les possessions, — l'invisibilité de l'homme matériel. — Conseils à cet égard. 453
  - 74. Questions adressées à M. de Mallet sur la nature de l'âme ; ce qu'elle fait dans le ciel. Son mariage dans ce lieu. — Discussion avec Adèle sur cette séance. — Réflexions sur M. de Mallet. 455
  - 72. Apparition d'Elisa ; ses révélations sur ce que pensaient les personnes qui suivaient son convoi. 460
  - 73. Apparition de la sœur du mari d'Elisa sollicitée par ce dernier. Son signalement. 462
  - 74. Apparition de M. Desforges sollicitée par M. Renard, son ami. — Signalement. — Conseils à M. Renard. 466
  - 75. Deuxième apparition d'Erisa avec une de ses compagnes. Révélation sur ce qu'elle a éprouvé en mourant et sur son ascension au ciel. 469
  - 76. Première apparition de M. Swedenborg. Son signalement. Notions sur la véracité de ses écrits. 474
  - 77. Solution sur les moyens de communiquer de pen-

sée d'homme matériel à esprit. — Sur ceux d'entrer en sommeil par les narcotiques. — Notions sur le magnétisme. — L'homme mâle et femelle. Son union dans le ciel. — Son amour. — Sur le temps. — L'espace au spirituel. — Sur les affections des esprits. 173

**SÉANCE 78.** Notions sur la folie; ses causes; ses suites au monde spirituel. — Hallucinations causées par de mauvais esprits. — Pactes. — Possessions. — Talismans. — Miroirs magiques. — Alchimie. — Astrologie. 175

— 79. Arcane du miroir donné par M. Swedenborg. — Ce que fait ce dernier dans le ciel. — Notions sur les propriétés matérielles et spirituelles de l'homme; ses rapports avec l'univers. — Sur le magnétisme, — la phrénologie, — la nature et assemblage des pensées, — le libre arbitre, — le corps diaphane. — Comment les pensées sont vues au ciel par les esprits. 178

— 80. Le ciel ne porte pas la forme humaine. — Discussion sur le libre arbitre; démonstration de ce dernier par l'arrangement des pensées. — Comment elles sont perçues par les lucides. — Prédications, leur source. 183

— 81. Notions sur la substance du monde spirituel. — Sur les étoiles spirituelles. — Sur le soleil spirituel, reconnu comme le seul Dieu par les esprits. 188

— 82. Explication nouvelle de M. Swedenborg sur les étoiles, — les mondes matériels, — les lieux où Dieu place les esprits. — Différence entre les étoiles et les globes matériels. 189

— 83. Notions sur le bonheur de la vie future. — Comment les lieux et objets sont perçus dans le ciel. — Révélation sur notre existence anté-

rieure, utilités de l'existence matérielle qui prépare au bonheur de la vie future. — Possibilité de voir un enfant dont la naissance future est éloignée. 192

- SÉANCE 84.** Troisième apparition d'Elisa ; ce qu'elle fait dans le ciel. — Ce qu'éprouve l'extatique à l'apparition d'un esprit. 195
- 85. Nouvelle apparition de M. Swedenborg. Suite des notions sur la vie antérieure. — Sur le soleil, qui n'est pas un globe habité. 196
- 86. Dieu a créé tous les hommes de sa parole. Dernières notions sur le soleil. 199
- 87. Nouvelles notions sur la nécessité d'apparaître sur notre globe. — Pourquoi l'on y vit d'un jour à cent ans. — Esclavage de l'âme dans le corps ; ses propriétés. — Pourquoi aperçoit-on des taches dans le soleil ? — Observations et réflexions sur tout ce qu'a dit M. Swedenborg dans les précédentes séances. 200
- 88. **SEPTIÈME EXTATIQUE.**—Emile Rey, âgé de dix ans. L'apparition de son camarade d'école. — Ses révélations sur le ciel. 231
- 89. Suite des révélations sur le monde spirituel. — Sur la mise des esprits. — Sur Dieu. 233
- 90. Apparition de M. Verdure et de sa mère. 236
- 91. Apparition du frère d'Emile, — de son aieule. — Ce qu'elle fait dans le ciel. — Réflexions. 238
- 92. **HUITIÈME EXTATIQUE.**— Madame Gouget. — Sa première extase. — Description de Dieu. — Du ciel. — Réflexions sur cette séance. 246
- 93. Apparition de ma grand'mère. — De ma mère. — Vue rétrospective d'actions passées il y a vingt ans. — Assaut dans ce genre entre Adèle et Madame Gouget. — Observations. 250
- Appendice. — Apparition de Juliette, compagne de M. Renard. — Renseignements à cet égard.

— M. Renard la voit dans un songe ainsi qu'Adèle l'avait prédit. — Curieuse réponse que Juliette lui fait.	259
<b>SÉANCE 94.</b> Nouvelles questions adressées par M. Renard à M. Swedenborg sur le soleil. — Notions sur la manière dont les objets sont perçus au ciel et comment on peut en disposer.	264
— 95. Apparition de M. Renard père. — Son signalement. — Questions à M. Swedenborg, sur l'âge et l'état des enfants dans le ciel. — Sont-ils enfants de Dieu ou des hommes. — Facultés des décédés. — Que devient un fœtus de 45 jours ?	266
— 96. La langue spirituelle a-t-elle des sons ? — Comment un esprit étranger peut-il comprendre notre langue. — M. Swedenborg donne des détails sur la spiritualité des objets matériels. — Comment un lucide peut voir dans son œil quelle place tient l'âme. — Comparaison du portrait de M. Swedenborg avec ce dernier détail sur la couleur et la coupe de ses habits.	274
Définition de l'âme, pièce de vers.	280
<b>Conclusion.</b>	282
<b>Tableau des demandes et réponses contenues dans cet ouvrage.</b>	284
<b>Manière de provoquer l'extase et de conduire le lucide.</b>	294
<b>Arcane pour faire le miroir magique et sur la manière d'opérer.</b>	297
<b>Peut-on guérir par la prière ?</b>	305
<b>Remerciements aux souscripteurs, et conseils aux savants.</b>	308
<b>Mon dernier mot sur l'âme.</b>	314



## ERRATA.

---

Page 46, ligne 23, *au lieu de* suivantes : lisez suivants.

Page 230, ligne 23, supprimez *vous*, dernier mot de la ligne.